

Université de Montréal

**La malédiction du génie chez l'artiste balzacien,
suivi de
Comme les autres**

Par Alexandre Michaud

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de M.A
en Littératures de langue française
option recherche-crédation

Avril 2018

© Alexandre Michaud, 2018

Résumé

Dans l'essai, il est question de la malédiction du génie chez l'artiste balzacien dans *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, qui se manifeste notamment chez les personnages-artistes. Je m'intéresserai à quatre d'entre eux, soit Lucien de Rubempré, Frenhofer, Sarrasine et Gambara. Quatre romans suivants constituent mon corpus : *Illusions perdues*, *Le chef-d'œuvre inconnu*, *Sarrasine*, et *Gambara*. Ces artistes connaissent tous un destin tragique, imputable à quatre facteurs délétères auxquels je m'attarderai dans cet essai.

Le roman *Comme les autres* raconte l'histoire d'Antoine Lavoie, un adolescent de quinze ans qui vit dans la vallée de la Matapédia. Solitaire et introverti, il n'a jamais eu un seul ami et a passé sa vie à lire de vieux bouquins poussiéreux de la bibliothèque municipale tout en rêvant d'écrire un jour un roman. Mésadapté social, il évite complètement les jeunes de son âge. Chez lui, la situation n'est pas rose : son père est un invalide dont l'optimisme inébranlable frise le ridicule et sa mère est assommée en permanence par les pilules. La famille vit dans l'indigence et se nourrit grâce aux bennes à ordures des dépanneurs environnants. Mais Antoine ne s'en préoccupe pas outre mesure : il se contente d'être le spectateur de l'existence des autres. Or, un incident fortuit fait en sorte qu'il se met à traîner avec Francis Pigeon, adolescent délinquant qui, amusé par l'étrangeté d'Antoine, l'entraîne dans son existence de débauche. Pour la première fois de sa vie, Antoine a un ami, et s'imagine pouvoir devenir « comme les autres ». Il sera plutôt entraîné malgré lui dans des événements tragi-comiques dont l'issue sera assurément funeste. Bref, il s'agit d'un roman de contre-apprentissage de la vie à travers la cruauté humaine.

Mots clés :

Identité; Malédiction littéraire; Artiste; Honoré de Balzac; Roman d'apprentissage; Intimidation; Violence.

Abstract

This essay is about the curse of the genius of Balzac in *La Comédie humaine* from Honoré de Balzac, which manifests in the characters he portrays, among other things. I'll focus on four of them, namely Lucien de Rubempré, Frenhofer, Sarrasine and Gambara. My corpus is made of the following novels: *Illusions perdues*, *Le chef-d'œuvre inconnu*, *Sarrasine*, and *Gambara*. These artists all meet a tragic fate attributable to four noxious factors on which I will expand in this essay.

The novel *Comme les autres* tells the story of Antoine Lavoie, a fifteen years-old teenager who lives in the Matapedia valley. Lonely and introvert, he never had a single friend and spent his life reading dusty books from the municipal library while dreaming of writing his own one day. A social misfit, he completely avoids other teenagers. At home, the picture is not rosy. His father is a cripple with an unshakable optimism that is almost ridiculous and his mother an abuser of medical pills. The family lives in extreme poverty and feeds from nearby convenience stores' garbage bins. But Antoine doesn't care: he's merely the spectator of other people's existence. However, a fortuitous incident brings him close to Francis Pigeon, a young delinquent that finds Antoine funny and decides to involve him in his turbulent life. For the first time of his existence, Antoine has a friend and thinks he can become "like the others". Instead, he will find himself entangled in tragical-comical events whose conclusion will undoubtedly be disastrous. In short, this novel is about the counter-learning of life through human cruelty.

Key words

Identity; Literary curse; Artist; Honoré de Balzac; Learning novel; Intimidation; Violence.

Table des matières

Résumé	1
Abstract	2
Remerciements	4
Introduction.....	6
Problématique.....	10
Le génie artistique	11
1. La transition périlleuse de la campagne à la ville.....	13
1.1 Lucien de Rubempré, le « génie naïf »	13
1.1.1 Les illusions perdues.....	13
1.1.2 Le cycle de la corruption.....	17
1.2 Sarrasine, le « génie opiniâtre »	18
2. L’art comme vocation ou profession : deux options irréconciliables?.....	21
2.1 La profession au lieu de la vocation.....	21
2.2 Le choix de la vocation	22
3. La quête d’absolu	25
3.1 La muse idéale dans la nature	25
3.2 La muse idéale dans l’art	27
4. Les notions d’échec et de renoncement	29
4.1 Frenhofer et Gambara : des génies précurseurs?	29
4.2 Sarrasine : un artiste de son époque?	31
5. La mort prématurée des artistes balzaciens	32
5.1 Lucien de Rubempré	32
5.2 Sarrasine	33
5.3 Frenhofer et Gambara	33
Conclusion	35
Comme les autres.....	36
Bibliographie.....	192

Remerciements

Se lancer dans un mémoire de maîtrise a été pour moi un sport extrême, tant sur le plan académique que financier. Les gens auxquels je dois des remerciements sont nombreux. Je pense plus particulièrement à :

- Ma directrice de mémoire, Mme Catherine Mavrikakis, qui consacre énormément de son temps à ses étudiants et dont la générosité est sans bornes. Ses conseils, qui m'ont été très précieux, m'auront permis d'amener mon écriture à un autre niveau.
- Mon codirecteur de mémoire, M. Stéphane Vachon, dont les observations méticuleuses et l'esprit de synthèse m'ont aidé à mener la partie essai du mémoire à bon port.
- Mon meilleur ami Sébastien Burdalski, français d'origine (référence nécessaire) et foulosophe, qui déteste que je le compare à son cousin très lointain Serge Gainsbourg et ne peut supporter la voix de Jane Birkin.
- Mon grand ami Éric, issu d'un petit bled paumé qui est parvenu à accomplir de grandes choses, telles qu'apprendre le mandarin et gagner (très) bien sa vie en Chine. On aura fait les 400 coups ensemble au bac à l'Université Laval.
- Mon chat Rouky, véritable petite terreur sur quatre pattes dotée d'un caractère exécrationnel, qui a une fâcheuse propension à mordre et est arrivé dans ma vie au moment où je commençais la rédaction de mon roman-mémoire. Il m'aura empêché d'écrire à quelques reprises en se couchant effrontément sur mon clavier.
- Mes parents, pour m'avoir sans cesse encouragé et avoir fait de moi ce que je suis, pour le meilleur et pour le pire.

La malédiction du génie chez l'artiste balzacien

Introduction

Mise en contexte : les origines du mythe de l'artiste maudit

Qu'est-ce qu'un artiste maudit? Qu'est-ce qui a engendré cette créature qu'est « l'artiste maudit » au XIX^e siècle? Quel est son parcours typique dans la littérature de cette époque? D'emblée, la figure de l'« artiste maudit » est une image fortement répandue en Occident et largement dépeinte dans la culture populaire. En effet, qui n'a jamais vu ou entendu parler d'un poète ou d'un chanteur – peu importe la forme d'art à laquelle il s'adonne – assailli par des malheurs de toutes sortes et sur lequel le mauvais sort semble s'acharner ? Une sorte de mythe, ou d'aura mystique, s'est créée autour de l'artiste maudit, d'autant plus que plusieurs créateurs se complaisent dans leurs infortunes passées et présentes et aiment à ressasser leur parcours truffé d'embûches les ayant inévitablement menés à créer des chefs-d'œuvre artistiques. Pascal Brissette, qui s'intéresse à la malédiction littéraire, décrit d'ailleurs ce concept comme « [l]'idée que la souffrance profite à la création, qu'elle est une voie d'accès au génie et que le véritable écrivain doit forcément connaître ce grand maître – le malheur [...] »¹. On pourrait facilement étendre cette définition à l'ensemble des artistes. Ainsi, cette figure d'artiste a été et demeure encore systématiquement représentée au cinéma ou en littérature, au point où elle constitue aujourd'hui un cliché, ou un « lieu commun »².

Cette figure ne date pourtant pas d'hier. Ayant connu son essor au XIX^e siècle, elle est imputable à plusieurs facteurs psychologiques, sociologiques et politiques. D'une part, Brissette estime que l'idée selon laquelle le génie serait lié au malheur aurait été popularisée à la fin du XVII^e siècle, époque à laquelle on parle plutôt de mélancolie. L'auteur souligne le fait que

1. BRISSETTE, Pascal : *La malédiction littéraire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 16.

2. *Ibid.*

certains philosophes, médecins et lettrés en font une manière de « muse organique », c'est-à-dire une source naturelle et corporelle d'invention poétique et de supériorité intellectuelle. Cette connexion inusitée entre la mélancolie et les facultés de l'esprit se perpétue au fil des siècles et donne lieu à des développements théoriques dans lesquels la mélancolie est perçue tout à la fois comme une mélancolie et comme un bienfait. Comme une malédiction, parce qu'elle fait souffrir ceux qui en sont atteints et les plonge quelquefois dans un délire qui leur fait commettre des gestes déments ou ridicules ; comme un bienfait, parce que l'humeur mélancolique en cause possède aussi des propriétés fortifiantes et ennoblissantes pour l'intellect. Elle est liée à ces deux catégories mouvantes que sont la folie et le génie, et elle fait en quelque sorte le pont entre la grandeur et la déchéance³.

Les frontières perméables entre le génie et la mélancolie, qu'on estime liés à une grande créativité et ainsi à un intellect supérieur, permettent alors de penser que le malheur s'avère bénéfique dans la vie d'un artiste, une croyance grandement popularisée qui expliquerait que la figure de l'artiste maudit ait été largement dépeinte dans les différents médiums artistiques jusqu'à nos jours.

Outre cette croyance des intellectuels et lettrés de cette époque, la fin du XVII^e et le XIX^e siècles sont également marqués par un grand nombre de révolutions en Europe, qui ébranlent fortement les bases de la société traditionnelle. Si, auparavant, les artistes dépendaient de riches mécènes pour parvenir à subvenir à leurs besoins et s'adonner à leur art dans des conditions acceptables, au cours du XIX^e siècle, leur situation est appelée à changer : c'est ainsi que les artistes des nouvelles générations effectuent des ruptures radicales avec leur milieu d'origine et toutes les valeurs qui lui sont liées. Pour Brissette, « [l]'avènement d'un public bourgeois, supplantant au XVIII^e siècle le public de cour a rendu possibles et pensables ces stratégies auctoriales fondées sur le refus des insignes traditionnels de la légitimité littéraire⁴. »

3. BRISSETTE, Pascal : *op. cit.*, p. 74.

4. *Ibid.*, p. 139.

Cette époque coïncide également avec l'avènement du romantisme, mouvement artistique majeur de la fin du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle. Ce mouvement s'amorce d'abord en Angleterre avec des poètes et écrivains comme Young et Richardson, dont les œuvres teintées de mélancolie auront une influence en Allemagne, où paraîtra en 1774 le fameux *Werther* de Goethe, une œuvre qu'on qualifie aussi de mélancolique. Ce roman aura beaucoup d'échos en France, qui connaîtra à son tour sa période romantique. Il va sans dire que ce courant artistique contribue à populariser la figure de l'artiste maudit. Au cours du XIX^e siècle, de nombreux jeunes artistes, épris de liberté et nourris d'idéaux artistiques teintés par l'art romantique, affluent dans les capitales afin de tenter leur chance et de connaître ultimement la gloire. Or, plusieurs d'entre eux seront malchanceux et ne connaîtront que l'échec ; certains connaîtront même un destin tragique et mourront de faim et de froid dans la plus grande indigence. Anne Martin-Fugier estime d'ailleurs que « la vie d'artiste, c'est Paris, c'est la pauvreté, c'est la solitude, mais c'est aussi les libertés et les joies de l'esprit ; la vie bourgeoise ou "vie d'épicier", c'est la province, c'est une situation matérielle plus confortable, mais que l'on paie de son indépendance et qui vous aigrit⁵. » Le malheur devient alors partie intégrante de la vie d'un artiste de valeur. Brissette considère ainsi que « [c]ette époque qui voit le malheur devenir un opérateur de légitimité important, où les topiques séculaires de la mélancolie, de la pauvreté et de la persécution se fondent en une seule grande topique de la malédiction littéraire, est celle du mythe⁶. »

En somme, différents facteurs contribuent à créer un mythe au XIX^e siècle, celui de l'artiste maudit. Comme la littérature occupe une place de premier plan dans la vie artistique du XIX^e siècle en Europe, plusieurs romanciers, qu'ils appartiennent ou non au romantisme, se sont intéressés à la figure de l'artiste et l'ont peinte dans toute son étendue. C'est le cas d'écrivains français comme Zola, Goncourt et Balzac, qui n'échappent pas à cette tendance et peignent la

5. MARTIN-FUGIER, Anne : *Les Romantiques. Figures de l'artiste 1820-1848*, Hachette, « La vie quotidienne », 1998, p. 192.

6. BRISSETTE, Pascal : *op. cit.*, p. 179-180.

vie d'artistes qu'on pourrait qualifier de maudits dans leurs œuvres, étant donné le destin obligatoirement funeste de ces derniers.

Problématique

La malédiction du génie chez l'artiste balzacien

Dans *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac, il existe une conception du génie qui se manifeste notamment chez les personnages-artistes. Dans les pages qui suivront, je m'attarderai donc à la malédiction du génie chez l'artiste balzacien en me penchant sur quatre personnages majeurs de cette œuvre titanesque : le poète Lucien de Rubempré, le peintre Frenhofer, le sculpteur Sarrasine et le musicien Gambara. Ces personnages, qu'on peut considérer comme des artistes de génie, ou du moins des individus recelant un grand potentiel créateur, sont présents dans les quatre romans suivants qui constituent mon corpus : *Illusions perdues*, *Le chef-d'œuvre inconnu*, *Sarrasine*, et *Gambara*.

Avant d'amorcer cet essai, je m'attarderai quelque peu au concept de génie dans l'art, et à la définition qu'on lui donne. Par la suite, je me pencherai sur la malédiction affectant les artistes de génie chez Balzac, qui revêt différentes formes. Une étape récurrente dans leur cheminement s'avère le passage périlleux de la ville à la campagne, qui les mène éventuellement à l'isolement social, comme cela est le cas pour Lucien de Rubempré et Sarrasine. Si certains des artistes balzaciens voient leur talent être reconnu très tôt – ce qui n'est pas pour autant un gage de succès à long terme –, d'autres passeront à la postérité après leur mort souvent prématurée. En effet, à l'exception de Gambara dont les causes du décès demeurent floues, les trois autres personnages de notre corpus connaissent une fin tragique. Frenhofer se suicide dans son atelier, tandis que Lucien fait de même dans sa cellule et que Sarrasine est assassiné.

Par ailleurs, le génie de ces personnages confine souvent à la folie, d'autant plus qu'ils sont en quête d'absolu. On doit penser ici à Gambara et à Frenhofer, qui sont littéralement obsédés par leur vocation. Chez le premier, la question se complexifie. Il a besoin de son vice, le vin, pour l'aider à mieux créer. Quant à Lucien de Rubempré, il représente l'artiste déchiré entre l'art comme profession et sa vocation, à laquelle il finit par renoncer pour l'argent et la

gloire sociale. Dans *La Comédie humaine*, ceux qui restent fidèles à leur art se privent de revenus et de consécration. Ici encore, on peut penser à Gambara. Frenhofer, grâce à sa fortune personnelle, peut se consacrer entièrement à son art. Mais le fait de vivre pour sa vocation n'est pas nécessairement un gage de réussite. Frenhofer ne réussit pas à réaliser le chef-d'œuvre de sa vie. Selon lui, le chef-d'œuvre de la beauté n'existe que dans l'art, tandis que Sarrasine croit à tort rencontrer l'idéal de la beauté féminine basé sur les critères de l'art néo-classique dans le monde naturel. C'est ainsi que Balzac effectue une exposition symétrique de ces deux figures d'artistes, dont les visions de la beauté s'avèrent diamétralement opposées. De surcroît, Frenhofer surestime l'art en estimant que le chef-d'œuvre absolu est possible, tandis que Sarrasine, à l'inverse, surestime la nature, qu'il estime capable du chef-d'œuvre absolu.

En outre, les notions d'échec et de renoncement, liées de manière intrinsèque à l'œuvre des personnages en question, constituent la pierre angulaire de la malédiction du génie et seront donc naturellement au cœur de notre réflexion.

Le génie artistique

Comme nous l'avons mentionné plus haut, à la fin du XVIII^e siècle, les médecins, philosophes et les lettrés considèrent qu'un état de mélancolie constituerait un état d'esprit propice à la création et refléterait du même coup un intellect supérieur. Les frontières entre le génie et la mélancolie seraient ainsi perméables. Cela expliquerait également en partie pourquoi les artistes de l'époque se sont identifiés à cette vision de l'artiste maudit qui recèlerait au fond de lui un génie créateur. Or, cette définition nous apparaît plutôt creuse et incomplète. C'est pourquoi il importe, avant d'entrer dans le vif de notre sujet, de nous interroger sur ce qu'est le véritable génie, au-delà de cette conception du génie héritée du XVIII^e siècle. Selon le

dictionnaire Larousse, il s'agirait de « [l]'aptitude naturelle de l'esprit de quelqu'un qui le rend capable de concevoir, de créer des choses, des concepts d'une qualité exceptionnelle⁷ ».

Il va sans dire que génie ne rime pas nécessairement avec vie tragique et destin funeste, ni avec le concept de mélancolie! Il importe donc d'établir une distinction entre génie, malédiction et processus créateur. Néanmoins, l'imaginaire artistique du XIX^e siècle, traversé par le romantisme, se nourrit en quelque sorte de ces trois concepts, alimentant ainsi le mythe la figure de l'artiste de génie frappé d'une malédiction.

Dans l'imaginaire balzacien, les nombreux personnages artistes sont appelés à subir différentes épreuves imputables à la malédiction du génie qui les a frappés. Mais quelles sont ces fameuses caractéristiques de la « malédiction du génie » chez les artistes balzaciens ? C'est ce à quoi nous nous attarderons dans les pages qui suivent.

7. « Génie », dans *Larousse* (s.d.), Repéré le 24 janvier 2018 à <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/g%C3%A9nie/36569#fW0210hRuBwV0kI5.99>

1. La transition périlleuse de la campagne à la ville

L'un des éléments majeurs dans la trajectoire des personnages artistes balzaciens frappés par la malédiction du génie s'avère le passage de la province à la ville, une étape bouleversante dans la vie de ces personnages. Beaucoup de ces jeunes artistes, issus de la province, se nourrissent d'idéaux artistiques et vénèrent l'art au-delà de toute autre chose. Animés d'une vision absolutiste de l'art, c'est ainsi qu'ils quittent leurs villages ou petites villes de campagne dans le dessein de s'accomplir et de réussir comme artistes dans les capitales européennes et mener une vie bohème consacrée entièrement à leur vocation. Or, la réalité est toute autre et Balzac en fait la démonstration dans le parcours suivi par ses personnages artistes. Ainsi, leur passage de la campagne à la ville, semé d'embûches, les mène plutôt à l'isolement social. Si le personnage de Gambara connaît un certain isolement social en raison de l'indigence matérielle dans laquelle il est plongé, Lucien de Rubempré et Sarrasine, dont les parcours respectifs sont plus explicitement relatés par Balzac, doivent composer avec un isolement social aux conséquences dramatiques. Je me concentrerai donc plus spécifiquement sur ces deux personnages qui, bien qu'ils possèdent des tempéraments différents, connaissent un cheminement similaire. Ainsi, on peut qualifier Lucien de Rubempré de génie naïf et Sarrasine de génie opiniâtre. Ces traits de personnalité jouent beaucoup dans les difficultés avec lesquelles les deux personnages artistes doivent composer lorsqu'ils s'établissent, le premier, à Paris et le second, à Rome.

1.1 Lucien de Rubempré, le « génie naïf »

1.1.1 Les illusions perdues

Les origines du personnage de Lucien de Rubempré, « génie naïf », expliquent son caractère ingénu qui le conduira, lors de son passage de la province à ville, à connaître un sort tragique. Né à Angoulême, Lucien est issu d'une famille plutôt modeste. Il est roturier par son père pharmacien qui a connu une certaine réussite avant de mourir et de le laisser sans

ressources, et noble par sa mère, une aristocrate désargentée. Il n'a toutefois pas souffert de ce manque de moyens, étant donné que sa mère et sa sœur se sont saignées à l'ouvrage pour lui donner une jeunesse privilégiée, nourrie d'idéaux artistiques. En effet, bien qu'il ait grandi dans la basse-ville d'Angoulême, il a été en quelque sorte protégé en étant mis à l'abri du grand monde, la haute-ville aristocratique en l'occurrence. Il a passé sa jeunesse à lire dans un grenier et à imaginer un monde rêvé à travers les livres. Outre son talent littéraire, il est doté d'un physique avantageux et d'un certain charisme, ce qui, à première vue, porte à croire qu'il possède tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie mondaine et se trouver des protecteurs afin que son talent de poète puisse être reconnu. Or, il n'en est rien, et ce, en raison de son caractère naïf, qui se manifestera dans toute son étendue à Paris. José-Luis Diaz souligne que :

Lucien, cet enfant gâté, [a] le désir de briller, avec cette impétuosité d'âme qui le caractérise. À lui de vivre dans une « atmosphère pleine de mirages », d'autant que ses proches l'aident à « exhausser le piédestal imaginaire » sur lequel il se place. [...] [L]'illusion va prendre une tournure mégalomane. Amoureuse ou littéraire, elle n'aura bientôt plus rien d'une chimère, mais prend l'allure de désirs impatients : épouser Mme de Bargeton, obtenir la gloire littéraire, dominer le monde⁸.

Diaz cite également un passage dans lequel le narrateur exprime les rêves de Lucien : « Les gens illustres allaient lui donner l'accolade fraternelle [...] les libraires ouvriraient leurs caisses et lui diraient : — Combien voulez-vous ?⁹ » Évidemment, une fois dans la capitale, Lucien se heurte rapidement à la dure réalité. C'est à partir de ce moment qu'on constate son caractère changeant. Diaz souligne le fait que :

8. DIAZ, José-Luis : *Illusions perdues* d'Honoré de Balzac, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2001, pp. 47-48. Les passages cités de Balzac se trouvent, dans notre édition de référence (*Illusions perdues*, publié par Gaëtan Picon, Paris, Gallimard, « Folio », 1972), p. 230.

9. *Ibid.*, p. 48. Les passages de Balzac cités par José-Luis Diaz se trouvent dans *Illusions perdues*, *op. cit.*, p. 250.

Lucien manque de cette détermination canine qui fait les vrais parvenus. Papillon du Parnasse, pas assez taureau. Sa volonté de puissance est repue dès que les papilles de sa vanité sont flattées. [...] Sa débilité le terrasse lorsqu'il est confronté à de Marsay. Beau comme lui, il n'a pas « cette puissance à laquelle s'attachent tant les femmes » [...], il est trop porté à douter pour avoir cette sérénité qui les caractérise. [...] Et le narrateur enfonce le clou : cet « ambitieux, sans volonté fixe mais non sans désir »¹⁰.

Finalement, Diaz affirme que Lucien est demeuré un enfant. Ainsi, la comparaison de Lucien avec de Marsay préfigure les échecs amoureux et littéraires à venir de Lucien. Bien qu'il pût se permettre de rêver quand il vivait en province, son conte de fées devait s'achever aussitôt qu'il s'installerait dans la capitale, et ce, en raison de son « génie naïf », plus précisément de sa méconnaissance du monde, qui l'empêche de faire son chemin.

Une fois qu'il est installé à Paris, Lucien est jeté littéralement dans le « vrai monde », tel que dépeint par Balzac, qui n'est pas bon. La deuxième partie d'*Illusions perdues*, *Un grand homme de province à Paris*, nous permet de constater l'opposition qu'effectue l'auteur entre la province foncièrement bonne et un Paris corrompu. Dans ce monde corrompu, la pureté de Lucien le mène à sa perte. L'idéal de ce personnage étant pur, il sera vite souillé par l'enfer parisien. Voyons maintenant comment se caractérise ce cauchemar parisien et les bourdes impardonnables que commet Lucien dans la capitale.

Comme d'autres jeunes artistes, Lucien arrive dans la grande ville remplie d'illusions et d'espoir de triompher tant dans les lettres que dans sa vie amoureuse et mondaine. Or, il se heurte rapidement à la dure réalité. Quand Mme de Bargeton l'introduit dans la société mondaine, il est confronté à la froideur de cette société, mais il ne s'en soucie guère, car il a sa protectrice. Malheureusement pour lui, Mme d'Espard, qui a décidé de prendre sous son aile Mme de Bargeton, sa cousine, pour lui apprendre comment fonctionne le grand monde, voit

10. DIAZ, José-Luis: *op. cit.*, p. 45. Passages cités de Balzac, *op. cit.*, pp. 190-191 et p. 384.

d'un mauvais œil la relation de sa cousine avec un roturier comme Lucien. Courtisée par le baron de Châtelet, Mme de Bargeton quitte Lucien pour ce dernier et humilie publiquement le jeune poète. C'est ainsi que Lucien se retrouve seul à Paris en ne pouvant compter sur aucune protection et ne disposant d'aucun revenu.

Pour Lucien, les ennuis dans la capitale ne font que commencer, car à la désillusion amoureuse s'ajoute la désillusion intellectuelle. En effet, croyant que les libraires allaient s'extasier devant son talent et ainsi lui permettre de connaître rapidement la gloire et la richesse, il se heurte plutôt à leur froideur. Le roman de Balzac nous montre alors un Paris littéraire scindé en deux univers : le Cénacle et les journalistes, qui constituent une antithèse. C'est d'ailleurs à ce moment de l'histoire que Lucien doit choisir entre la vocation, caractérisée par le personnage de d'Arthez et les autres amis de Lucien appartenant au Cénacle, et le journalisme comme profession. Nous reviendrons dans notre deuxième partie sur cet élément important. Toujours est-il que, si le Cénacle est composé d'hommes de lettres intègres et disciplinés, le monde du journalisme, miné par les calculs d'intérêt, est constitué de personnages tels que Lousteau, qui exerce aussitôt une mauvaise influence sur Lucien désirant gagner sa vie. Si Lucien écrit d'abord pour un journal libéral, il finit par travailler pour un journal royaliste en raison de la rémunération plus importante qui lui est offerte, et qu'il accepte en raison de son train de vie luxueux. Rédigeant des articles au goût du jour en utilisant son patronyme maternel, de Rubempré, il s'aliène du même coup ses amis du Cénacle. Citant un passage d'*Illusions perdues*, Diaz souligne le fait que Lucien mettra beaucoup de temps à réaliser qu'à Paris, « on y vend tout, on y fabrique tout, même le succès¹¹. » Le séjour de Lucien à Paris est une véritable catastrophe. Anéanti par ses échecs successifs tant sur le plan amoureux et mondain qu'intellectuel, il choisira bientôt la voie de la corruption.

11. DIAZ, José-Luis : *op. cit.*, p. 50. Passage cité de Balzac, *op. cit.*, p. 390.

1.1.2 Le cycle de la corruption

Ainsi donc, le personnage de Lucien prend la voie de la corruption après avoir épuisé toutes ses ressources intellectuelles et morales à Paris. Sa descente aux enfers est relatée dans *Un grand homme de province à Paris*. Diaz estime que cette deuxième partie du roman dépeint « [l]a corruption d'un être pur qui, par faiblesse, glisse des "palmes du génie" à "l'infamie des bagnes"¹². » Dès le moment où ce dernier quitte Angoulême, la corruption de son cœur s'amorce. Son apprentissage de la corruption débute quand il quitte Angoulême sans assister au mariage de sa sœur. Comme nous l'avons relaté plus haut, Lucien devra toutefois connaître plusieurs humiliations tant mondaines qu'amoureuses et littéraires dues à sa naïveté et à sa méconnaissance du monde avant que la tentation de la corruption exerce à nouveau une forte attraction sur lui. En effet, si, au début de son séjour à Paris, Lucien mène la vie d'un honnête travailleur de province, son âme de poète fait en sorte qu'il sera bientôt incapable de résister aux tentations. Celles-ci sont nombreuses. Lucien est d'abord rapidement attiré par la « vie de plaisirs », caractérisée notamment par le Palais-Royal, que le narrateur d'*Illusions perdues* qualifie de « lieu de perdition¹³ », et les théâtres, notamment celui où se produit Coralie, où Lucien respire le « vent du désordre et l'air de la volupté¹⁴ ». Lucien succombe rapidement aux charmes de Coralie. Diaz estime que l'épicentre de la corruption dans la vie parisienne est le monde du journalisme¹⁵ où règnent mensonges, trahisons, rançonnage et dont on ne peut sortir innocent et pur. Il qualifie même le journalisme auquel finit par s'adonner Lucien de « prostitution¹⁶ ».

Le passage de Lucien de la campagne à la ville aura somme toute été caractérisé par sa chute, causée d'abord par sa naïveté initiale et la mobilité de son caractère et ensuite par l'attraction qu'aura exercée sur lui Paris. Sa chute est totale et sans espoir de réhabilitation. On assiste ainsi durant son séjour dans la capitale à la dépravation et à l'annihilation de son génie au point où le

12. *Ibid.*, p. 54. Passage cité de Balzac, *op. cit.*, p. 175.

13. BALZAC, Honoré de : *Illusions perdues*, *op. cit.*, p. 299.

14. *Ibid.*, p. 391.

15. DIAZ, José-Luis : *op. cit.*, p. 55.

16. *Ibid.*, p. 56.

récit s'achève avec Lucien qui vend son âme à Carlos Herrera, ce criminel endurci ayant connu les bagnes, qui promet de faire de lui un homme riche, tant qu'il lui obéit aveuglément. La situation continue de se dégrader pour Lucien dans *Splendeurs et misères des courtisanes*¹⁷, étant donné qu'il plonge encore davantage dans le cycle de la corruption, une situation qui culminera avec son suicide en prison.

1.2 Sarrasine, le « génie opiniâtre »

Je vais maintenant m'attarder au personnage de Sarrasine, le « génie opiniâtre¹⁸ ». Son parcours est similaire à celui de Lucien de Rubempré, dans la mesure où Sarrasine, à l'instar de Lucien, fait le grand saut de la campagne à la ville, une décision qui le mènera à l'isolement social. Évidemment, l'enfer de la capitale et toutes ses vicissitudes ne peuvent expliquer à eux seuls la déchéance du personnage de Sarrasine. Tout comme chez Lucien, le caractère de ce dernier le prédispose à connaître un sort tragique une fois qu'il s'installe définitivement à Rome.

Dans un premier temps, la province de Sarrasine n'est pas bonne pour lui, contrairement à celle de Lucien, mais elle ne s'avère pas non plus foncièrement mauvaise. Sarrasine s'oppose à son père et ne peut s'empêcher de sculpter tout ce qui lui tombe sur la main. Toutefois, la rigidité des mœurs de la province l'empêche de succomber à son caractère sauvage. Il finit néanmoins par être maudit par son père et s'enfuit à Paris, où il entre dans l'atelier de Bouchardon. Dans la plus grande misère, Sarrasine suit la voie de son génie en travaillant toute la journée pour mieux mendier sa subsistance le soir. Il mène ainsi la vie idéalisée d'un artiste qui s'établit en ville à l'époque romantique. Roland Barthes souligne toutefois que Bouchardon a bien cerné la personnalité bouillante de Sarrasine qu'il astreint à de laborieux travaux de sculpture pour mieux dompter son génie sauvage et sa nature impétueuse¹⁹. Il y parvient plutôt bien, étant donné que le narrateur de la nouvelle souligne le fait que Sarrasine « était assez laid et toujours mal mis »,

17. BALZAC, Honoré de : *Splendeurs et misères des courtisanes*, dans *La Comédie humaine*, Paris Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome VI, 1977, 1572 p.

18. BARTHES, Roland : *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, p. 103.

19. *Ibid.*, p. 105.

au point « qu'il n'eut d'autre maîtresse que la [s]culpture²⁰ ». Barthes ajoute également que « Sarrasine, tel Pygmalion, couche avec ses statues, il investit son érotisme dans son art²¹. » Ce trait préfigure ce qui surviendra par la suite avec Zambinella.

La vie de moine de Sarrasine devait cependant prendre fin inopinément. En effet, son père, ayant fini par apprendre qu'il avait engendré un génie, s'empresse de se réconcilier avec son fils et le soutient à nouveau financièrement. Sarrasine peut donc désormais goûter à la vie mondaine et s'installe à Rome. Il est ainsi soustrait à l'influence bénéfique de Bouchardon. Complètement ébahi par Rome, dont il visite les ruines, Sarrasine se retrouve pour la première fois de sa vie à l'opéra, où il aperçoit Zambinella, la cantatrice qui, on le sait, est en réalité un castrat déguisé en femme. Il s'éprend de celle-ci et voit en elle la femme parfaite, qui s'avère en fait une fabrication. Je reviendrai sur cet aspect crucial de l'histoire. Toujours est-il que Sarrasine devient la risée de la société romaine en courtisant passionnément – et violemment – la cantatrice. À l'instar de Lucien, son inexpérience et sa méconnaissance des mœurs dans la capitale italienne le conduisent à l'isolement social. Tout le monde est au courant du secret de Zambinella qui n'en est donc pas vraiment un, d'autant plus que les rôles de femmes sont toujours joués par des hommes sur les planches des opéras de Rome. Sarrasine ignore évidemment cette pratique. Las d'être courtisé passionnément par le sculpteur, Zambinella finit par lui révéler son secret et lui avoue qu'il a consenti à le tromper juste pour plaire à ses camarades qui voulaient rire. En apprenant la vérité, Sarrasine connaît alors un sort pire que la mort. En effet, son désir d'homme et de sculpteur s'étant fixé sur cette créature artificielle qui n'existe pas dans la nature, il réalise que ce désir est contre-nature. Pour lui, aimer et être aimé sont devenus des mots vides de sens²². À la désillusion artistique s'ajoute donc la désillusion amoureuse. À l'instar de Lucien, la chute de Sarrasine est totale, puisque ses idéaux artistiques et amoureux sont anéantis, tout comme son génie.

20. BALZAC, Honoré de : *Sarrasine*, dans *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome VI, 1980, p. 1059.

21. BARTHES, Roland : *op. cit.*, p. 109.

22. BALZAC, Honoré de : *Sarrasine*, *op. cit.*, p. 1074.

En somme, le passage de la campagne à la ville pour Sarrasine est synonyme d'isolement social en raison de la nature sauvage et impétueuse de ce dernier et de son ignorance des mœurs de la société mondaine, mais également parce qu'il se trompe en faisant trop confiance à la nature. Le même constat s'impose pour Lucien, dont le parcours est similaire à celui de Sarrasine, dans la mesure où, ignorant des mœurs de la capitale, il arrive en espérant réussir sur les plans amoureux et artistique, avant de connaître des échecs successifs dus à sa naïveté et à la corruption des rapports sociaux en ville, qui gâcheront et souilleront également son génie pour le conduire à une déchéance sans réhabilitation.

2. L'art comme vocation ou profession : deux options irréconciliables?

Nous avons vu dans la partie précédente que l'une des caractéristiques de la malédiction du génie qui frappe l'artiste s'avère le passage de la campagne à la ville par lequel les personnages artistes, ignorant tout des mœurs de la vie mondaine, courent tout droit à leur perte. Lors de cette étape cruciale, ces derniers sont également confrontés à un dilemme souvent insurmontable : ils se heurtent à l'aspect pratique de la vie. Ils doivent choisir entre l'art comme profession, afin de gagner leur vie, ou l'art comme vocation, qui implique de se consacrer entièrement à son art. Dans *La Comédie humaine*, Balzac met en opposition ces deux choix irréconciliables qui s'offrent à ses personnages artistes, qui ne peuvent évidemment opter pour les deux à la fois.

2.1 La profession au lieu de la vocation

Étudions d'abord l'artiste qui choisit la profession au lieu de la vocation. Il pratique l'art à des fins mercantiles, si on peut encore qualifier cette entreprise d'art. Voulant gagner sa vie, l'artiste tombe dans la facilité et s'abaisse à pratiquer un métier aux tâches dégradantes, ou encore s'enrichit en s'adonnant à une profession éloignée de sa vocation, trahissant par la même occasion son essence profonde. Dans son article intitulé « Des artistes », Balzac souligne le fait que « [l]es gens du monde se figurent qu'un artiste peut régulièrement créer comme un garçon de bureau époussette tous les matins les papiers de ses employés. De là aussi des misères²³. » Créer n'est pas un travail routinier que l'artiste peut exécuter sur commande de manière quotidienne dans le but de gagner sa vie. Un artiste qui tente de s'écarter de l'art au profit de l'argent s'embourbe donc dans les problèmes de la vie ordinaire, d'autant plus qu'il ne possède aucun esprit pratique pouvant l'aider à affronter le monde extérieur.

23. BALZAC, Honoré de : « Des artistes », trois articles parus dans *La Silhouette* les 25 février, 11 mars, 22 avril 1830, disponible à la suite du *Chef-d'œuvre inconnu*, Flammarion, « G-F », 1981 ; ou au tome II des *Œuvres diverses* de Balzac, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 711.

Cette démarche est vouée à l'échec. Pour Balzac, « [si l'artiste] court après l'argent, c'est par un besoin du moment ; car l'avarice est la mort du génie : il faut dans l'âme d'un créateur trop de générosité pour qu'un sentiment aussi mesquin y trouve place²⁴. » Le personnage de Lucien de Rubempré illustre à merveille cette conception du travail de l'artiste de Balzac. En effet, Lucien choisit la profession au lieu de la vocation, comme nous l'avons vu plus haut. Dès son arrivée à Paris, il est confronté à la tâche colossale de se faire connaître comme poète et d'obtenir du succès alors que les libraires parisiens se montrent indifférents à ses œuvres. Il abandonne donc sa vocation pour la vie mondaine, qui implique de mener un train de vie plutôt onéreux et le contraint du même coup à vendre son âme en s'adonnant à une forme de journalisme peu gratifiante. Rappelons qu'il n'a aucune connaissance du monde et n'est pas doté d'un esprit pratique, ce qui le mène à la ruine, entouré d'ennemis. Par le biais du personnage de Lucien de Rubempré, Balzac dépeint ainsi le triste sort qui attend les artistes de génie qui choisissent de se « prostituer », en quelque sorte, pour de l'argent, bien qu'il s'agisse d'un exemple extrême. En agissant de la sorte, ces derniers voient leur talent se gâter et leur génie se tarir à jamais.

L'artiste qui choisit l'autre option, c'est-à-dire se consacrer entièrement à son art, ferait donc logiquement le bon choix. Mais connaît-il un sort plus enviable qu'un Lucien de Rubempré? Rien n'est moins sûr, car avec Balzac, ce n'est jamais aussi simple.

2.2 Le choix de la vocation

Selon la conception de Balzac qui est représentée dans *La Comédie humaine*, l'artiste qui décide d'opter pour la vocation au lieu de la profession effectuerait donc un choix noble et judicieux. Mais qu'est-ce qu'« opter pour la vocation »? Et pourquoi est-ce une fin en soi? À cet égard, Bourdieu estime dans son article « L'invention de la vie d'artiste » que « l'aliénation absolue de l'artiste à son art est la condition de l'affranchissement de l'artiste et de l'art, ainsi

24. BALZAC, Honoré de : *op. cit.*, p. 713.

purs de toute dépendance et toute fonction sociale²⁵. » Si le personnage de Lucien de Rubempré choisit la profession comme nous l'avons vu, les personnages de Sarrasine, Gambara et Frenhofer optent pour la vocation. Si le premier d'entre eux, avant de s'installer à Rome, mène d'abord la vie de l'artiste pauvre qui travaille du matin au soir dans un atelier et part mendier sa subsistance le soir, il finit par recevoir enfin du soutien financier de son père, ce qui lui permet de visiter la capitale italienne. Bien qu'il goûte à la vie mondaine pour la première fois, celle-ci n'a d'intérêt à ses yeux que pour l'idéal de beauté féminin qu'elle lui fait connaître aux fins de son travail de sculpteur. On peut donc affirmer qu'il choisit la vocation, même s'il a été complètement consumé par celle-ci, en quelque sorte. De leur côté, Gambara et Frenhofer se consacrent entièrement à l'art, l'un au prix d'un sacrifice terrible, celui de vivre dans l'indigence, l'autre en s'appuyant sur sa fortune personnelle. On peut ainsi considérer que ces trois personnages artistes produisent un art intègre, affranchi de toute obligation envers la société. Or, ce choix de leur part n'est pas un gage de réussite artistique, encore moins un gage de gloire. D'une part, le musicien Gambara se prive de revenu et de consécration en restant fidèle à son art. Pire encore, il ne parvient pas à obtenir de reconnaissance pour son œuvre. Si on se base encore une fois sur l'article « Des artistes » de Balzac, peut-être l'absence de succès de Gamba est-elle due au fait que la société bourgeoise ne comprend rien à la forme d'art à laquelle il s'adonne : « Le bourgeois passera devant une statue, un tableau, un drame, aussi froidement que devant un corps de garde ; et si un vrai connaisseur l'arrête et cherche à l'enthousiasmer, il est homme à convaincre les arts d'être indéfinissables. Il veut absolument qu'il y ait *quelque chose* au fond de cela. [...] Si ce n'est pas sa personne, ce sera sa religion qui le fera excommunier²⁶. » Outre la forme d'art à laquelle il s'adonne, qui peut être qualifiée d'avant-gardiste, Gambara est aux prises avec certaines lacunes psychologiques. Bien qu'il s'avère être un artiste de génie qui produit une musique unique, il demeure méconnu en raison de son caractère taciturne et asocial. Il n'est pas la personne la mieux qualifiée pour faire la promotion de son œuvre. En effet, il n'entretient aucune relation, hormis avec sa femme qui le fait vivre. D'autre part, il y a Frenhofer, dont la fortune personnelle n'est pas un gage de sa

25. BOURDIEU, Pierre : « L'invention de la vie d'artiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, mars 1975, p. 88.

26. BALZAC, Honoré de : « Des artistes », *loc. cit.*, p. 718.

réussite. L'idée de réaliser le « chef-d'œuvre inconnu » est une idée qui l'obsède toute sa vie durant, et il ne la réalisera jamais.

Bref, d'un côté ou de l'autre, il n'y a pas de vie idéale pour l'artiste. Si Balzac dépeint le choix de la profession comme une grave erreur, le choix de la vocation comporte également son lot d'inconvénients et de difficultés et l'artiste est loin de connaître un sort enviable, même si ce choix est présenté comme la voie intègre. En effet, pour l'artiste de génie en quête d'absolu, qui ne vit que pour sa vocation artistique, le génie n'est jamais loin de la folie. Nous nous attarderons maintenant à cette question.

3. La quête d'absolu

Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, les personnages artistes balzaciens vivent d'absolu lorsqu'ils se consacrent entièrement à leur vocation artistique. Le génie va de pair avec la quête d'absolu. Or, celle-ci mène le plus souvent à la folie. Si Lucien de Rubempré renonce à sa vocation et donc à son absolu, Gambara, dont l'existence est vouée à la musique, ne peut créer que sous l'influence de l'alcool, ce qui, à terme, le conduira forcément à sa perte puisque sa santé déclinera, bien que son destin ultime ne soit pas précisé par Balzac. En ce qui concerne Sarrasine et Frenhofer, leur absolu artistique est déterminé en fonction de l'esthétique néo-classique mais leur vision diverge quant aux moyens d'atteindre l'idéal. Si Sarrasine estime pouvoir trouver son idéal artistique, autrement dit sa muse, dans la nature, Frenhofer croit que le sien ne peut exister que dans l'art.

L'absolu les conduira ultimement à la folie, un élément majeur qui alimente le mythe de l'artiste de génie maudit. Dans cette troisième partie, il sera donc question de cet absolu artistique, plus précisément des idéaux artistiques de Sarrasine et Frenhofer qui les mèneront à la folie.

3.1 La muse idéale dans la nature

L'idéal artistique féminin de Sarrasine, autrement dit sa muse, se trouve dans la nature, ou du moins, il croit avoir trouvé cet idéal artistique dans la nature le jour où il rencontre la cantatrice Zambinella. Or, la perfection, selon l'esthétique néo-classique de Sarrasine, provient d'un travail de création qui va à l'encontre des lois de la nature. La perfection ne peut être que factice : Zambinella est une femme idéale créée de toutes pièces. Pour obtenir sa voix parfaite et ses maigres et délicates proportions féminines parfaites auxquelles le sculpteur est si sensible, l'évêque a dû fabriquer un castrat. Cette femme parfaite, une fois qu'elle a été immortalisée sous forme de sculpture par Sarrasine, a inspiré le peintre Vien qui l'a représentée sous la forme

d'Adonis. Le tableau, remarqué par le narrateur de la nouvelle lors d'une soirée chez les Lanty, interpelle particulièrement la jeune femme que celui-ci cherche à séduire. Cette dernière se demande si un être aussi parfait peut exister et remarque qu'« [i]l est trop beau pour un homme²⁷ ». Bref, pour récapituler, l'homme idéal représenté par le tableau a été inspiré d'une femme, elle-même mi-homme, mi-femme. Le travail de création d'artistes peintres et sculpteurs a ainsi recours à de nombreux emprunts, et au mélange des sexes, afin d'atteindre la perfection, ce qui rend leur travail contraire aux lois de la nature. La perfection artistique selon l'esthétique néo-classique de Sarrasine est donc contre-nature. Si Zambinella représente le chef-d'œuvre féminin auquel on ne peut accéder qu'en empruntant le chemin de l'art, une fois qu'elle est redevenue un homme, le vieillard centenaire du bal des Lanty, elle devient un chef-d'œuvre de monstruosité, le fruit d'un travail violant les lois élémentaires de la nature.

Par ailleurs, la passion destructrice que Sarrasine éprouve à l'endroit de Zambinella se conjugue à son idéal artistique. Son désir, le seul qu'il puisse ressentir, est également contre-nature puisqu'il est stérile. Sarrasine lui-même devient stérile en quelque sorte puisque son désir lui est interdit. Roland Barthes souligne d'ailleurs : « Z est la lettre de la mutilation [...], de la déviance » et « Sarrasine contemple en Zambinella sa propre castration²⁸ ». En outre, comme nous l'avons souligné plus haut, la perfection artistique est aussi stérile, puisqu'elle doit avoir recours à des combinaisons d'éléments artificiels. Elle va ainsi à l'encontre des lois de la nature. On peut donc constater que Sarrasine vit une double mort en apprenant la vérité : celle de Sarrasine l'artiste dont l'idéal artistique est anéanti à jamais et celle de Sarrasine l'homme dont le désir est également annihilé pour toujours. À ces deux morts s'ajoute la mort physique, qu'il considère comme « un bienfait digne d'un chrétien²⁹ ». Sa quête d'absolu l'aura ainsi conduit à la folie, puis à la mort.

27. BALZAC, Honoré de : *Sarrasine*, *op. cit.*, p. 1054.

28. BARTHES, Roland : *op. cit.*, pp. 113-114.

29. BALZAC, Honoré de : *Sarrasine*, *op. cit.*, p. 1074.

3.2 La muse idéale dans l'art

À l'instar de Sarrasine, Frenhofer est en quête d'absolu, à la recherche de son idéal artistique, plus précisément de la femme idéale et du chef-d'œuvre idéal, sa *Belle Noiseuse*, à laquelle il tente depuis dix ans de donner forme sur une toile. Or, contrairement à Sarrasine, il est persuadé de pouvoir trouver son idéal artistique dans l'art, mais il ne parvient pas à le représenter en peinture. Ou plutôt, il finit par y parvenir, mais le résultat sera totalement incompris. En effet, le jeune peintre Nicolas Poussin demande à sa maîtresse, Gillette, de poser pour le vieux maître et cette dernière parvient à l'inspirer, parce qu'elle est, elle, le chef-d'œuvre de la nature, mais la femme idéale que Frenhofer veut peindre ne parvient pas à prendre corps, ni à prendre vie, sur la toile. Elle consiste plutôt en un amas de couleurs dont seul un pied réussit à ressortir. Cet étrange mélange de couleurs semble plutôt fait de sentiments et d'impressions, et n'est pas étranger au fait que, tout comme Sarrasine, Frenhofer confond passion amoureuse et idéal artistique féminin. Pis encore, il fait de sa création son épouse, sa maîtresse. Comme Patrick Née le souligne :

Frenhofer proteste : « Ma peinture n'est pas une peinture, c'est un sentiment, une passion ! » ; qu'il refuse de « déchirer le voile » de « son épouse » (comme s'il s'agissait, en la découvrant, d'une « horrible prostitution ») ; qu'enfin il ajoute : « Elle m'aime. Ne m'a-t-elle pas souri à chaque coup de pinceau que je lui ai donné ? », dans les trois cas, c'est bel et bien folie. Mais une folie dont l'écart se situe, sur un mode quasi hallucinatoire, dans la *réalisation* d'une pseudo-existence de couple³⁰.

Cette confusion entre la passion érotique et l'absolu artistique chez Frenhofer le fait sombrer dans la folie. Née dépeint d'ailleurs la fameuse toile de Frenhofer comme « son chaos de couleurs, [...] cette révélation horrifiée d'une femme – son prétendu amour – *comme une seule*

30. NÉE, Patrick : « Le chef-d'œuvre trop connu (Frenhofer et nous) », *Le Genre humain*, 2008-1, n° 47, p. 17. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-genre-humain-2008-1-page-57.htm>. Les passages cités de Balzac se trouvent à la p. 431 de notre édition de référence.

plaie, comme sa castration³¹. » À l'instar de Sarrasine, Frenhofer subit donc une castration symbolique par le biais de son désir stérile pour un idéal artistique féminin inaccessible. La quête d'absolu artistique de Frenhofer l'a ainsi mené à la folie, et cette folie le conduit par la suite à sa perte. Comme Née le mentionne, « en guise de quête de l'Absolu en art [...], l'on aboutit alors au sacrifice aussi bien du corps de l'artiste-penseur (Frenhofer se suicide) que de la matière de son œuvre³² ».

En somme, à travers la quête d'absolu artistique de Sarrasine et Frenhofer, ou plutôt d'idéal artistique féminin, se mêle la passion amoureuse pour une femme imaginaire, qui n'existe qu'à travers l'art (Frenhofer) ou la nature (Sarrasine). Le seul aboutissement possible de ces deux quêtes teintées de confusion est la folie, qui conduit ultimement à la mort, alimentant du même coup le mythe de l'artiste maudit. Toutefois, si Sarrasine réussit à achever l'œuvre de sa vie, la sculpture inspirée de Zambinella, Frenhofer n'y parvient pas et renonce à son absolu en détruisant son chef-d'œuvre inconnu pour ensuite se suicider. On pourrait croire, à l'inverse, que, frappé de folie, le peintre est le seul à « voir » son idéal artistique enfin représenté à la perfection sur une toile et qu'il la détruit pour mieux l'emporter dans la mort avec lui. Toujours est-il que les notions d'échec et de renoncement sont particulièrement présentes dans la vie des personnages artistes balzaciens ; c'est le thème sur lequel nous nous pencherons maintenant.

31. NÉE, Patrick : *op. cit.*, p. 26.

32. *Ibid.*, p. 21.

4. Les notions d'échec et de renoncement

Nous avons vu dans la partie précédente que la quête d'absolu artistique des personnages artistes auxquels nous nous intéressons les mène souvent à la folie, ce qui les conduit ainsi à connaître un destin funeste. Toutefois, le fait que ces artistes balzaciens consacrent leur vie à leur idéal artistique n'est pas nécessairement un gage de réussite artistique. L'échec et le renoncement sont d'ailleurs présents dans la vie de ces personnages. Lucien de Rubempré, par exemple, lors de son arrivée à Paris, se trouve rapidement désemparé devant le travail colossal qui l'attend et les difficultés qu'il devra surmonter pour réussir en littérature, ce qui fait qu'il se décourage peu à peu pour se laisser ensuite aller aux plaisirs futiles et finit par cesser de travailler. Nous avons déjà mentionné, dans notre première partie, qu'il lui manque les qualités essentielles pour réussir en tant qu'artiste, telles que la détermination canine et la volonté de réussir, sans toutefois manquer de désir, ce qui fait de lui un génie naïf. Par conséquent, il renonce à sa vocation avant même d'échouer dans celle-ci. Quant à Sarrasine, bien qu'il parvienne à réaliser son chef-d'œuvre ultime, il renonce carrément à sa vie et par conséquent à la longue carrière prodigieuse de sculpteur qu'il aurait pu mener. J'y reviendrai plus loin. Toutefois, les cas auxquels je m'intéresserai plus particulièrement dans cette quatrième partie sont ceux de Gambara et Frenhofer, étant donné le rapprochement qu'on peut effectuer entre ces deux artistes en ce qui concerne leur trajectoire artistique, dont la fin est teintée par les notions d'échec et de renoncement.

4.1 Frenhofer et Gambara : des génies précurseurs ?

Tout d'abord, au cours de sa quête d'absolu, nous l'avons dit, le peintre Frenhofer tente de donner vie à la femme de ses rêves en parvenant à coucher sur la toile un portrait vivant de celle-ci. Or, Pierre Laubriet affirme que les dons artistiques de Frenhofer le poussent à s'éloigner de

l'univers humain pour tenter d'accéder à celui de Dieu³³. En fait, Frenhofer tente de découvrir les lois secrètes de la nature afin de leur « arracher le secret de la vie et du relief, et il échafaude à cette fin des théories sur la composition des formes !³⁴ » La quête de Frenhofer atteint le domaine métaphysique. Il ne se contente pas seulement d'avoir des visions de ce qu'il veut accomplir sur le plan artistique ; il veut lui donner forme! À la recherche d'un idéal de beauté féminine encore jamais représenté, le sien en l'occurrence, il constate qu'être possédé par les visions artistiques de la femme parfaite ne suffit pas. Étant incapable de lui donner vie, il constate son échec et renonce.

De son côté, Gambara invente une musique nouvelle, par le biais du panharmonicon. À l'instar de Frenhofer, il tente de reproduire la musique qui vient à son esprit, à travers ses visions artistiques sporadiques. Pour ce faire, il dispose d'un outil de travail colossal, l'alcool, qui se relève également être un vice terrible, sans lequel il ne peut travailler. Sous l'emprise de ses effets, il parvient, dans une certaine mesure, à inventer une musique innovatrice et tout à fait originale, qui émerveillera d'ailleurs le comte Andrea Marcosini. Soutenu dans son art par sa femme et par le comte, Gambara peine toutefois à se faire reconnaître et progresse difficilement sur le plan artistique. Il s'enfonce dans son vice et sa femme, au lieu de l'appuyer dans sa vocation, est contrainte de s'occuper de lui comme s'il s'agissait d'un malade. Par ailleurs, si le sort ultime de Gambara est laissé en suspens par Balzac, on peut imaginer qu'il finira misérablement et qu'il demeurera inconnu de son vivant, laissant son œuvre inachevée. Les difficultés artistiques de Gambara et Frenhofer, si on peut les qualifier ainsi, résident dans leur désir de se prendre pour Dieu. Ceci est tout particulièrement vrai dans le cas de Frenhofer. Le personnage de Poussin constate d'ailleurs que Frenhofer a voulu dépasser les limites humaines. Laubriet considère que les deux artistes dépassent leur but en étant des précurseurs dans leur médium respectif, ce qui les mène à l'échec. Ils n'acceptent pas les limites que leur impose leur incarnation³⁵. Néanmoins, cet échec n'est pas véritable, comme le mentionne à nouveau

33. LAUBRIET, Pierre : *L'intelligence de l'art chez Balzac : d'une esthétique balzacienne*, Paris, Didier, 1961 [Genève, Slatkine Reprints, 1980], p. 219.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*, p. 220.

Laubriet, qui affirme que les deux artistes ont trouvé quelque chose, soit un pied très vivant dans la toile de Frenhofer, ou la musique la plus suave que le comte eût jamais entendue grâce à Gambara, mais leur génie s'avère en quelque sorte incomplet puisqu'ils sont des précurseurs. C'est pourquoi Laubriet estime que si Frenhofer peut être qualifié d'« ancêtre de l'art abstrait » avec sa théorie sur l'absence de lignes, Gambara, pour sa part, serait « un précurseur de Wagner³⁶ ». Évidemment, il ne s'agit que d'une théorie de Laubriet. Frenhofer et Gambara ne sont pas qualifiés textuellement d'avant-gardistes par le narrateur, et encore moins de précurseurs de Wagner ou de l'art abstrait. Ce qui ressort du texte est surtout l'échec des deux artistes, qui ne parviennent pas à accomplir l'œuvre de leur vie. Cela dit, les causes expliquant ces échecs que Laubriet a suggérées s'avèrent des pistes intéressantes.

4.2 Sarrasine : un artiste de son époque?

Pour clore cette partie, il importe de dire quelques mots de Sarrasine. Contrairement à Gambara et Frenhofer, Sarrasine demeure un artiste bien de son époque, si on peut dire, puisque l'art néo-classique auquel il s'adonne n'est pas avant-gardiste. Il est ce qu'on peut appeler un « génie complet » qui possède toutes les capacités de réaliser le chef-d'œuvre artistique qu'il recherche depuis toujours. Ainsi, à la différence de Gambara et Frenhofer, et plus particulièrement de ce dernier, le médium artistique de Sarrasine lui permet de sculpter la femme parfaite, une véritable création de Dieu. En effet, contrairement à celle de Frenhofer, la femme idéale de Sarrasine existe. Il a donc devant lui un modèle vivant de son idéal artistique féminin, qu'il ne reproduira pas au moyen d'une forme d'art nouvelle, ni d'un courant artistique encore jamais expérimenté, comme Frenhofer. Ce faisant, il est en mesure de réaliser le chef-d'œuvre de sa vie. Il atteint donc son but, même s'il connaît un destin tragique, comme nous l'avons vu plus haut.

36. LAUBRIET, Pierre : *op. cit.*, p. 221.

5. La mort prématurée des artistes balzaciens

Dans les quatre premières parties de cet essai, il a été question de la malédiction du génie chez les artistes balzaciens. Cette malédiction les mène à leur perte, leur mort prématurée, qui est imputable à une combinaison de facteurs récurrents jalonnant leur trajectoire. Pour les besoins de cet essai, je me suis limité à quatre facteurs majeurs, qui ont chacun fait l'objet d'une partie, soit le passage périlleux de la campagne à la ville menant à l'isolement social, l'art comme profession ou vocation, la quête d'absolu menant à la folie ainsi que les notions d'échec et de renoncement. Les quatre personnages constituant l'objet de mon étude doivent tous composer avec un ou plusieurs de ce que nous appelons des facteurs délétères au cours de leur trajectoire.

5.1 Lucien de Rubempré

De toutes les trajectoires tragiques des artistes balzaciens recensées dans la *Comédie humaine*, celle de Lucien de Rubempré est probablement la plus détaillée et s'avère assurément la plus représentative de la figure de l'artiste maudit. Le premier des facteurs délétères impliquant Lucien est le passage périlleux de la province à la ville qui mène à l'isolement social. Quand Lucien met les pieds dans la capitale pour la première fois, il est animé de grandes espérances, sans toutefois posséder de grandes connaissances sur la manière dont fonctionne le monde. Il s'efforce de réussir sur les plans amoureux et artistique, mais il ne connaît que des échecs dus à sa naïveté et à son manque de persévérance. Découragé par les difficultés inhérentes au monde de l'édition, Lucien renonce définitivement à sa vocation. On peut alors constater le rôle d'un deuxième facteur qui le mènera à sa perte à long terme, soit les notions d'échec et de renoncement. Par la suite, Lucien utilise son don d'écriture pour gagner sa vie d'une façon qui le déshonore, soit par le biais du journalisme le plus abject, ce qui le fait succomber à la tentation de la corruption. Après avoir renoncé à sa vocation, il choisit l'art – si on peut qualifier ainsi la forme de journalisme à laquelle il s'adonne – comme profession, troisième facteur contribuant à son destin funeste. Cette profession fait en sorte qu'il s'enfoncé

encore davantage dans le cycle de la corruption sans réhabilitation possible. Son génie est ainsi gâché et souillé, ce qui le conduira à une déchéance menant à une mort prématurée.

5.2 Sarrasine

La similitude qu'on pourrait percevoir dans les parcours de Lucien de Rubempré et de Sarrasine réside dans le fait qu'ils expérimentent tous deux la déchéance de leur génie à la suite de leur passage de la province à la capitale, qui a fait d'eux la risée de la société, les conduisant ainsi à l'isolement social. Si Lucien, que nous avons qualifié plus haut de « génie naïf » renonce à sa vocation et gagne sa vie de manière déshonorable en faisant du journalisme de bas niveau, Sarrasine, un « génie opiniâtre », ne renonce jamais à son absolu. En effet, en confondant idéal artistique féminin et passion amoureuse, Sarrasine court à sa perte. La femme qu'il aime et qui l'inspire sur le plan artistique en raison de ses proportions parfaites selon l'esthétique néo-classique est en réalité un castrat. En apprenant la vérité, Sarrasine devient fou, en quelque sorte, puisque l'artiste en lui est anéanti à jamais, tout comme l'homme. En somme, une combinaison de deux facteurs délétères l'a conduit à la mort, alimentant du même coup le mythe de l'artiste maudit : le passage de la campagne à la ville menant à l'isolement social et la quête d'absolu menant à la folie.

5.3 Frenhofer et Gambara

Pour ce qui est des personnages de Frenhofer et Gambara, comme nous l'avons mentionné plus haut, leurs trajectoires respectives sont très semblables. À l'instar de Sarrasine, ils sont tous les deux plongés dans une quête d'absolu menant à la folie qui les fera plus tard échouer et renoncer. Ce sont ces deux facteurs délétères principaux qui mènent ces deux personnages artistes à leur perte, autrement dit à leur mort prématurée, et contribuent au mythe de la malédiction du génie chez l'artiste balzacien. D'une part, Frenhofer, à l'instar de Sarrasine, confond passion amoureuse et idéal artistique féminin, ce qui le conduit ultimement à la folie. Comme nous l'avons démontré dans la troisième partie, le peintre fait de sa création sa

maîtresse, sombrant ainsi dans la folie, étant donné que son désir stérile pour une créature imaginaire lui fait subir une castration symbolique. Allant au bout de son absolu, Frenhofer détruit son œuvre avant de se sacrifier lui-même en se suicidant. Il échoue donc. D'autre part, Gambara, tout comme Frenhofer, est dans une quête d'absolu qui le mène également à une sorte de folie. Il ne vit que pour sa vocation artistique en s'adonnant à la création d'une nouvelle forme de musique qu'on pourrait qualifier d'avant-gardiste. Le fait qu'il soit un précurseur ne l'aide pas à obtenir la reconnaissance qu'il mériterait de son vivant, d'autant plus qu'il ne peut travailler sans alcool pour créer cette musique novatrice. Vivant dans la misère, il s'enfonce dans l'alcoolisme et sa femme l'abandonne pour le comte, son mécène. Son sort ultime n'est pas précisé par le narrateur de l'histoire, mais, comme nous l'avons mentionné plus haut, son œuvre demeurera inachevée et inconnue de son vivant. À l'instar de Frenhofer, Gambara échoue à déployer tout son génie dans une œuvre aboutie, peut-être parce qu'il s'avère en avance sur son temps.

Conclusion

Dans cet essai, il était question de la malédiction du génie chez quatre artistes balzaciens, soit Lucien de Rubempré, Sarrasine, Frenhofer et Gambara. À travers les quatre romans qui constituent notre corpus, soit *Illusions perdues*, *Le chef-d'œuvre inconnu*, *Sarrasine* et *Gambara*, on constate que les quatre personnages tentent d'accéder à la postérité par le biais de leur art. Or, une combinaison de quatre facteurs délétères, dont chacun a fait l'objet d'une partie dans ce travail, les conduit à leur perte. Par conséquent, ces quatre artistes connaissent tous un destin tragique et une mort prématurée, alimentant du même coup le mythe de l'artiste maudit. Ces quatre éléments récurrents, soit le passage périlleux de la campagne à la ville, le choix déchirant entre la vocation et la profession, la quête d'absolu qui mène à la folie, ainsi que les notions d'échec et de renoncement, sont en grande partie imputables à des facteurs sociologiques et psychologiques. C'est ainsi qu'à travers ces quatre caractéristiques majeures, nous nous sommes intéressés à la personnalité des personnages et au contexte social de l'époque, caractérisée par des changements importants qui ont eu inévitablement des conséquences sur le statut de l'artiste. Le cadre de cet essai étant évidemment restreint, nous avons jugé plus pertinent de nous intéresser uniquement au texte de Balzac en lui-même. Dans une perspective plus large, il aurait été pertinent de s'interroger davantage sur la condition du créateur au XIX^e siècle, et dans quelle mesure celle-ci joue sur les malheurs des artistes représentés dans les œuvres à l'étude de Balzac. En outre, nous aurions pu nous questionner sur l'idée reçue, rapportée plus haut par Brissette, selon laquelle la souffrance profite à la création, et si celle-ci influence de manière significative le travail artistique des quatre personnages auxquels nous nous intéressons. Bref, le fait de s'interroger sur les idées reçues au sujet de l'artiste maudit et de se demander de quelle manière l'œuvre de Balzac confirme ou infirme ces idées pourrait constituer une piste de recherche intéressante.

Comme les autres

1 :

Le jour de mes 15 ans, mon existence a changé. J'ai trouvé un vélo, ou plutôt une carcasse de vélo. Je revenais d'une journée particulièrement longue à la polyvalente Armand Saint-Onge. J'avais séché tout un après-midi de cours pour aller lire à la bibliothèque d'Amqui, la petite ville de suicidés perdue en plein cœur de la vallée de la Matapédia que j'habitais depuis qu'on m'avait donné la vie. Je m'étais réfugié au fin fond de la bibliothèque recelant de vieux livres à la reliure dorée auxquels personne ne daignait toucher. J'avais décidé d'attaquer *Humilié et offensé* de Dostoïevski, roman dont le titre avait attiré mon attention. Je m'étais mis dans la tête de dévorer tous les classiques de la littérature pour parvenir un jour à imiter les grands maîtres.

Je m'évadais de cette manière depuis quelque temps déjà, en fait depuis la première semaine de classe. L'école n'était pas dupe. Elle appelait continuellement chez moi, mais personne ne répondait jamais au téléphone. Je me demandais même s'il était branché. Mon père se trouvait des occupations imaginaires dans son garage ; ma mère, assommée par les antidépresseurs et les pilules pour dormir, ne s'éveillait jamais avant midi qu'au prix d'un effort surhumain. La nuit, pourtant, elle était prostrée devant la télé, insomniaque.

Je revenais ainsi d'une journée interminable à l'école, où j'avais séché deux cours sur quatre. Je m'éternisais sur le chemin du retour, me traînant les pieds tout en empruntant mille et un détours dans les champs et les boisés environnants. J'ai tout de même fini par arriver à la maison après 40 minutes d'atermoiements.

Elle était située sur le rang St-Guillaume, un peu en retrait de la ville. Elle était vieille, laide et délabrée ; elle faisait triste figure en comparaison avec les autres maisons disséminées le long du rang, soigneusement entretenues et habitées par des employés de la construction ou des garagistes prospères de la région.

J'ai ouvert la porte ; mon père m'attendait derrière. Je savais qu'il guettait probablement mon arrivée depuis longtemps ; il trépinait sûrement d'impatience depuis 40 minutes en calculant combien de temps devait prendre mon trajet de retour de l'école.

Toujours est-il qu'il s'est jeté sur moi dès que j'ai mis le pied dans la place. Il m'a gratifié d'une étreinte à réveiller les morts et m'a broyé la main, fidèle à ses manières de campagnard rustre.

- Bonne fête mon gars! 15 ans! Hey, 15 ans! Me semble que c'était hier que tu sortais du ventre de ta mère, hein Ginette?

Ma mère, quelque part dans la maison, a émis un glapissement à peine audible.

J'ai enlevé mes souliers naturellement tachés de boue. Mon père m'a entraîné vers le salon, puis il s'est tourné vers moi, guettant ma réaction.

- Tu remarques pas quelque chose?

J'ai fait un effort et j'ai balayé la pièce du regard : même vieux fauteuil en cuir déchiré, même immense télévision à l'ancienne s'apparentant à une grande boîte à images ; mêmes portraits en noir et blanc de mes grands-parents et arrière-grands-parents ainsi que de leur progéniture.

- Euh, non.
- Criff que vous êtes aveugles les jeunes! C'est nous autres qui a 50 ans, pis c'est vous autres qui voyez rien! La table!

J'ai finalement remarqué des paquets de paires de bas neufs posés sur la table. J'ai esquissé un demi-sourire.

- Ah, c'est ça!
- Ben oui, c'est ça! Ton cadeau de fête! Es-tu content?
- Oui, ai-je répondu sur un ton faussement enthousiaste. Ça tombe bien, j'en avais besoin!
- Certain que t'en avais besoin! Ta mère en pouvait plus de te voir avec des bas troués, même qu'elle en faisait des cauchemars. Han Ginette?

Cette fois, ma mère n'a rien répondu.

- Ginette?

Mon père s'est dirigé ou plutôt s'est tourné vers la cuisine, où se trouvait ma mère. La maison était si petite à l'intérieur que le salon et la cuisine ne formaient qu'une seule et même pièce. Le

corridor longeant l'entrée séparait les autres pièces, soit ma chambre, la leur et la salle de bain, sans compter le sous-sol à moitié fini qui se retrouvait toujours inondé au printemps.

J'ai donc suivi mon père dans la cuisine. Ma mère était prostrée devant le comptoir, immobile, sans émettre le moindre battement de cil. Mon père a alors poussé une exclamation émerveillée.
« Ohhhh! »

Je ne voyais pas pourquoi il s'étonnait de quoi que ce soit, ma mère était toujours comme ça.

- Regarde le beau gâteau que ta mère a fait!

Ma mère fixait la pâtisserie en question d'un air sinistre. Elle était loin de ressembler à l'idée qu'on se fait d'un gâteau de fête ; en fait, il consistait plutôt en un amas informe de crème, de sucre, de jaune d'œuf et de farine. J'ai jeté un œil inquiet à ma mère. Elle m'a regardé à son tour. Puis elle a éclaté en sanglots. Mon père s'est aussitôt empressé de la serrer contre lui.

- Ben voyons Ginette, c'est pas grave. T'as fait de ton mieux. Il est beau ton gâteau!

- Nooon! Non! a-t-elle gémi.

J'en ai profité pour annoncer que j'allais prendre l'air.

- Ben non, va-t'en pas Antoine, tu viens juste d'arriver!

Je suis sorti en claquant la porte d'entrée.

C'était toujours comme ça avec mes parents. Mon père débordait en permanence d'un optimisme inébranlable qui frisait parfois le ridicule ; ma mère, eh bien, elle se contentait d'être ce qu'elle était. Elle avait fait une grosse dépression à ma naissance et elle ne s'en était jamais vraiment remise. Mon père refusait catégoriquement de la placer. Le mariage, je suppose que c'était sacré pour lui, et puis je pense qu'il préservait ce qu'il lui restait de famille.

Je me suis promené dans le boisé longeant le rang St-Guillaume. J'avais apporté un livre ; il ne faisait pas encore noir, donc je disposais de quelques heures pour m'évader dans un autre univers et m'efforcer d'oublier le mien.

J'étais en train d'achever le 3^e paragraphe de la page 91 quand des échos de voix sont parvenus à mes oreilles. Des voix traînantes qui ne pouvaient appartenir qu'à des jeunes de mon âge. J'ai reculé et je me suis tapi dans les hautes broussailles comme un petit animal traqué.

C'était la bande à Francis Pigeon qui ne faisait que passer, caisses de bière sur le dos et sourires de scélérats au visage. Une chance qu'ils ne m'avaient pas vu.

Il y a quelques années, lors des premiers mois du secondaire, on s'était mis sur mon cas à la poly. J'étais maigre, pâle et effacé, je ne savais pas comment interagir ; on avait vite fait de ma vie un enfer, mais devant mon absence perpétuelle de réaction, on avait fini par me foutre la paix après quelques mois d'acharnement continu. Depuis deux ans, ça allait mieux. Je faisais le mort. À l'école, j'étais calme, distant, silencieux et je longeais les murs ; je voulais juste finir mon secondaire sans faire de vague, même si je ne pouvais regarder aussi loin dans l'avenir, mais il n'en demeurait pas moins que je craignais les gens, surtout ceux de mon âge, comme la peste. J'avais l'impression de ne pas provenir du même monde qu'eux. À quoi bon leur parler?

Ils ont continué d'avancer. Ils se racontaient des histoires en rigolant. Leur réalité était si loin de la mienne que je ne pouvais même pas concevoir ce qu'ils vivaient, tout comme eux-mêmes ne pouvaient imaginer la moindre parcelle de mon quotidien.

Soudain, le leader naturel de leur bande, Francis Pigeon, s'est retourné et a fixé les arbres dans ma direction avec un sourire amusé. Ses yeux brillaient de malice. Il est demeuré dans cette position quelques secondes, le temps que le sang se glace dans mes veines, puis il a poursuivi sa route.

J'ai attendu de ne plus les entendre, ce qui m'a contraint à rester accroupi durant une bonne demi-heure avant de m'extirper de ma cachette. Cette bande-là était imprévisible : ils étaient bien capables de se cacher pour me jouer un de ces coups pendables dont ils détenaient le secret.

J'ai traversé le boisé sans emprunter les sentiers, m'écorchant le visage et les bras au passage.

J'ai abouti beaucoup plus loin sur le rang St-Guillaume, là où il n'y avait plus de maisons, seulement des champs de foin et quelques décombres de constructions d'antan. C'est d'ailleurs sur une vieille grange centenaire au toit tombant, dévastée par des décennies d'intempéries que

je suis tombé. Un détail a alors attiré mon attention : le vélo était là, adossé contre le bois vermoulu de la grange, comme s'il m'attendait. Sa chaîne s'avérait quelque peu rouillée et ses pneus dégonflés, mais l'essentiel était là.

Je me suis emparé de ce Saint Graal et je l'ai rapporté à la maison avec le projet de le ressusciter. Mon père était excessivement content de se trouver une véritable occupation, celle de réparer mon vélo. Je pense qu'il a su très tôt dans mon enfance que je ne serais jamais quelqu'un de manuel. Ce n'était même pas la peine qu'il me montre les rudiments de tout travail nécessitant un minimum de dextérité.

Nous sommes allés dans le garage adjacent à la maison et quand nous en sommes ressortis, je possédais un vélo, pour la première fois de ma vie. Il y avait tout un tas de babioles dans le garage de mon père, qui était un accumulateur. Il ramassait tout ce qui lui tombait sous la main. Chaque soir, il prenait son vieux tacot fumant pour aller se promener. Il sillonnait les rangs de la vallée et ramassait des choses hétéroclites. Il arrivait même qu'il fasse un arrêt au dépotoir, histoire de se changer les idées. Il fouillait les dumpsters des épiceries des quelques villages disséminés çà et là dans la vallée. Il revendait parfois des pièces à des bonshommes du coin. Il arrondissait ainsi ses fins de mois. Parce qu'il ne travaillait pas. D'aussi loin que je me rappelle, je ne l'avais jamais vu travailler. Il était assis sur une pension d'invalidité depuis le jour où il s'était démoli le dos de manière permanente sur un chantier de construction à Matane, alors qu'il y travaillait pour un contrat de quelques semaines, laissant ma mère, très enceinte, seule à la maison, en proie à une angoisse vertigineuse qui la rendait catatonique.

Je suis bien avancé dans la vie : des parents invalides dans tous les sens du mot, aucun frère et sœur, aucun ami, et un nom banal : Antoine Lavoie. Ça me suffit : je n'ai besoin de personne. Mon équilibre réside dans la solitude.

2 :

Le jour suivant, je m'éveille 45 minutes en retard. J'ai cours, mais je m'en moque ; moins je suis à la poly, mieux c'est pour moi. C'est une sombre matinée d'automne, et on n'a pas encore reculé l'heure ; quoi de pire que de s'éveiller en pleine noirceur? On se sent comme si notre nuit de sommeil se trouvait brutalement interrompue.

Je prends donc excessivement mon temps pour m'éveiller. Mon père n'est pas dupe : il s'impatiente de l'autre côté de la porte et me gueule de sortir. Il est habitué à mon petit manège. Chaque matin, il veille au grain. Sérieusement, il n'y a rien de plus démotivant que de se lever pour aller à l'école.

Je m'extirpe finalement de mes couvertures au prix d'un effort surhumain. Mon père surgit devant moi, triomphant, une lueur malicieuse dans les yeux.

- Tu gagneras pas avec moi, mon gars, rigole-t-il tandis que je m'habille. Tu vas y aller à l'école. À tous les jours. Il est pas question que tu manques.
- Oui, je sais, il faudrait surtout pas que je finisse comme toi.

J'enfile mon manteau. Je me prépare à sortir.

- Où tu vas, garçon, s'écrie mon père. T'as même pas déjeuné!

J'attrape une banane et je décampe. J'enfourche mon vélo, qui m'attend devant la vieille maisonnette en bois bleu écaillé de mes parents. Mon grand-père l'a bâtie voilà cinquante ans et son fils en a hérité quand il est mort d'un cancer. Mon père n'aura manifestement pas eu le temps de la rénover ou simplement l'améliorer avant de tomber invalide et de devoir se contenter d'un budget limité.

Je me lance sur la route de campagne. Je pédale énergiquement. Ce n'est pas le vélo le plus aérodynamique, surtout pour monter des côtes, mais ça conviendra. Je m'amuse comme un petit fou et constate que le trajet vers la poly s'avère beaucoup moins monotone de cette manière.

Je décide de faire un détour par des sentiers boisés, finalement très escarpés, boueux et jonchés de racines et de roches.

Il va sans dire que j'arrive largement en retard pour mes cours. Je ne déroge évidemment pas de mes habitudes. Je camoufle le vélo sous un tas de feuilles vertes près du stationnement de l'école. Je m'introduis dans la salle de classe à pas feutrés, mais pas moyen d'échapper au regard des jeunes de mon âge. On s'esclaffe tout en ne manquant pas de remarquer mes souliers et mes jeans maculés de boue. Je titube lentement jusqu'à un bureau vide.

- Assis-toi, Lavoie, aboie la prof de mathématiques, plus revêche que jamais. On va parler après le cours.

Elle n'aura jamais l'occasion d'avoir cette conversation : je me précipite hors de la classe au son de la cloche annonçant la récréation. Je m'enfuis à l'extérieur et m'extirpe du nuage de fumée généré par les nombreux fumeurs de l'école agglutinés devant les portes d'entrée. Je vais discrètement vers la cachette de mon vélo et je m'en empare. C'est alors que quelqu'un m'interpelle.

- Hey Lavoie, lance Francis Pigeon, un joint de marijuana à la bouche, tu vas où comme ça?

Merde, ma cachette est découverte. Je devrai déjà en dénicher une nouvelle, sans quoi je ne donne pas une journée avant que mon vélo me soit dérobé. Néanmoins, le plus urgent présentement est de répondre au délinquant qui me bloque le chemin.

- Je me promène, c'est tout.
- Tu vas encore foxer le cours d'éduc. Parti de même, le prof te reconnaîtra même plus, s'esclaffe-t-il.

Francis Pigeon est craint de tous à la polyvalente et même dans la ville. Quand une mégère le croise sur la rue, elle change de côté. Ça doit probablement être ses cheveux longs qui font forte impression. On raconte plein d'histoires sur lui, mais partout on le respecte. Il n'a peur de rien. Moi, je l'évite, comme je fais avec à peu près tout le monde.

J'embarque sur mon vélo et je m'éloigne sans rien ajouter de plus au début de conversation que nous avons eue. Je pédale jusqu'à la bibliothèque et m'y arrête. À défaut d'être un drogué, je suis un rat de bibliothèque. Il n'y a rien de mieux à faire à Amqui.

J'immobilise mon vélo entre deux arbres au feuillage encore bien fourni malgré l'automne. Je pénètre nonchalamment dans la bibliothèque et la vieille bibliothécaire, toute rabougrie et rébarbative, me salue sur un ton obligé. Je lui fais un signe de tête et poursuis mon chemin.

Je vais dans mon coin habituel et grimpe sur un escabeau pour tirer un vieux livre poussiéreux du rayon.

- Fais attention aux livres, garçon, m'invective la bonne femme d'une voix sonore.

Cette vieille pimbêche qui exècre les jeunes cherche véritablement à me prendre en défaut. Et surtout, elle n'est pas dupe non plus. Elle sait que je ne me trouve pas là où je suis censé être. Qu'importe? Qu'est-ce qu'elle peut bien y faire?

Je me plonge dans mon livre une bonne demi-heure, avant de daigner vouloir l'emprunter. La mégère, Huguette de son prénom, prend tout son temps pour étamper la carte à l'endos du livre. Elle ne cesse de jeter des regards à la fenêtre. Jusqu'à ce qu'une voiture de police fasse irruption dans le stationnement. Un agent de la paix entre dans la biblio, le sourire fendu jusqu'aux oreilles. Je connais cet homme.

- Ah ben, le p'tit Lavoie, s'exclame-t-il avec un enthousiasme débordant. T'es pas supposé être à l'école à cette heure-ci?

Furibond, je n'émet pas le moindre son. Marcel Tardif décroche une œillade complice à Huguette qui le lui rend bien.

- Viens donc avec moi, le jeune, ordonne Tardif sur un ton se voulant amical, mais n'incitant pas à la discussion.
- Pour aller où?
- Tu verras bien! Tu sauras en temps et lieu. On va commencer par avoir une petite conversation toi pis moi. On est amis après tout, han?

Je ne trouve rien à répondre. Je le suis docilement. Dire que mon père ne sera pas fier de moi en apprenant ce qui s'est passé s'avère tout un euphémisme. Ce policier l'a ramené plus souvent qu'autrement saoul, chez nous, au temps où il buvait comme un trou. C'était avant qu'il fréquente les A.A. une fois par semaine dans le sous-sol d'une certaine église. Je ne donne pas

cher de ma peau ce soir... Tardif est une grosse commère qui n'a rien d'autre à faire que de se promener et pourrir l'existence de la population. Il sera trop content de s'arrêter à la maison.

Une fois que nous sommes dans la voiture, lui à l'avant et moi à l'arrière comme si j'étais un criminel, il multiplie les questions stupides, toujours affublé du même sourire narquois. Il est pitoyable.

- Tu faisais quoi à la biblio? Tu lisais-tu vraiment? Pourquoi t'étais là? Qu'est-ce qu'un jeune de ton âge peut bien vouloir faire dans une bibliothèque? T'as rien volé toujours? Non? Rien caché non plus?

Le salaud me ramène à l'école. Je commence à paniquer.

- Ok, je vais y aller à l'école. Je vais arrêter de foxer mes cours.

Il hoche la tête. Je sors précipitamment du véhicule et marche en direction de la polyvalente. Je réalise qu'il me suit. Il se rend compte de mon agacement et son sourire va en s'élargissant. Je cesse soudain de marcher.

- T'as vraiment besoin de me suivre jusqu'à mon cours?

À présent, il me pousse en avant.

- Avance!

Dépité, je m'exécute.

- Ahah, glousse-t-il. Tu vas y penser deux fois la prochaine fois avant de sauter un cours!

Je me trouve maintenant devant les portes du gymnase. Je m'arrête en constatant qu'il ne semble pas près de cesser de me coller au cul.

- Qu'est-ce que t'attends? Rentre, fais-pas ton gêné! Je fais ça pour ton bien, mon gars!

C'est la stupeur générale dans le gymnase : j'entre escorté d'un policier. La partie de hockey cosom est interrompue et on chuchote en me dévisageant.

Sans aucune gêne, de sa voix tonitruante, Tardif raconte au prof d'éduc ce que j'ai fait de mes dernières heures. La classe s'esclaffe, les meneurs en tête. Le policier finit par sortir en m'envoyant la main. Je me sens devenir écarlate. Le professeur, dépassé, ordonne à la classe de reprendre la partie. Quant à moi, je m'affale sur un banc tout en refusant évidemment de parler à qui que ce soit. Au moins, le prof ne vient pas m'embêter. Il sait pertinemment à quel énergumène il a affaire. En tout cas, je sais que je ne mettrai plus jamais les pieds à la bibliothèque. J'arrête de lire pour toujours! Ça n'apporte que des problèmes! La vieille pimbêche perdra son emploi par la même occasion parce qu'ils devront fermer l'établissement. J'étais le seul à mettre encore les pieds dans ce bâtiment poussiéreux.

Plus tard, c'est l'heure du dîner à la cafétéria. Plus mort que vif, j'ai l'impression que tout le monde me dévisage. La rumeur s'est propagée comme une traînée de poudre. J'étais dans la catégorie des campagnards pouilleux ; à présent j'appartiens à celle des rats de bibliothèque, dont on peut se moquer allègrement. Dans tous les coins perdus et reculés comme ici, une seule gaffe suffit à faire d'un pauvre individu un paria pour le reste de ses jours. On n'a pas droit à l'erreur. Autant dire que ma vie est gâchée, à moins de foutre le camp à jamais de ma région d'origine. Mais je ne peux pas envisager cette possibilité. Je ne peux regarder loin dans mon avenir, complètement bouché.

Le reste de la journée à la poly me paraît durer comme dix éternités. En arts plastiques, cours où tout le monde bavarde avec tout le monde à cause des grandes tables, les autres tentent d'entrer en contact avec moi et de me questionner, mais je me referme sur moi-même. Ils se lassent rapidement. Je finis bien par pouvoir sortir de cette prison, mais je ne suis pas au bout de mes peines. D'abord, mon vélo est loin, très loin d'ici, soit près de la bibliothèque. Je m'en rends compte en allant le quérir à sa cachette habituelle, sous le tas de feuilles dans le stationnement de la poly. À la place, c'est encore une fois sur Francis Pigeon que je tombe, accompagné des frères Thériault.

- Franchement Lavoie, tu fais dur! s'excite l'un des deux frères tout en s'étouffant avec la fumée du gros joint qu'ils viennent apparemment tout juste d'attaquer.

Ils n'ont rien à ajouter, ils ne font que rigoler comme des babouins.

- T'es nul à chier, hurlent-ils entre deux éclats de rire s'apparentant à une toux creuse.

Francis Pigeon, quant à lui, se contente de sourire en m'observant d'un air amusé. Je m'éloigne en m'efforçant de les ignorer. Je marche à grandes enjambées vers la biblio. Je reprends mon vélo, demeuré fidèlement au même endroit. Je passe le reste de la journée à explorer les sentiers plus ou moins bien débroussaillés et à me faire dévorer par les maringouins, qui bourdonnent joyeusement autour de ma tête. Je retarde constamment le moment où je devrai remettre les pieds chez moi. La pénombre s'est déjà installée quand j'ose revenir. Mon père m'attend de pied ferme. Je ne l'ai jamais vu autant en colère, à part quand il buvait.

- T'étais où? s'insurge-t-il. Marcel m'a tout raconté! Tu m'as fait honte, mon gars. Va dans ta chambre. Tu manges pas à soir! Pis ça tombe ben imagine-toi donc : on n'a rien à manger!

Ma mère, catatonique devant la télévision, n'a rien à ajouter. Honteux, je suis figé sur place et je fixe mon père.

- Tu nous as rendus super inquiets, ta mère pis moi. T'as pas honte?

Je lui réponds du tac au tac :

- Maman peut pas être inquiète, elle est juste pas là.
- Qu'est-ce que tu dis là, toi! Va dans ta chambre, je veux plus te voir!

Il me donne une légère poussée, et je m'exécute sans broncher.

Dans ma chambre, je me glisse sous les couvertures de laine. Dehors, il fait un froid humide, désagréable. Je m'endors rapidement d'un sommeil sans rêve. Si la mort s'apparente à la dissolution de la conscience, elle serait une véritable bénédiction pour moi.

3 :

Le réveil est brutal le matin quand je reviens subitement dans ma réalité neurasthénique. Je me traîne jusqu'à la cuisine où, en guise de déjeuner, j'engloutis quelques croquettes de poulet qui

dépérissent dans le frigo depuis quelques jours, sous l'œil désapprobateur de mes parents – ou plutôt de mon père - qui sont tous les deux à table. Ça n'arrive pas souvent. Évidemment, mon père est le seul à parler. On dirait que ma mère doit faire un effort surhumain pour acquiescer à tout ce qui sort de la bouche de mon père.

- Il est bon le nouveau café, han Ginette?
- Oui, très bon, marmotte-t-elle d'une voix à peine audible.

Tiens, elle sait parler!

- Je l'ai sorti hier du dumpster du dépanneur Gagnon. Je peux pas croire qu'ils ont jeté ça!
- Han-han!
- Tu peux en prendre plus si tu veux.
- Je sais pas.

Apparemment, mon père décide de lui verser un autre café pour lui épargner le supplice de choisir. Elle hésite à porter la tasse à ses lèvres. Il n'y a vraiment rien à faire avec elle.

Je sors sans me soucier de la fine pluie glaciale et du vent violent qui fait valser les feuilles mortes dans l'atmosphère. J'ai un énième cours de maths ce matin. Personne n'écoute ; tout le monde bavarde en même temps que la prof, désabusée, qui persiste à déclamer sa matière comme si de rien n'était. Par chance, ma place est collée à la fenêtre. Je peux donc contempler l'horizon à volonté, jusqu'à ce que je reçoive une boulette de papier derrière la tête. Je me retourne brusquement pour apercevoir Francis Pigeon, tout sourire, qui me décroche le doigt d'honneur. Je ramasse la boulette et la lui relance. Il l'esquive facilement.

- Hostie que t'es pas bon, rigole-t-il avant de me la relancer.
- Ah, les gars, grommelle la prof, arrêtez-ça, on n'est pas à la maternelle.

Dès qu'elle a le dos tourné, nous recommençons, et ce, jusqu'à ce qu'elle nous avertisse à nouveau, cette fois sur un ton qui n'attend manifestement plus à rire. C'est moi qu'elle a surpris. Elle vient alors se planter devant moi.

- Monsieur Lavoie! Vous allez aller au local d'expulsion si vous continuez. Vous êtes très très mal parti cette année... Vous répondez pas?

Je ne sais pas ce qui me prend, mais en guise de réponse, sous le coup de l'impulsion, je lui lance la boulette au visage. Francis explose d'un rire de scélérat, avant de lui faire subir le même sort. Inutile de mentionner que nous sommes tous les deux envoyés sur le champ au local de retrait. Alors que je prends la direction dudit local, Francis me regarde de travers et me demande ce que je fais. Il m'invite à le suivre dehors. J'hésite durant quelques secondes. Il remarque mon trouble et s'insurge.

- Allez, crisse! T'es prêt à foxer tes cours pour aller lire, mais t'as trop peur de le faire pour aller te faire du fun pour *vrai*!

Pour lui, s'amuser consiste à aller se promener dans les bois et à tirer quelques coups de carabine à plomb sur des cibles constituées de bouteilles de bière abandonnées. Ça me convient tout à fait! Nous repassons près de l'endroit où je lisais il y a deux jours. Francis marche à grandes enjambées dans les sentiers. J'entreprends de briser le silence.

- Tu viens souvent ici?
- Pas autant que toi, je pense.
- Tu m'as déjà vu ici?
- Je t'ai surtout vu faire ton sauvage cette semaine quand je passais avec mes amis. T'étais donc ben farouche. Qu'est-ce que tu pensais qu'on allait te faire?
- Ça me tentait juste pas de socialiser.
- Ça te tente jamais! Depuis qu'on est au primaire que t'es comme ça!

Il emprunte différents sentiers. Il semble savoir où il s'en va.

- Tu vas où?
- Tu verras bien. Je t'amène à un endroit que je suis sûr que tu connais pas!

On dirait qu'il fait exprès de sortir du sentier pour couper à travers les arbres. Je dois lui donner raison : je ne connais pas bien ce coin-ci. On aboutit dans un champ d'avoine, situé tout près d'une ferme laitière. Une tour d'observation se dresse devant nous. Je me surprends de ne l'avoir jamais vue. Francis rigole.

- Tu t'attendais pas à ça, han? Le secret le mieux gardé d'Amqui! Mais fais attention en la montant, il y a des marches qui renfoncent. Elle est pas entretenue depuis au moins vingt ans. Y'a plus personne qui y va.

J'avoue que je ne suis pas trop rassuré comme je monte cette tour dangereusement brinquebalante. On dirait un échafaudage de cure-dents, prêt à s'effondrer à tout moment. Mais il vaut mieux ne pas y penser.

Une fois au sommet, je constate que la vue est fabuleuse : on peut observer tout ce qui se trouve au cœur de la vallée de la Matapédia à des kilomètres à la ronde. Les montagnes escarpées, les champs d'avoine foisonnants et la forêt luxuriante qui n'attend que de se refermer sur la civilisation, se dressent devant nous à perte de vue, surplombés par le gris ciel d'automne. Sans proférer un mot, je m'abreuve de la vue de la région.

- T'es pas ben ben bavard, toi, Antoine, renchérit Francis en m'observant attentivement.
- Je parle pas pour rien dire, c'est tout.
- Tu parles pas pantoute, tu veux dire... T'es pas habitué de parler avec du monde, pis c'est normal : t'es toujours tout seul.
- C'est ben correct comme ça, j'ai pas besoin de personne.
- Ah ouais? Tu t'autosuffis? Ça te suffit de te branler? Ben pas moi!

Il s'esclaffe, fier de sa blague. J'esquisse un demi-sourire.

- Je lis, je me promène dans les bois, je fais du vélo... j'écris...
- T'écris quoi?
- Je... J'ai pas écrit grand-chose à date. J'écris... des poèmes en prose. Des fois.
- Des poèmes en quoi? Excuse-moi, mais je connais pas ça. Je peux pas lire de livre, moi, je suis dyslexique.
- C'est pas grave...
- Oui ça l'est. Je pourrai jamais finir mon secondaire. Pis il faut que je le finisse si je veux travailler sur la construction.

Je me risque à dire :

- Au moins, t'as du monde autour de toi. T'as plein d'amis! Pis sûrement une famille.
- Je vis chez mon grand-père avec ma sœur. Mes parents sont morts dans un accident d'auto il y a trois ans. Un chauffard qui roulait comme un malade qui leur a rentré dedans.
- Désolé!
- C'est correct! On se tient, moi, ma sœur pis mon grand-père. Le bonhomme est plus jeune jeune, mais il est tout là, je veux dire, présent d'esprit. Pis il boit toujours son petit fond de verre de rhum le soir, ça le scandalise pas que je l'accompagne!

Il s'interrompt durant quelques secondes, en proie à de vagues réflexions. Puis il se reprend :

- Toi t'as pas d'amis. Mais t'as des parents au moins?
- Plus ou moins.

Il semble alors avoir pitié de moi. J'ai horreur de la pitié.

- Ça te manque pas des fois d'être avec du monde?
- J'ai des regrets des fois, mais je me dis que j'appartiens pas au même monde que les jeunes de mon âge.
- Tu peux pas savoir, s'insurge Francis, les yeux brillants d'indignation. Tu nous juges sans nous connaître!
- Je supporte pas les gens... Je suis pas capable d'être avec eux. Je suis juste un observateur du monde qui m'entoure, qui est comme un grand théâtre, avec plein d'acteurs. Je participe pas, mais je m'inspire de ce que je vois pour écrire.
- C'est donc ben con ce que tu dis! Tu penses que tes histoires vont être bonnes si t'as jamais rien vécu de ta vie! T'es drôle toi!
- Peut-être que mes textes sonneraient plus vrais si je vivais plus de vraies expériences... si je côtoyais plus de monde de mon âge...
- Bon! T'as une bonne raison de te mêler au reste du monde maintenant! On fait un pacte toi pis moi : je te fais vivre des aventures dans le vrai monde, tu me suis dans mes histoires de fous qui m'arrivent à tous les jours, pis je te jure sur la tête de ma mère décédée que tu vas trouver l'inspiration!

Ébahi, je lui serre la main en le regardant droit dans ses yeux rusés.

- Ça fait qu'à soir mon Antoine, reprend-il, on va au skatepark. On va te faire virer une brosse.
- Je bois pas. Mon père est un ancien...
- Ta gueule! Ce soir, je passe te chercher chez toi! On ira en vélo!

Je réalise que j'ai laissé mon vélo à la poly.

- Ah shit! Mon vélo! Je l'ai oublié à l'école! Faut que j'aille le chercher au plus vite avant qu'on me le vole!
- Allons-y, répond Francis, très calme.

On descend la tour. Une fois en bas, Francis regarde au loin d'un air inquiet.

- Qu'est-ce qui se passe?
- Le bonhomme Tanguay vient de sortir de chez lui, pis il est pas de bonne humeur. On est sur ses terres...

J'aperçois à l'autre bout du champ un vieux rouquin, la pipe au bec, qui claudique dans notre direction avec un air n'attendant pas à rire. Il a en sa possession un fusil de chasse.

Je murmure, figé sur place :

- Mais c'est quoi son problème!
- COURS! hurle Francis en prenant ses jambes à son cou.

Je l'imite. On s'enfonce dans les sous-bois, où on peut sentir les balles rebondir contre les arbres. Le bonhomme, connaissant probablement mieux les sous-bois que nous, se rapproche dangereusement et ses grands éclats de rire résonnent derrière nous. On finit tout de même par le semer, notre jeunesse ayant eu le dessus sur son âge vénérable. On aboutit dans le champ au sommet de la vallée, celui longeant le rang St-Guillaume non loin de chez moi. On s'arrête pour reprendre notre souffle. Francis rigole.

- C'était malade! Il a voulu nous faire peur, pis il a réussi! Mon grand-père en reviendra pas comment il est rendu fou le vieux Tanguay! Dans le temps, il écrivait des poèmes. Fais attention Lavoie, c'est comme ça que tu pourrais virer quand tu vas être vieux!

Je me surprends à rigoler à mon tour. Francis le remarque et semble content. On traverse le champ, qui mène jusqu'au domaine de son grand-père, constitué d'une énorme grange, d'une colonie de pommiers difformes et rachitiques et d'une maison à trois étages, aussi délabrée et en piteux état que celle de mes parents.

- À tantôt Antoine! Je viens te chercher à 7h30 pour le skatepark! Sois prêt!
- Tu sais où j'habite? dis-je étonné.
- Je suis déjà venu chez toi avec mon grand-père quand j'étais jeune. Il vendait des patates à ton père.
- Je savais pas. Salut là!

Je dévale la rue Chamberland menant jusqu'à la polyvalente. Par chance, mon vélo ne m'a pas été dérobé. J'appréhende le retour à la maison. Le téléphone n'est toujours pas branché, mais l'histoire avec le policier Tardif m'a rendu parano. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'avoir mon père sur le dos en permanence. Je veux juste qu'on me fiche la paix, c'est assez simple à comprendre!

Je me glisse dans la vieille baraque en catimini, fermant tout doucement la porte, dans l'intention de me faufiler jusqu'à ma chambre. Mais pas moyen d'être tranquille dans cette maison de débile : ma mère, plantée comme un piquet sur le seuil d'entrée, me gratifie d'une longue étreinte.

- Allô mon amour, roucoule-t-elle en glissant langoureusement ses bras autour de mon cou.
- Maman? Qu'est-ce qui te prend?

Je me dégage doucement. Je déteste qu'on me touche. C'est quelque chose qui m'horripile.

Mon père surgit à son tour dans l'entrée. Il a le regard pétillant.

- On est descendus à Matane, pis on a été voir un nouveau médecin pour ta mère. Elle essaye des nouveaux médicaments. À date, ça lui va bien, han?

Je jette un œil inquiet à ma mère, qui me regarde avec amour, avant de prendre mon visage entre ses mains et le tâter de manière désagréable, comme si elle le voyait pour la première fois depuis des années.

- Mon Dieu que tu es beau, soupire-t-elle avec mélancolie. Tu me rappelles mon père. Tu es son portrait craché. Il était tellement beau, avant qu'il ait sa tumeur au visage...
- Pense plus à ça, Ginette, intervient mon père. Hey Antoine, j'ai préparé des bons steaks comme t'aimes, pour souper. Ç'a coûté une beurrée, mais on n'a pas ta mère tous les soirs avec nous! Pis j'étais toujours ben pas pour les pogner dans les poubelles!

Nous mangeons en silence, comme d'habitude. D'ordinaire, je possède un bon appétit, mais ce soir, je dois me forcer à ingurgiter les morceaux de viande, car la perspective de me retrouver avec des jeunes de mon âge d'ici quelques heures m'angoisse terriblement.

- Hey le flo, lance mon père à mon intention, veux-tu regarder un film avec moi pis ta mère? On a été au club vidéo! On se lance dans les dépenses à soir!
- Je peux pas. Je vois des amis...

Mon père pousse alors une exclamation de stupeur.

- Tu vois des amis? Toi? C'est une première! On va mettre une croix sur le calendrier. En quel honneur t'as décidé que tu te mettais à voir du monde? Tu t'es rendu compte que personne allait te manger tout rond? Sauf peut-être des petites filles de ton âge!

Il s'esclaffe. Quant à moi, je ne ris pas du tout. Je me renfonce dans ma chaise.

- Prends-le pas mal, Antoine! C'est des blagues! Je suis le premier content que tu voies enfin des jeunes de ton âge! C'est ça qu'il te faut! C'est pas normal d'être toujours tout seul comme tu fais depuis des années. Moi, quand j'avais ton âge, je voyais ma gang de chums à tous les soir. Pis avec les petites filles, ça y allait!
- Ok papa, je veux pas savoir!

Je me force à avaler le dernier morceau de bœuf, qui descend douloureusement dans mon œsophage. Je me lève brusquement et je vais m'enfermer dans ma chambre, où je m'étends sur le ventre, en proie à un mal d'estomac.

4 :

19h25. Je suis affalé sur le petit banc près de la porte d'entrée, déjà prêt à partir. Je fixe l'horloge grand-père adossée au mur.

De l'autre côté du mur, mes parents écoutent le fameux film loué au club vidéo. Ma mère ne cesse de pousser des petits gémissements sourds à chaque soubresaut dans la bande sonore du film.

Je tends l'oreille. Ça ressemble à une poursuite frénétique en voiture avec des crissements de pneu et des coups de feu. Mon père n'a pas choisi le film le plus reposant pour ma mère dont les nerfs sont plus que fragiles.

En tout cas, il ne cesse de rigoler, tandis que ma mère, pétrifiée, émet des glapissements d'épouvante. Elle est probablement serrée contre mon père, au point où demain, il aura les empreintes des ongles non taillés de son épouse timbrée imprimés dans le bras. J'ai beau ne pas me trouver dans la même pièce qu'eux, c'est comme si j'étais assis à leurs côtés en ce moment. Je les connais tellement!

On frappe impatiemment à la porte. Je me lève d'un bond pour aller répondre.

- J'aime pas ça le bruit, gémit ma mère.
- Veux-tu qu'on mette les sous-titres, minou, suggère mon père d'une voix douce.

J'ouvre la porte ; c'est Francis. Je sors aussitôt et referme précipitamment la porte.

- Sacrement Lavoie, t'étais pressé de sortir!
- C'est une maison de fous ici!

Francis remarque alors mon vélo, étendu de tout son long dans l'allée boueuse menant à la maison.

- Hey Lavoie, on embarque tous les deux sur ton vélo. Ça va être drôle!

Francis pédale à toute allure sur la route de campagne. Au bout d'une dizaine de minutes frénétiques, nous sommes de retour à Amqui, dont nous dévalons la rue très escarpée menant à l'aréna. Une fois rendus en bas, nous tombons sur l'idiot sympathique de la ville, Christian, sorte de bonhomme sans âge prostré jour après jour devant le dépanneur Gagnon situé en face du skatepark, saluant systématiquement chaque personne qui passe à pied, en auto ou à vélo, au point où on l'a surnommé Beau temps, mauvais temps. Il paraît qu'il était déjà là à l'époque où ma mère fréquentait le couvent des sœurs cloîtrées, alors qu'elle n'était qu'une fillette. Il a une amoureuse, la grosse Catherine, qui remplit le même rôle que lui dans le village voisin, Causapscal. On raconte qu'elle est très jalouse.

Sans hésitation, Francis va directement vers lui.

- Salut mon Christian!
- Bonjour monsieur! Il fait beau aujourd'hui, han?
- Oui super beau. Ça fait changement de la pluie ces derniers jours!

Francis se met à lui faire la conversation, la plus banale qui soit, au point où je me demande où il veut en venir. Il finit par lui donner un billet de vingt pour qu'il aille nous acheter douze bières au dépanneur. Il accepte docilement et revient aussitôt avec la caisse. Francis lui offre une bière, qu'il accepte en se confondant en remerciements.

- C'est rien mon Christian! Tu reviendras chercher les bouteilles vides au skatepark à soir!
- Oui monsieur! s'exclame Beau temps, mauvais temps en s'inclinant devant Francis, qui s'éloigne avec un sourire goguenard.

Mon nouvel ami marche vers le skatepark à grandes enjambées. Je le suis quelques pas derrière, peu enthousiaste à l'idée de passer une soirée avec des gens que je n'ai jamais aimé côtoyer depuis l'école primaire.

Ils sont déjà plusieurs à être rassemblés dans les gradins. Ils accueillent chaleureusement Francis.

- Hey Pigeon, s'écrient-ils quasiment d'une seule voix en lui serrant la main.

Puis ils me remarquent. Julien Bernatchez, sorte de petit bouffon méchant, me lance la première pierre.

- Hey Lavoie! Tu t'es perdu? La biblio, c'est par là!
- Je l'ai sorti de force de la biblio, explique Francis sur un ton léger. Pis j'ai eu une bonne idée : on va lui faire boire de la bière!

Tous explosent de rire. Je reste planté devant les gradins, ne sachant trop comment réagir. J'ai toujours ignoré les codes sociaux des jeunes de mon âge, me contentant seulement de me refermer sur moi-même. Je ne fais pas exception à la règle cette fois-ci. Jusqu'à ce que Julien Bernatchez se glisse lestement de la dernière à la première marche de l'estrade pour s'adresser à moi de plus près.

- Assis-toi, Lavoie! Pis débouche-toi une bière!

La glace est brisée ; je devrais survivre à la soirée. Je saisis une bière dans la caisse, mais je réalise que je n'ai pas de débouche-bouteille.

- Ça va être dur pas de décapsuleur!
- Han! Il sait parler! s'exclame quelqu'un plus haut dans l'estrade.

Julien fouille dans sa poche de jeans, en sort un briquet et débouche la bière de cette manière.

- C'était ça ou les dents, rigole-t-il.

Je me force à rire.

- Là tu m'en dois une, le gros, me fait-il savoir.
- Sers-toi, Jules, répond Francis qui lui offre une bière dans la caisse.

Francis se hisse sur les marches les plus hautes de l'estrade pour aller bavarder avec d'autres connaissances, tandis que Julien se met à faire la conversation. Tout en buvant sa bière à grosses gorgées, il s'allume une cigarette, qu'il grille en un temps record.

- Depuis quand tu t'es décidé à socialiser, Lavoie, m'interroge-t-il, les yeux vitreux.
- Ça adonne comme ça.
- Tu faisais quoi toutes ces années-là que t'étais tout seul? Tu restais chez vous avec tes vieux?
- Il écrivait, intervient Francis, juché sur la dernière marche de l'estrade.
- Ah oui, je me souviens que t'es une bête en français, s'exclame Julien. Les profs te donnent toujours en exemple. Une fois t'avais écrit un texte sur un enfant qui se faisait kidnapper dans une réserve indienne, pis tu lui avais donné un nom à coucher dehors. Hostie que c'était drôle!
- Je m'en souviens aussi, s'écrie une jolie fille assise à côté de Julien qui me rappelle vaguement quelqu'un avec ses cheveux châtain et ses yeux bleus. La prof de français nous l'a lu en disant que c'était son meilleur texte de l'an dernier.

C'est alors que Francis saute agilement sur le sol en face de nous. Il s'adresse à moi.

- Ça, Antoine, c'est ma sœur Jasmine.
- Ça, répète la principale intéressée en levant les yeux au ciel.

Je lui tends la main et elle sourit. Je lui dis mon nom.

- J'ai oublié de te la présenter, explique Francis. C'est sûr, elle passe un peu inaperçue. Je suis ben plus beau qu'elle. Mes parents ont mis tous les efforts sur moi quand ils nous ont faits.

Jasmine réplique aussitôt en lui décrochant un coup de poing sur le bras. Nullement impressionné, Francis se contente de rigoler. Puis il renchérit :

- C'est de ma faute! Je lui ai trop bien appris à se défendre alors maintenant, elle frappe pas pire fort. Va falloir que tu te méfies d'elle, Jules!

Ce dernier entoure les épaules de Jasmine avec son bras et l'embrasse tendrement sur la joue.

- Ben non, elle me ferait jamais ça à moi. Je suis trop un ange pour ça!

Jasmine s'esclaffe.

- Fais attention, tu pourrais me donner envie de te maltraiter!
- Voyons Antoine, tu bois donc ben pas vite, me dit Francis devant tout le monde.
- Laisse-le donc tranquille, réplique Jasmine.

Piqué au vif, je m'efforce d'achever ma bière rapidement.

- Allez, finis-moi ça au plus criss, ordonne Francis en tenant la bouteille au-dessus de ma tête.

Tout le monde se met à scander des encouragements pour que je la finisse. J'y parviens, non sans sentir la bile remonter dans ma bouche.

- Une autre maintenant, s'excite Francis en m'en débouchant aussitôt une. Faut que tu nous rattrapes!

J'entreprends sur le champ de m'attaquer à cette bière.

- C'est vraiment bon ce que t'écris en passant, me lance soudainement Jasmine avec un brin d'admiration.

Surpris et légèrement mal à l'aise, je la remercie.

- Il va avoir de quoi écrire après une soirée avec nous, rigole Francis en me gratifiant d'un coup de poing sur l'épaule. Il sait pas ce qui l'attend. Bon finis ta bière, essaye pas de gagner du temps en parlant avec ma sœur!

Je n'en suis même pas à la moitié, mais je m'efforce de me surpasser en l'engloutissant en deux gorgées.

- Une vraie petite nature, commente Francis.

Les yeux furieux, je le dévisage et je me prends une nouvelle bière.

- T'as pas d'allure, Frank, rigole Julien.

- Imagine, je suis obligée de l'endurer tous les jours, soupire Jasmine.

Julien regarde alors son téléphone.

- Yeah! Les deux babouins s'en viennent.
- Ça va nous prendre du *weed*, ajoute Francis.

Il se hisse à nouveau sur la plus haute marche, où il espère manifestement trouver de la marijuana. Par « les deux babouins », j'en déduis que Julien veut parler des frères Thériault, dont les grands corps dégingandés et la personnalité éclatée s'apparentent effectivement à celle de primates.

Nous continuons de boire. Je suis en mode observation. J'ignore complètement comment m'intégrer dans ce groupe. Pendant ce temps, Francis négocie l'achat de quelques grammes d'herbe à un dénommé Yvan, sorte de looser de 25 ans qui travaille comme emballeur dans une épicerie et arrondit ses fins de mois en vendant de l'herbe aux adolescents de la vallée tout en mettant enceinte de temps en temps une fille mineure pour mieux la laisser ensuite se démerder avec ses problèmes.

- Donne-moi plus que ça, Yvan, s'insurge Francis. Ça vaut pas le prix que je te paie! Là, c'est mieux!

Yvan a beau s'avérer le doyen du skatepark, il ne veut pas de problèmes avec Francis. Ce dernier entreprend de rouler un gros joint. On dirait qu'il a fait ça toute sa vie, à voir la vitesse à laquelle il parvient à accomplir sa tâche. Entre-temps, je commence à ressentir les effets de l'alcool. Ma perception de l'espace se modifie : tout semble aller très vite autour de moi, tandis que mes mouvements sont au ralenti.

Un pick-up fait brusquement irruption dans le skatepark. Les deux babouins sautent du véhicule et marchent vers les estrades, leurs longs bras se balançant de manière indolente, comme s'il s'agissait de parties autonomes de leur corps.

- Salut les putes, hurlent-ils, hystériques en tapant dans la main d'à peu près tout le monde.

Ils finissent bien par me remarquer.

- Tu l'as amené Francis! HAHAHAAAAHA! HAHAHAAAAHA! s'extasie Thériault 1.
- Pis tu l'as fait boire! HAHAHAAAAHA! HAHAHAAAAHA! constate Thériault 2 en examinant ma face alourdie par l'alcool.
- On l'a pas forcé, se défend Francis, qui allume le joint et le passe à tout le monde.

Quand vient mon tour, je mets du temps à réagir, comme si je n'étais pas habitué encore aux effets de l'alcool. Je manque de fumer du mauvais côté.

- Pas de ce côté-là, s'écrie Francis, hilare, tu vas te brûler!

Il s'affaire à replacer le joint du bon côté entre mes doigts. Il scrute attentivement ma manière de fumer.

- Fais pas juste aspirer, avale en gros colon. Tu vas voir, tu vas être pété pour vrai!

Tout le monde s'esclaffe. Il n'y a que moi qui ne comprends pas ce qu'il y a de drôle. Mais je suis coincé. Ils m'ont eu.

- Hey tout le monde, hurle Thériault 1, ou du moins celui qui semble l'aîné, on s'en va à notre camp de chasse. La foire continue là-bas!

Je me lève péniblement.

- Ça va, Lavoie, me demande Francis d'un air amusé.

Je réponds avec difficulté :

- Je pense que je vais rentrer chez moi.
- Oh non, riposte Francis. Tu viens avec nous. Ton calvaire fait juste commencer. Tu vas voir, tu croiras pas à ça!

Il s'empare de mon vélo.

- Allez, embarque dessus!

Il se rend vite compte que je ne suis pas en état d'embarquer sur quoi que ce soit. À vrai dire, je peine à me tenir debout et à voir à plus de cinq mètres devant moi.

J'ai l'impression d'être coincé dans un songe particulièrement désagréable dont il est impossible de sortir sans dommages collatéraux...

- Tu vois bien qu'il est trop saoul! s'exclame Jasmine, scandalisée. Il est pas habitué de boire!
- Pas habitué? répète Francis. Il a juste jamais bu pis fumé de sa vie. Pis sûrement jamais fourré non plus.

Il provoque aussitôt l'hilarité générale.

- Allez, décide finalement Julien qui rigole aux larmes, on le met dans le coffre de mon char. Je l'amène.
- J'embarque! gueule Francis.

Je suis tellement assommé par l'effet combiné de l'alcool et la marijuana que je me laisse jeter dans le coffre de la voiture, dont on referme brusquement la porte. J'entends Jasmine qui s'insurge.

- Vous êtes malades! Il tient même pas sur ses pattes pis vous voulez le faire continuer la soirée!
- Faut ben lui apprendre à vivre, rétorque Francis. Il s'en sortira pas de même! Il a voulu boire avec nous, ben on va lui montrer c'est quoi!

J'ignore combien de temps dure le trajet jusqu'au camp ; je dors durant presque tout mon séjour dans la valise du char, mais quand j'ouvre les yeux, je me trouve dans la forêt.

- Terminus, déclare solennellement Francis, tout le monde descend.

Il me tend la main et je me hisse sur mes pieds. La sieste m'a visiblement fait du bien. Des conversations animées ont lieu à quelques dizaines de mètres de moi. Je suis Francis qui s'engage dans un sentier très sombre menant au camp de chasse des deux babouins, où un immense feu, quasiment gros comme une maison, fait rage. Tout le monde est agglutiné autour, buvant et fumant. Mais la chaleur de ce brasier devient vite insupportable pour moi. Je m'en éloigne de quelques mètres, avant de m'affaler sur le sol. Julien Bernatchez s'approche de moi et me tend une bière déjà débouchée.

- Tiens Lavoie, prends ça! Rien de mieux que la bière pour te réveiller!

Je prends une longue gorgée de bière, tandis que Julien s'allume un bout de joint et me le tend. L'effet combiné de l'alcool et du pot fait tinter des étoiles dans ma tête. C'est plutôt agréable comme sensation.

- Tu t'amuses avec nous? m'interroge Julien d'un air chaleureux.
- Je pense que oui!
- Il « pense » que oui, se moque Francis qui surgit derrière mon dos. Je pense qu'il pense trop le Antoine!

Je suis soudainement aux prises avec un haut-le-cœur. Mon estomac se retourne, et je me plie en deux sous l'effet de la douleur.

- Ah non, tu vas pas commencer à dégueuler, explose Julien, hystérique. Va t'en! Va vomir dans le bois! C'est dégueulasse!

Dégobiller mon souper de tantôt ainsi qu'une bonne quantité de bière me procure un soulagement inouï. Quand je reviens au camp, Julien m'accueille d'un air désolé.

- Je m'excuse pour tantôt, dit-il sincèrement, mais il y a rien qui me dégoûte plus que de voir quelqu'un dégueuler.
- Hey le petit Lavoie, s'écrie joyeusement Thériault 2, le cadet. Viens signer notre livre d'invités. Allez, viens-t'en!

Je le suis docilement.

- Comme ça, t'es un écrivain en devenir, s'énerve Thériault 2, alors qu'il me conduit à son fameux livre d'or. On va te demander des droits d'auteur, si jamais tu parles de nous dans un de tes livres.
- Les écrivains, renchérit Julien, comme s'il en avait côtoyé toute sa vie, c'est toute des hosties de buzzés, des bizarres!
- Comme Lavoie, ne peut s'empêcher d'ajouter Francis.

Ils disparaissent et réapparaissent autour de moi, comme des spectres s'amusant à mes dépens.

- Allez, signe, Lavoie, ordonne l'aîné des deux Thériault.

Je me mets alors à écrire, ou plutôt à tenter d'écrire ; or, je suis incapable de mettre de l'ordre dans mes idées, au point où je m'étends, littéralement, sur plus de deux pages, sans parvenir à écrire une page cohérente.

- Il est en train de nous écrire un roman, s'exclame Julien, ébahi.
- Ça suffit comme ça, Lavoie, ordonne Francis. Il pourrait continuer comme ça durant des heures, il faut l'arrêter!

Je perds ensuite la notion du temps et je m'affale près du feu jusqu'à ce que Francis me tire de là.

- Bon viens-t'en Antoine. On s'en retourne tranquillement pas vite! Prends ça!

Il m'accroche un sac très lourd au dos.

- Y'a quoi là-dedans?
- C'est pas de tes affaires! Avance!

Je suis le groupe qui marche dans des sentiers très sombres, presque totalement exempts de lumière. Le trajet de retour me semble interminable. Francis se retourne régulièrement pour s'assurer que je les suis.

- On arrive-tu bientôt?
- Ta gueule! Avance!
- On arrive dans combien de temps?
- Trois heures! Arrête de te plaindre où je t'écarte dans le bois pis on retrouvera jamais ton corps!

Au bout d'un moment, le groupe se sépare et je me retrouve à marcher à côté de Francis.

- On n'est plus très loin, dit-il comme pour me rassurer.
- De chez moi? Ah non! Il faut pas que mes parents me voient dans cet état-là!
- Calme-toi! On va aller chez mon grand-père! Il est déjà super tard! Ou tôt!

En effet, le soleil commence à poindre dans l'horizon encore étoilé surplombant le champ d'avoine fraîchement rasé. J'ignore comment, mais le temps s'accélère et j'aboutis sain et sauf dans un lit.

- Je suis content que tu sois venu ce soir, c'était le *fun*, déclare Francis avant de refermer la porte.

Je n'en peux plus, je tombe de fatigue. Mais tout ce que je viens de vivre, toutes ces personnes avec qui j'ai discuté pour la première fois, c'est tellement nouveau pour moi! Je ne veux surtout pas oublier un seul moment de la soirée. J'entreprends de fouiller dans le bureau adossé au mur pour en tirer des liasses de papiers et un crayon de plomb. Puis je me mets à écrire frénétiquement pour remettre de l'ordre dans les événements des dernières heures et ressasser chaque personnage ayant croisé mon chemin, jusqu'à ce que je m'écroule et me plonge avec bonheur dans un profond coma.

5 :

Cette nuit-là, mon sommeil est étrange: dans mes rêves, la soirée chez les frères Thériault se poursuit et les gueux présents au camp se livrent à toutes les frasques imaginables tout en rivalisant d'imagination pour me gratifier de grimaces hideuses et obscènes ; quant à moi, je demeure encore et éternellement un observateur du monde qui m'entoure jusqu'à ce que je m'effondre sur une motte de terre et m'endorme.

Les rayons du soleil ne tardent pas à percer le feuillage des arbres au-dessus de ma tête pour m'obliger à me réveiller. Mais je suis aux prises avec un mal de tête terrible. Et je sais que si je me tourne sur le côté, mes étourdissements se traduiront en vomissements.

Mon pouls martèle furieusement mon crâne. Mon corps est comme une machine déréglée dont les circuits s'entrechoquent les uns contre les autres.

J'ouvre les yeux. Je suis étendu sur un matelas posé à même le sol et dénué de couvre-lit et de couvertures. Je me trouve dans une chambre de taille modeste dont les murs sont tapissés d'un papier-peint jauni et défraîchi remontant probablement aux années 1960.

Je me dresse péniblement sur mon séant. Mon estomac se retourne. Je prends de bonnes bouffées d'air. Je ne dois pas dégueuler dans la demeure d'un inconnu.

Je me lève et me hasarde à faire quelques pas. Je jette un œil par la fenêtre. Je me trouve bien dans la légendaire maison du grand-père de Francis, qui surplombe à la fois la ville d'Amqui et toute la vallée de la Matapédia. Une musique d'accordéon venue d'en bas me confirme d'ailleurs que le bonhomme est déjà réveillé.

Je sors de la chambre pour me retrouver dans un long corridor comportant six chambres, trois de chaque côté. Toutes les chambres de l'étage, dont les portes sont ouvertes, sont dotées de lits et pourvues de la même décoration kitsch. L'endroit recèle tout de même un certain charme suranné.

Je m'approche de l'escalier étroit aux plafonds démesurément bas. Le plancher craque fortement.

- Hey Antoine, m'interpelle Francis, étendu dans son lit se trouvant dans la chambre près de l'escalier, du côté nord. Toujours en vie?
- Je sais pas.

Il éclate de rire et se lève.

- Allez viens-t'en! On va aller dire salut à mon grand-père.

Il entreprend de dévaler les marches de l'escalier en colimaçon et je le suis, tout en m'efforçant de contenir mon estomac, qui est comme un volcan sur le point d'entrer en éruption. On aboutit dans un hall d'entrée menant à une petite cuisine et à un salon, où un vieillard, affalé sur une chaise berçante, joue de l'accordéon.

- Salut mon Armand, dit Francis d'excellente humeur. Je nous ai amené de la visite.
- Bonjour monsieur, déclare solennellement le grand-père tout en me tendant une main roide.
- Bonjour. Je suis Antoine.

Je me laisser tomber sur le fauteuil en face du vieillard. Francis ouvre le frigo et commence à préparer le déjeuner.

- Francis, demande Armand, tu veux-ti me servir un verre de jus de pruneau?
- Ben oui mon Armand!

J'examine attentivement l'habitat naturel du bonhomme, qui ne semble pas souvent bouger de sa chaise berçante. Il possède un vieux téléphone beige, posé sur une petite table parsemée de vieux mouchoirs en papier et sur laquelle repose un vieux livre intitulé *Généalogie des Pigeon*. À sa droite se trouve une étagère vissée au mur sur laquelle de très vieilles photos encadrées en noir et blanc et appartenant à une époque révolue nous rappellent que le bonhomme n'est plus une jeunesse. Derrière lui, une porte patio vitrée offre une vue fabuleuse sur toute la ville d'Amqui qui s'éveille tranquillement. Sur le mur du salon, des photographies des enfants d'Armand sont alignées les unes à côté des autres. L'un d'eux, à voir la ressemblance frappante avec Francis, me paraît vraisemblablement être son défunt père. Finalement, deux poupées un peu lugubres, dont la taille s'apparente à celle d'un enfant de cinq ans, sont étendues sur le sofa. La première est un petit garçon aux cheveux foncés et à la coupe champignon, habillé comme un joueur de base-ball des années 1980, tandis que la seconde se trouve être une fillette aux cheveux blonds vêtue d'une robe blanche estivale des années 1950.

- Passé une belle soirée hier mon Armand ? demande Francis à son grand-père.
- Pas pire pas pire, répond le bonhomme. J'ai écouté des vieux *Séraphin* à la télé.
- Nous autres on est allés dans le bois, renchérit Francis. J'ai amené notre ami ici présent au camp des chasse des deux Thériault. Il a failli se perdre une coupe de fois. Il est pas habitué de se promener dans le bois. D'habitude il sort pas de chez lui. C'est un élève modèle.
- Pas tant! Je...
- Mais moi pis lui, on a fait sortir de ses gonds une de nos profs cette semaine, poursuit Francis tout en ne faisant pas attention à moi. On lui a lancé des boulettes de papier. Elle était pas du monde cette journée-là.

Armand éclate d'un rire empreint à la fois de sagesse et de mystère.

- Y'en a qui sont pas du monde. Il faut leur apprendre à vivre. La belle-mère essaye de me monter sur le dos des fois. Je barre toutes les portes pour pas qu'elle vienne m'achaler, mais elle vient coller sa face grimaçante dans la porte patio. Je veux pas la laisser rentrer parce que depuis qu'elle vit dans le bois, elle sent pas ben bon. Elle a toujours aimé ça me *frencher*, avec son haleine de bison pis sa moustache de bûcheron. Qu'est-ce 'tu veux : en vieillissant, les femmes deviennent *aguissables*. Mais elle s'essaye quand même à tous les coups : elle pense qu'en m'amenant des siffleux qu'elle a chassés, je vais la laisser rentrer. Ça serait dangereux! Elle est tellement affamée qu'elle serait ben capable de me manger tout rond. Je pourrais pas rivaliser contre ça : elle est capable de battre des ours à mains nues. L'autre jour, elle en a pogné un dans le bois pis elle l'a garroché à des kilomètres plus loin. Depuis ce temps-là, l'ours est rendu ben gentil avec elle!

Je l'écoute, incrédule, tandis que Francis s'esclaffe.

- Allez, viens manger, Antoine. J'ai fait des toasts au beurre de *peanut*!

Je me lève péniblement tout en retenant mon souffle pour mieux contrôler un haut-le-cœur. Je m'affale sur une chaise devant la table et fixe la tranche de pain avec effroi.

- Allez Antoine, mange, ordonne impérieusement Francis avec un sourire narquois.

Je prends une minuscule bouchée de pain. Le déjeuner sera long. Chaque bouchée constituera un défi immense pour moi.

- Jasmine, elle dort encore? demande Armand à Francis.
- Elle a couché chez son chum, répond Francis.
- Ah le petit Bernatchez!

Je réalise soudain que je n'ai pas encore prévenu mon père de l'endroit où je me trouvais.

- Il faut que je téléphone!
- Ben vas-y Antoine, le téléphone est juste là! répond Francis.

J'emprunte donc l'appareil du vieillard pour demander à mon père de venir me chercher. Il ne se montre nullement surpris que je l'appelle si tôt le matin pour lui annoncer que j'ai découché. Je n'ai droit à aucun sermon pour ne pas l'avoir prévenu la veille. Je suis certain qu'il y a anguille sous roche. Néanmoins, il accepte de venir me chercher. Sa vieille voiture grise toute brinquebalante et rouillée fait irruption dans l'entrée rocailleuse d'Armand dans un nuage de poussière. Ce véhicule m'a toujours fait honte : en se promenant avec ce tas de ferraille tout juste bon à faire quelques kilomètres sans problème technique, c'est comme si on s'amusaient à crier notre pauvreté sur tous les toits. Et comme un malheur ne vient jamais seul, je constate que mon père est accompagné de ma mère. Tous les deux demeurent à l'intérieur de la voiture durant quelques minutes, en proie à une discussion animée. Puis seul mon père finit par sortir du véhicule. Je soupire de soulagement. La scène n'a pas manqué d'échapper à Francis, qui me regarde en jubilant.

- Elle est donc ben farouche ta mère!

Je réponds quelque chose de vague pour tuer la conversation dans l'œuf. La porte d'entrée s'ouvre à la volée et mon père entre dans la maison, vêtu de ses haillons. Il essuie vigoureusement ses pieds sur le tapis d'entrée, avant de retirer ses souliers usés à la semelle. Il s'avance vers Armand pour lui serrer vigoureusement la main.

- Bonjour M. Pigeon! Ça fait longtemps qu'on s'est vus.
- Bonjour Michel! Vous avez beaucoup grandi depuis la dernière fois. Voici mon petit-fils, Francis.

Mon père serre la main à mon ami.

- Ah c'est toi le fameux Francis qui fait peur aux matantes de la vallée. Francis la terreur du voisinage pis des corneilles!
- Le seul et l'unique, répond fièrement le principal intéressé.
- Comme ça vous avez veillé hier soir, les flos! Vous avez pas fait trop de mauvais coups?
- Juste 2-3, réplique Francis en s'esclaffant.
- Antoine a pas trop été malcommode?
- Lui? Oui, tout le temps, déclare Francis du tac au tac.

- Il est comme son père, il est pas trop sortable.
- Oui-oui, rigole Francis en me dévisageant avec malice. C'en est tout un.

Mon père se tourne vers Armand.

- Vous avez plus de poules dans votre poulailler, monsieur Pigeon?
- Je m'en suis débarrassé ça fait dix ans, répond le vieillard. Mes vieux os m'ont ordonné d'arrêter. Pis c'est ben tant mieux : à la place j'ai continué d'aller bûcher.
- M. Pigeon allait vendre des œufs chez ton grand-père quand j'étais flo, m'explique mon père, émerveillé par le vieillard comme s'il avait le père Noël en face de lui. Toute la ville d'Amqui le connaissait pour ça.
- C'était le bon temps, commente Armand, un brin nostalgique.
- Bon ben nous autres on va y aller, Antoine, annonce mon père. On a du bois de chauffage à rentrer dans la maison.

J'esquisse une grimace en guise de réponse.

- Ça va lui faire du bien, fait Francis sur un ton complaisant.
- Je te trouve ben pâle, Antoine, me dit mon père, m'ayant examiné le visage alors que nous nous dirigeons vers le vieux bazou.
- Dis pas ça devant m'man, elle va encore faire une crise d'angoisse.
- Je te trouve dur avec ta mère, me sermonne mon père, outré de cette réponse de ma part. Oublie jamais qu'elle a sacrifié sa vie pour toi!

On embarque dans la voiture. Ma mère, contemplant le paysage au point de s'y noyer, ne se retourne même pas pour me saluer. Ça y est, elle est redevenue catatonique. Ça n'aura servi strictement à rien de l'amener jusqu'ici. Connaissant mon père, durant le trajet, il devait discuter sans arrêt de banalités pour se donner l'illusion de faire la conversation à quelqu'un.

Nous débarquons du vieux tacot fumant. Mon père m'ordonne de l'attendre dehors, tandis qu'il donne le bras à ma mère pour l'escorter jusqu'à sa chambre, où elle s'allongera probablement pour le restant de la journée.

Je patiente durant une dizaine de minutes, appuyé contre les cordes de bois empilées sur le côté de la maison, avant que mon père ne réapparaisse, vêtu de sa chemise de bûcheron à carreaux rouges à moitié en loque et de ses éternels pantalons bleus hideux rapiécés des dizaines de fois depuis mon enfance.

- Ta mère était fatiguée, déclare-t-il en guise d'explication. Je l'ai bordée.

Cette fois, je n'émetts aucun commentaire. Les bras croisés, je le dévisage d'un air maussade, attendant un ordre de sa part. Aujourd'hui, je n'ai plus de cerveau. Je vais me mettre sur le mode pilote automatique pour rentrer le foutu bois de chauffage. Mais l'action de se pencher encore et encore pour ramasser les bûches et les glisser dans la trappe menant à la cave de la maison ne me fait pas du bien. Mon estomac se soulève à plusieurs reprises et je dois retenir ma bouche à deux mains pour éviter de régurgiter la lave en fusion de mon estomac, ce qui n'échappe pas à l'œil avisé de mon père.

- Voyons le flo, t'es donc ben poqué! Ça se couche tard une fois pis c'est la fin du monde. Hey c'est nous autres qui a 50 ans, pis on est plus en forme que les petits jeunes comme toi!

Je ne trouve rien d'intelligent à lui répliquer. Il éclate de rire en m'ordonnant de continuer. On finit bien par glisser toute la corde de bois dans la trappe, mais après, mon père est enchanté de m'annoncer qu'on va descendre dans la cave, où il nous reste pas mal de travail à abattre. Je constate qu'une pléthore de bûches éparses reposent dans le coin de la trappe. On va bien mettre une éternité à toutes les classer. Mon père est ravi : pour lui, bûcher et corder du bois se trouvent être les activités les plus passionnantes et édifiantes du monde, après la pêche bien entendu!

Toujours est-il qu'à force de bouger, le mal de cœur disparaît. On remonte en haut, et mon père décide de préparer une omelette dont il se targue d'avoir obtenu les œufs grâce à une connaissance à la décharge qui possède quelques poules. Il a échangé quelques meubles ramassés sur la route à l'individu en question, qui lui a exprimé sa reconnaissance en lui offrant quelques cocos en trop. On a des œufs, on ne pourrait être plus chanceux! Je mange avec appétit, et je reviens à moi tranquillement.

- C'est dur la vie, s'amuse mon père en m'examinant attentivement alors que je mange.

Ma mère surgit alors de l'ombre.

- Oh! La belle au bois dormant vient de se réveiller! se réjouit-il avec un enthousiasme démesuré.
- Les feux de l'amour vont commencer, marmotte-t-elle avant de se laisser tomber sur le sofa.
- Toi, tu vas faire quoi le flo, m'interroge mon père avec une lueur facétieuse dans les yeux. Tu veux venir à la décharge avec moi?
- T'es fou, grommelé-je en prenant place sur le sofa à côté de la coquille vide qui me sert de mère.

Nous regardons la télévision durant plusieurs heures. C'est à peine si j'entends la respiration de ma mère de temps en temps. Je décide de briser le silence.

- C'est un marathon des *Feux de l'amour*?
- Han? sursaute ma mère comme si elle émergeait d'un long coma.

L'inertie, voilà ce qui la caractérise bien.

- Non, non, *Virginie* va commencer.

Mon père fait alors irruption dans la maison.

- Salut les deux pareils!

Je me retourne pour lui lancer un regard à la fois interrogateur et mécontent.

- Vous êtes deux pareils, répète-t-il en rigolant de sa propre blague. Vous aimez mieux rester écrasés toute la journée que de prendre l'air comme je fais. C'est moi l'hyperactif de la famille.
- Oui papa, moi pis maman on est pareils, rétorqué-je sur un ton sarcastique.
- Vous allez être contents : le dépanneur de Causapscal a jeté plein de poulets passés date d'une journée dans son dumpster pis j'ai pu en ramener plein! On va se régaler à soir vous allez voir! Pis en plus, je vais pouvoir en mettre à congeler! On va en avoir jusqu'à Noël au moins!

Mon père n'est pas seulement un ramasseur de cochonneries : il sillonne régulièrement les villes et villages environnants en compagnie de ses amis aussi mal pris que lui pour fouiller les bennes à ordures des épiceries, les unes après les autres, en quête de victuailles et de légumes périmés du jour.

Il se met à préparer le souper en sifflotant. Je ne sais pas où il trouve sa bonne humeur inébranlable et son moral à toute épreuve. Il est condamné à une existence de misère pour le restant de ses jours.

Le temps que l'épisode de *Virginie* finisse, le souper est prêt. Mais Virginie s'est fait tirer dessus. On ignore si elle survivra.

- C'était bon Ginette? s'informe mon père qui n'a porté aucune attention au drame à la télévision.
- Noooooon, gémit ma mère les yeux pleins d'eau. Virginie est dans le coma. Je pense que je vais aller m'étendre.
- Voyons maman, s'inquiète mon père, prends-le pas de même. Tu sais ben qu'elle va survivre, sinon l'émission s'arrête!

Il part à sa poursuite tandis qu'elle se précipite vers leur chambre en faisant son dos rond pour se laisser tomber toute habillée sur leur lit à ressort, si vieux qu'un jour, il se brisera forcément, avec ma mère dessus!

Mon père revient au bout de quelques minutes avec un sourire aux lèvres.

- Je lui ai dit de modérer les téléromans. Elle en regarde trop, elle prend ça trop à cœur!

Il sert le souper. Encore une fois, ma mère ne veut rien avaler. Mais il ne s'en soucie pas outre mesure. Il bavarde gaiement durant le repas. Il parle de sa journée, qui ressemble à toutes les autres.

La noirceur survient. Il se rappelle soudain qu'il doit sortir un meuble de son vieux bazar et le descendre dans la cave, Dieu sait pourquoi. Je suis naturellement appelé à l'aider.

Une fois dehors, je remarque un feu à l'autre bout du champ. Des jeunes ont l'air de s'y trouver et de festoyer. L'écho de la plaine nous renvoie le bruit des voix exaltées et des bouteilles de bière qui s'entrechoquent les unes contre les autres. Mon père m'observe, amusé.

- Tu t'ennuies déjà d'être avec tes nouveaux chums pis de foirer han? Je le savais que c'est ça que t'as fait hier. Sens-tu la tentation du démon?

Je rétorque brusquement :

- C'est pas vraiment mes amis, c'est juste des connaissances.
- Ben voyons Antoine! Sois pas négatif! Fais pas comme ta mère! Le petit Pigeon à matin, il avait l'air d'avoir du fun avec toi!

Les gens de l'âge à mon père ne peuvent comprendre la réalité des jeunes de ma génération. Ils vivent dans leur monde bien distinct, avec leur propre vision de la vie, à l'instar de ceux de ma génération. Un gouffre immense subsiste entre la vieille et la jeune génération. Les baby-boomers, c'est l'éternité ; après eux, c'est le néant total. Ils ne peuvent concevoir le monde après leur disparition. Nous sommes deux solitudes qui cohabitent ensemble malgré elles.

Quant à moi, je n'appartiens ni au monde de mes parents, ni à celui de Francis. Ceux que mon père appelle mes amis m'ont toléré le temps d'une soirée pour mieux se payer ma tête et bien se marrer, mais la prochaine fois, l'effet de nouveauté s'étant estompé, ils se laisseront rapidement de moi. Et ils verront que je n'appartiens pas à leur monde. Je suis quelque chose d'inclassable, d'indéfinissable. Cependant, en attendant, question de survie quand je les reverrai, je m'exercerai à faire semblant, comme la dernière fois, et peut-être qu'ils croiront que je ne suis pas si différent d'eux. Peut-être que l'effet de groupe me transformera et me rendra pareil aux autres. J'adopterai les mêmes expressions que les jeunes de mon âge, la même gestuelle ; je m'intéresserai aux mêmes choses insignifiantes qu'eux ; et qui sait si je ne deviendrai pas aussi normal qu'eux... Je ne pourrais connaître un meilleur sort...

6 :

C'est un lundi matin neurasthénique comme les autres, à l'exception du fait que je vais revoir ceux que mon père appelle mes amis.

Cette fois, je dois me passer de mon vélo. Je l'ai laissé chez Francis vendredi dernier. Je mets donc une quarantaine de minutes à me rendre à la polyvalente à pied. Le vent glacial de cette sombre matinée de novembre me fouette le visage. Je dois rentrer mes mains dans mes manches de manteau pour éviter qu'elles gèlent. J'arrive tout de même à l'école frigorifié, et me rends à ma case le capuchon sur la tête sans jeter un regard à personne. Je passe devant Francis et sa bande sans les saluer. Je ne veux être la sangsue de personne.

Évidemment, Francis m'interpelle aussitôt.

- Hey Lavoie! T'es pressé d'aller te crosser?

Ses amis rigolent grassement. Je me retourne vers eux pour les saluer.

- Tu faisais ton farouche han, c'est ça? Pis tu penses qu'on te voyait pas? T'es drôle toi!

Je m'approche d'eux. Il est en compagnie des frères Thériault et de Julien Bernatchez naturellement en train de rouler un joint comme si de rien n'était.

- Pis Lavoie, lance Julien, on t'a pas trop traumatisé la dernière fois? T'en as pas eu pour des jours à dégueuler?
- J'ai survécu.
- Ça te tente-ti de recommencer, me propose-t-il d'un air facétieux.
- Là, là?
- On trouvait que t'avais pas vu c'était quoi fumer pour vrai la dernière fois, déclare solennellement Julien, ça fait qu'on a décidé de te donner une deuxième chance!

Il brandit sous mes yeux le joint plutôt gros.

- Ça va nous permettre de passer à travers le cours de maths, ajoute Francis. On va être un peu malcommodes avec la grosse Roberge, on va la faire crier, ça va être ben drôle. Allez, remets ton manteau, on va aller dehors.

La perspective de me défoncer à nouveau la face me procure une décharge d'adrénaline et de peur. Cette matinée ne sera finalement pas neurasthénique.

On décampe par les portes arrières de la poly. On traverse la rue, puis on se retrouve dans le petit boisé donnant sur la mairie et la bibliothèque.

- Il faut pas qu'on nous voie, dis-je en scrutant l'endroit avec inquiétude. La vieille Huguette serait ben capable d'appeler la police.
- Ta gueule, répond Francis. On vient tout le temps ici, pis on n'a jamais eu de problèmes. J'en connais à la mairie qui viennent ici se brûler les poumons à tous les matins...

Julien allume le joint qu'il a mélangé à du tabac, puis il se met à en aspirer la fumée frénétiquement. Il le passe aux deux babouins qui font de même, puis à Francis. C'est mon tour. Je m'efforce de faire comme les autres, et d'avaler le plus de boucane possible.

- Allez Lavoie, t'es capable, m'encourage de sa voix de drogué Francis qui, à voir son regard de travers, est déjà gelé. Garde la fumée le plus longtemps dans tes poumons, pis tu vas être gelé pour quelque chose. Tu vas voir, tu croiras pas à ça. À go, on calcule une minute que t'auras pas le droit d'expirer la fumée. GO!

Je m'exécute aussitôt, et en l'espace de quelques secondes, j'ai l'impression que mes poumons sont en train de s'embraser. Je tousse comme un phtisique en phase terminale dans un roman de Tchekhov ; mes yeux coulent, tout comme mon nez.

- Voyons Antoine, me reproche Francis sur un ton faux, tu fumes donc ben pas beaucoup. T'es une petite nature.

Il sait exactement comment me faire enrager. Je me remets à fumer de plus belle. Mes pseudo-amis rigolent mollement. Ils s'emparent du joint.

- T'as pas fumé beaucoup, Antoine, prétend Francis sur un ton déçu.
- De toute façon, ça gèle même pas!

Tous me dévisagent avec consternation. Je déteste me retrouver le centre de l'attention et me sentir jugé. J'ai juste envie de fuir. Je me demande quelle heure il est, si c'est le temps de rentrer.

Je baisse les yeux vers mon poignet droit, sur lequel ma montre est censée être fixée ; je n'ai plus de main! Je sursaute violemment, ce qui attire encore l'attention des autres. J'éclate de rire, puis je tente de m'expliquer.

- Je pensais que j'avais plus de main droite, mais je l'avais rentrée dans mon manteau vu qu'il fait froid.

Il va sans dire qu'on se paie ma tête.

- Après ça, il dit qu'il est pas gelé, s'exclame Francis. Allez venez-vous en, je pense qu'il a assez fumé comme ça!

Je suis trop défoncé pour prendre des décisions ; je les suis donc jusqu'à l'intérieur où on finit par aboutir dans la classe de maths. La prof, mieux connue sous le sobriquet peu flatteur de la grosse Roberge, est assise à son bureau quand nous entrons dans le local. Elle nous dévisage avec mauvaise humeur.

- C'est gentil de venir nous rendre visite, les gars, lance-t-elle sur un ton revêché. Vous allez peut-être pouvoir nous aider avec le devoir de trigonométrie qu'on était en train de corriger à l'instant. Parce que c'est sûr que vous l'avez fait, des élèves modèles comme vous.

Le cadet des frères Thériault rigole mollement, puis répond :

- Oui, on est des élèves modèles nous autres.
- Oui me semble, rétorque-t-elle sur un ton sarcastique.
- Hey Manon, l'interpelle Francis, Antoine est un élève modèle, lui, pas comme les deux Thériault. Il va pouvoir vous aider!
- Moi? m'exclamé-je avec inquiétude.
- Antoine est surtout sous mauvaise influence ces temps-ci, répond la grosse Roberge en m'observant d'un air de quelqu'un qui en a vu d'autres.

Je m'empresse de répondre :

- Je vais aller ouvrir mon livre. Peut-être que j'ai les réponses.

- Fais donc ça, réplique-t-elle méchamment. Pendant ce temps-là, nous autres on va avancer la matière.
- Hey Manon, reprend Francis avec des yeux insolents, on s'excuse d'être en retard, mais Antoine avait perdu son bicycle. Y'a ben fallu qu'on l'aide à le retrouver. Sinon ça lui prend un temps fou se rendre à l'école. Vous le savez, ses parents sont pauvres, ils...
- Ferme ta boîte pis va t'asseoir, aboie la grosse Roberge qui se remet à déblatérer sa matière comme si de rien n'était.

Je me laisse tomber sur la chaise d'un bureau à l'arrière de la classe en compagnie de mes amis. Je ne prends même pas la peine de sortir le livre de mon sac. Prisonnier de mes pensées, je griffonne sur une feuille lignée que quelqu'un a laissée là. De temps à autre, je lève les yeux vers le visage de l'enseignante bien en chair, que j'examine attentivement comme si je le voyais pour la première fois. Ses pommettes rougeaudes sont vraiment immenses, elles s'apparentent à des boursoufflures ; et que dire de ses gros yeux foudroyants, à moitié sortis de leur orbite et injectées de sang. Il vaut mieux ne pas provoquer leur colère. En fait, cette femme est probablement une personne très sensible qui a souvent souffert de moqueries au cours de sa vie. Et que dire de sa vie amoureuse, qui doit s'avérer un désastre monumental. Elle doit compenser en s'empiffrant le soir, toute seule chez elle avec son chat aussi bien portant qu'elle. J'éprouve soudain une vive compassion pour celle-ci, avant de me forcer à revenir à moi. Bon sang, être gelé me fait entrer dans la tête des gens! Il faut que je fasse attention!

Mes griffonnements se transforment progressivement en caricature de la grosse Roberge, ce qui n'échappe pas à l'œil aiguisé de Francis, toujours en quête d'incendies. Il s'empare lestement du dessin et me chuchote à l'oreille :

- On va jouer à « Fais-moi un dessin ». Il faut qu'on complète ton dessin pis après on te le redonne.

Je m'esclaffe. Francis, Julien et les frères Thériault s'affairent donc à mener à bien cette tâche. Je remarque que Julien possède beaucoup de talent en dessin et s'attarde plus longtemps sur la caricature de la prof. Quand il me la repasse, elle est méconnaissable : elle a désormais l'air d'une ogresse à la bouche gargantuesque et aux yeux démesurément gros qui lancent des éclairs. Je rigole aux larmes sans pouvoir m'arrêter. Chaque fois que je fixe Francis, le rire reprend et

c'est exactement la même chose de son côté. Au point où la grosse Roberge, exaspérée, perd patience et se dirige à grandes enjambées vers nous.

- Ça suffit les enfants, nous sermonne-t-elle sur un ton de maîtresse d'école de maternelle. Qu'est-ce qui est drôle? On aimerait ça rire avec vous!

Elle nous fixe l'un après l'autre avec un regard interrogateur. Je dois me mordre les joues pour ne pas pouffer de rire et surtout, éviter de regarder Francis.

- Qu'est-ce que tu caches toi? s'écrie la prof en remarquant mes mains reposant négligemment sur le dessin tourné à l'envers.

Je balbutie :

- Rien mademoiselle.
- « Mademoiselle », répète Francis en rigolant.
- Donne-moi ça, Antoine, ordonne-t-elle.

Devant mon absence de réaction, elle s'empare elle-même du dessin, et la consternation se lit aussitôt sur son visage.

- C'est toi qui as fait ça, s'offusque-t-elle, blessée dans son amour-propre.
- Non...
- Dis-moi c'est qui, pis t'auras pas de problèmes. C'est qui? C'EST QUI!
- Je sais pas.
- menteur! Moi je dis que ça vient de pas loin à droite de toi, fulmine-t-elle en dévisageant Francis. Petit hypocrite. Monsieur Lavoie, vous allez devoir apprendre à résister aux mauvaises influences, à ceux qui ont de la graine de bandit! Dorénavant, vous allez vous asseoir en avant, devant moi, comme un petit bébé.
- Mais madame, intervient Francis, si vous voulez qu'il résiste, il faut pas intervenir pour lui. Il faut qu'il...
- Toi TAIS-TOI! Je te parle pas à toi!

Je déménage à l'avant, non sans que Francis n'ait glissé quelque chose dans mon sac alors que je ramassais mes affaires. Le cours se poursuit jusqu'à ce qu'il soit interrompu par la visite d'une

collègue de notre enseignante, nulle autre que la prof d'arts plastiques, Carole Carpentier, aussi bien en chair que la Roberge. Excessivement émotive, elle est également la tête de Turc des élèves, qui lui font continuellement subir le supplice cruel de jouer à « celui qui réussit à la faire brailler en premier ». Un paquet de beignes Tim Hortons à la main, elle attire notre prof à l'extérieur de la salle de classe. Elle a probablement fait une heure de route pour aller en chercher à Matane, la ville la plus proche où on peut trouver une franchise de cette chaîne de malbouffe. L'aîné des frères Thériault s'esclaffe aussitôt en l'apercevant.

- Grosse tabarnak, persifle-t-il assez méchamment.

Francis m'envoie alors une boulette de papier et me fait signe de regarder dans mon sac, dans lequel se trouve une espèce de petit coussin gonflé comme un ballon. Je sais très bien ce que c'est. Il s'agit d'un accessoire de farces et attrapes qui, si on s'assoit dessus, produit un bruit similaire à celui de flatulences. Sous les signes répétés et insistants de Francis, je vais placer l'accessoire sur la chaise de la prof et m'empresse de retourner à ma place. Je tombe à point : elle revient dans la classe.

- T'es pas vite des fois, Antoine, rigole Francis.

La grosse Roberge met quelques minutes à daigner vouloir s'asseoir. Toute la classe trépigne d'impatience d'assister à ce mauvais tour de notre part ; toujours est-il que quand la prof tombe dans notre piège, probablement dans le dessein de reposer ses pattes épuisées, elle sursaute violemment en poussant un cri de mort et en bondissant comme si elle s'était piqué le derrière. Elle brandit alors le coussin dégonflé en nous faisant face, son visage cramoisi déformé par la rage.

- Qui a fait ça? glapit-elle, hors d'elle.

Un silence de mort pèse lourd sur la classe.

- Ok, reprend-elle, je vais poser la question une autre fois encore, pis après je me tais.
Qui?

Personne n'ose lui répondre.

- Ok c'est beau! J'attends. Tant que le coupable se lèvera pas, personne, m'entendez-vous, PERSONNE, SORTIRA DE LA CLASSE!

Elle se rassoit et nous gratifie d'un sourire obligé. Elle passe le reste du cours prostrée dans cette position. Mais l'aiguille de la grande horloge avance inexorablement et quand la cloche sonne, tout le monde se lève en même temps et se précipite vers la sortie.

- Vous perdez rien pour attendre, hurle la grosse Roberge, verte de rage. Toute la classe en retenue la prochaine fois.
- Oui madame, lance Francis par-dessus son épaule tandis que nous déguerpissons hors de la classe.

Je pense que c'est confirmé : pour la première fois de ma vie, j'ai des amis avec qui traîner et faire les 400 coups. Après tout, peut-être que je ne suis pas si différent d'eux. Je me suis quand même bien amusé. Les journées sont moins grises que lorsque je suis seul à l'intérieur de moi-même. Mon quotidien sera désormais émaillé de sorties dans les bois durant lesquelles je fumerai de l'herbe, boirai de la bière et commettrai quelques frasques inoffensives.

7 :

Je demeure captif de la bande à Francis pour le reste de la semaine, ce qui consiste à sécher des avant-midis de cours pour aller me promener en pick-up pour faire éclater la cervelle de corneilles, ces viles créatures qui pullulent dans la vallée, à l'aide de la carabine de chasse des frères Thériault. Francis voue une fascination viscérale à l'endroit de ces oiseaux de malheur, dont il se plaît à imiter à la perfection le croassement pour mieux les attirer et les surprendre avec une décharge de feu en pleine tête. En guise d'avertissement aux congénères des victimes qu'il a faites récemment, il a cloué le corps de quelques-unes d'entre elles sur le tronc d'un arbre centenaire à l'entrée du domaine de son grand-père. Il est la terreur de la population de corneilles de la vallée. Pourtant, plus il en tue, plus il en vient. La guerre est déclarée!

Bref, la semaine vient à sa fin, après quelques jours à fumer de l'herbe et à tirer de la carabine, activité pour laquelle je ne suis pas très doué, il va sans dire que je compte passer mon vendredi

soir tout seul, ou du moins en tête-à-tête avec ma mère, ce qui équivaut au même. Pour la première fois de ma vie, je n'ai disposé d'aucun moment de solitude durant plusieurs jours d'affilée.

Ce matin, la première tempête de neige de l'année a enterré la vallée sous un blanc scintillant et immaculé, et le vent se lamente en s'incrutant dans les nombreux trous que recèle la vieille bicoque de mes parents. Cloîtré dans ma chambre, je devrais me réjouir d'avoir enfin la paix et de pouvoir me plonger dans un bon roman de Gabriel Garcia Marquez – je suis impatient d'attaquer *Cent ans de solitude!* – ; or, je suis plutôt assailli par un sentiment d'angoisse à l'idée de me faire oublier de mes nouveaux amis. Comme j'ai connu le plaisir de faire partie d'un groupe, j'abhorre mon ancien moi, solitaire et intellectuel. Je le renie entièrement! Je me suis fait croire que je pouvais être comme les autres ; et si je m'étais fourvoyé?

Je me mets à marcher de long en large dans la maison comme un lion en cage, tandis que ma mère s'affaire à ressasser les derniers avis de décès dans le journal *L'Avant-Poste*. Si mon père était là, il la sermonnerait pour cette fascination morbide, mais il est parti faire son premier tour de skidoo de l'année avec son ami Raoul.

- Mon amour, murmure ma mère d'une voix plaintive, tu sais que maman aime pas ça quand tu tournes en rond comme ça.
- Pas besoin de me parler comme si j'étais un petit gars de cinq ans.

Elle se tourne vers moi avec ses yeux de brebis prête à être égorgée.

- Tu vas toujours rester mon petit gars. Toujours.

Je soupire, puis je me laisse tomber sur une chaise à côté d'elle.

- Qui est mort dernièrement?
- Mon ancienne professeure de catéchisme. Elle avait 94 ans. La pauvre, elle est tombée raide morte dans sa salle de bain un beau matin... Elle méritait pas ça. Un jour, ça sera mon tour...

On frappe alors brusquement à la porte. Ma mère plaque sa main sur sa bouche.

- Doux Jésus! Qui ça peut bien être?
- Un revenant!
- Dis pas ça, s'épouvante ma mère en tournant frénétiquement sa tête dans tous les sens.

J'ouvre la porte : c'est Francis, à moitié congelé par le vent polaire, qui arbore un sourire de scélératesse.

- Salut mon Antoine! Ça te tente-ti de faire quelques mauvais coups à soir?
- Toujours! Attends-moi dehors, je m'habille pis je sors!

Le sourire de Francis s'élargit, alors qu'à mon grand déplaisir, ma mère apparaît comme un spectre derrière mon épaule. Pâle comme un cadavre, les cheveux défaits et le visage livide, elle a revêtu son pyjama rose rapiécé qui tombe sur son grand corps décharné. Elle a l'air d'une vieille harpie. Elle ne pourrait me faire plus honte.

- Je vous connais pas vous, glapit-elle en détaillant Francis de haut en bas.
- Je suis Francis, l'ami à Antoine.

Il lui tend une main qu'elle ignore.

- Antoine a pas d'amis, souffle-t-elle avant de retourner s'asseoir à table devant le journal, le dos raide comme un balai.

Je m'empresse de m'habiller et de déguerpir sans la saluer.

- C'est ta mère? s'esclaffe Francis, éberlué par l'apparition à laquelle il vient d'assister.
- C'est pas de ma faute.
- Ça explique ben des choses, constate-t-il avec une lueur insolente dans les yeux.
- On va où là?
- C'est pas de tes affaires, rétorque-t-il aussitôt.

Il avance dans le champ fraîchement tondu, tout en sifflotant. Je le suis tranquillement derrière, me demandant ce qu'il mijote encore. Nous mettons le pied sur le domaine de son grand-père, dont la pelouse est parsemée de pommes moisies tombées des branches des pommiers

rachitiques à moitié dévorés par les insectes. Il s'empare d'une pomme et la balance contre le mur en aluminium de la cabane à bois de chauffage. Le fruit éclate en mille morceaux.

Nous entrons dans la vieille demeure brinquebalante d'Armand par un solarium poussiéreux comportant des escaliers en fer forgé très rouillé menant à la cave et à l'étage principal. Nous y montons pour aboutir dans la cuisine du grand-père. Une odeur fétide d'urine s'incruste aussitôt dans mes narines.

Sans même retirer ses souliers, Francis se dirige vers son grand-père, encore et toujours installé sur sa chaise berçante, immergé dans ses souvenirs d'un monde anéanti par le cours du temps.

Je le suis et constate que mes souliers collent au plancher de la cuisine visiblement maculé de plusieurs couches d'urine.

- Salut mon Armand, dit Francis. Toujours pas couché?
- Bonjour Francis! J'ai de la très belle visite à soir!

Mon ami se tourne vers le fauteuil situé en diagonale du grand-père, qu'il ne pouvait apercevoir de la cuisine à cause du mur. Il constate avec stupéfaction qu'une adolescente blonde excessivement maquillée et arborant un décolleté plongeant y est assise, la patte croisée, lisant tranquillement un magazine de filles. Francis pousse aussitôt un long soupir.

- Ah non, pas elle!

La jeune fille se lève pour embrasser Francis, qui s'écarte farouchement.

- T'es pas content de voir ta cousine préférée? demande-t-elle d'une voix traînante.
- C'est parce que t'es ma seule cousine, riposte Francis avec mécontentement.
- C'est qui lui? s'informe-t-elle en me pointant du regard.
- Ah! lui! C'est personne. Il fait juste exister.
- Arrête donc de niaiser, le sermonne la jeune fille en le gratifiant d'une tape sur son épaule.

Puis elle se tourne vers moi :

- Moi c'est Cynthia! Comment ça se fait qu'on s'est jamais vus?

- Parce qu'il sort jamais de chez lui, répond automatiquement Francis. C'est un vrai sauvage. J'essaye de le faire socialiser, mais c'est pas facile. C'est tout un spécimen de foire!
- Il a pas été trop dur avec toi? m'interroge Cynthia avec pitié.
- Ça va. Je suis capable d'en prendre.
- Sérieusement Cynthia, qu'est-ce que tu viens faire ici? s'énerve Francis, manifestement dérangé par la présence de sa cousine. Il se passait rien de bon à Sayabec?
- Je m'ennuyais trop de toi, ça fait que j'ai décidé de te faire une petite visite. Pis en plus, les Zerbes est censé passer pour me vendre quelques grammes de weed à un prix d'ami.
- Un prix d'ami, tu parles! Il veut juste coucher avec toi!

Cynthia esquisse une moue outrée. Le grand-père vient alors mettre son grain de sel dans la conversation.

- Moi dans mon temps, raconte-t-il solennellement, on fumait de la virginie, pas de la mari.

Le vieillard saisit à l'aide de ses deux mains tremblantes un verre contenant probablement son fameux fond de rhum posé sur sa table à café. Il parvient avec difficulté à porter le liquide à ses lèvres, puis il l'engloutit avec un plaisir manifeste.

- Bon Francis, ma vieille carcasse en peut plus. Mets-moi la douillette sur la tête!

Habitué à ce rituel, Francis s'empare d'une couverture de laine traînant sur le sofa pour la poser sur la tête de son grand-père et le recouvrir entièrement. Il éteint ensuite la lumière du salon.

- Bonne nuit Armand!
- Bonne nuit, gueule-t-il d'une voix un peu étouffée par la couverture épaisse.

Puis il n'émet plus un son, pas même une respiration, et il se transforme en statue de cire. Nous sortons de cette maison s'apparentant curieusement à un musée pour nous diriger vers la grange, dont la façade illuminée par la lune scintillante surplombe la vallée en entier.

- Grand-p'pa en regagne pas, constate tristement Cynthia. Il est même plus capable de se déplacer.

- Je sais ce que tu penses, s'échauffe Francis, sur la défensive. Il ira pas en foyer pour personnes âgées. Ça va le tuer.
- Je disais pas ça pour ça. Je m'inquiète juste pour lui.
- Viens le voir plus souvent, ça aiderait. Sayabec, c'est pas loin. Ah pis non, viens pas plus souvent!
- Je sais ben que tu demandes juste ça de me voir plus souvent, roucoule Cynthia, ravie, près de l'oreille de Francis.
- Autant que d'aller chez le dentiste, réplique-t-il, agacé.

Ils continuent à s'envoyer des salves acerbes jusqu'à ce que nous arrivions à l'entrée du bâtiment principal de la grange comportant deux lourdes portes cadenassées.

- Ohhh, se moque Cynthia, c'est ici que tu viens te croquer ce soir.
- Y'a une foire à soir, rétorque Francis, pis t'es pas invitée.
- Ah c'est vrai, j'oubliais : tu fais juste des partys de saucisses!

Elle rit à gorge déployée en s'appuyant sur le mur de la grange. Comme pour appuyer ses dires, une drôle de créature jaillit sous nos yeux, du haut de ses cinq pieds : nul autre que Pascal Paquet, mieux connu sous le surnom du nain. Petit et trapu, ce drôle d'énergumène possède une vision limitée à ce qui se trouve immédiatement devant lui, ce qui le contraint à tourner frénétiquement sa tête de tout bord tout côté à la manière d'un petit rongeur sur le gros nerf pour saisir ce qui se passe autour de lui. Ses parents sont les propriétaires du golf à l'entrée de la ville, ridiculement peu fréquenté. Afin d'éviter la faillite, ils s'en servent pour passer de la poudre en émettant de fausses factures en guise de couverture. Ayant décroché de l'école secondaire depuis belle lurette, le nain travaille à temps partiel dans ce golf. Il écarquille ses petits yeux vitreux en apercevant Cynthia.

- Je vois-ti ben ce que je vois? Y'a de la femme à soir!
- Ben non l'nain, soupire Francis. C'est pas une femme, c'est juste ma cousine. À moins que tu veuilles parler de Lavoie.

Le nain rigole tout en prenant une longue gorgée de sa grosse quille de Black Label.

- Les Zerbes, il est-ti là?

- Il va venir plus tard, s'impatiente Francis en déverrouillant le lourd cadenas de la porte de la grange.
- Il est mieux de pas te faire un meilleur prix qu'à moi, menace Cynthia en donnant une tape sur la poitrine du nain qui chancelle légèrement.
- Tu vas lui montrer tes seins, pis il va baisser le prix, tu sais ben, lance Francis, tout en allumant la lumière de la très vaste salle plongée dans la pénombre.

Cynthia lui assène automatiquement un monumental coup de poing dans les côtes ; Francis réplique aussitôt en frappant dix fois plus fort.

- Aie, gémit sa cousine en se tenant les côtes. Je te déteste!
- Les femmes qui sont coriaces, mon père a toujours dit qu'on avait le droit de les malmener un peu.
- Ouais, grommelle Cynthia, pis on sait comment il était mononcle Gérald.
- Ta gueule! On parle pas contre les morts.

Les lumières s'allument progressivement après une minute de délai, révélant une immense discothèque à l'ancienne pleine de tables à pique-nique, fournaise et comptoir de bar avec frigo et vieux tourne-disque vintage. Apparemment, le grand-père de Francis et sa défunte femme organisaient jadis des soirées dansantes dans cette partie de leur grange transformée en bar, activité qui leur permettait de nourrir à peu près convenablement leur marmaille.

Francis sort trois bières du frigo. Il s'en ouvre une et tend les deux autres à moi et à sa cousine, à qui le nain tente désespérément de faire la conversation.

- Pis la belle, qu'est-ce qui se passe de bon à Sayabec?
- Mon oncle Gilbert à qui il manque un bras a failli perdre l'autre dimanche dernier : il s'est battu avec le gros Tancrede Caron qui voulait vendre de la poudre à sa place.
- Elle est malade! s'extasie le nain, hilare au point de se taper sur les cuisses.
- Ben non Cynthia, s'impatiente Francis, c'est pas ça qui est arrivé. Les deux étaient sur la boisson, pis là Gilbert a ri de lui, tu sais comment il est, pis l'autre a pris son fusil de chasse dans un excès de rage pour le tirer en plein cœur, mais il était tellement saoul qu'il a atteint son bras à la place.

- Quel fusil de chasse? demande un nouvel individu qui vient de pénétrer dans la discothèque.
- Son douze je pense, répond Francis, qui se lève immédiatement pour aller saluer son ami Pierre Bérubé.
- Pieeeerre, s'écrie Cynthia en allant embrasser ce dernier sur les deux joues, un autre qui ne semble pas indifférent à ses charmes. Qu'est-ce 'tu fais ici?
- Je passais dans le coin. Pis toi?
- Je suis venue taper sur les nerfs à mon cousin, badine-t-elle, en flattant le dos de Francis, qui se dégage aussitôt.
- Pis à date, elle réussit très bien, répond Francis. Prends-toi une bière, Pierre. Lavoie, mets donc de la musique.

Je me mets à chercher de la musique intéressante dans la pile de vieux disques.

- Harmonium, ça vous tente?
- Non, c'est gay du Harmonium, intervient Pierre, une sorte d'armoire à glace ne vivant que pour pratiquer des activités de vrai mâle, telles que la chasse et le gym, et dont les goûts musicaux se limitent à AC/DC et Metallica.

Son père est en prison depuis des années pour voies de fait multiples et invasions de domiciles, et il semble bien parti pour suivre le même chemin que lui, étant donné qu'il a déjà éclaté la gueule à plusieurs gars plus âgés que lui.

- Cat Stevens?
- Non, ça aussi c'est gay, tranche-t-il d'un air maussade.

Je finis par trouver un disque de Black Sabbath qui correspond à sa vision très étroite du monde. La musique fait aussitôt vibrer les murs de la grange. Francis et son ami Pierre au visage patibulaire se mettent à parler de chasse, le seul sujet de conversation possible pour ce dernier, ça et la créatine.

- Pis mon Pierre, s'amuse Francis, combien de perdrix t'as tuées cette semaine?
- Pas assez! Une dizaine. Pis j'ai éviscéré un lièvre vivant, je commence à avoir la technique.

Personne ne fait attention à moi. Je bois ma bière tranquille, tout en écoutant deux conversations simultanément. Le nain, à la fois enhardi par la boisson et exalté par la beauté de Cynthia, lui relate fièrement les fois les plus mémorables où il s'est saoulé la gueule. Cynthia, ennuyée, la patte croisée, se contente de hocher la tête. La soirée avance, personne ne porte davantage attention à moi ; on continue de boire et je ne parviens à embarquer dans aucune conversation.

Plus tard, un grand gars blond à la crinière de lion portant un chandail de Pink Floyd fait son apparition.

- Les Zeeerbes, hurle Cynthia, à moitié saoule, en se jetant dans ses bras, puis en l'embrassant près de la bouche. Enfin t'arrives!
- Avoir su, je serais arrivé plus tôt, plaisante-t-il.
- Fais attention Dave, intervient Francis, tu vas pogner l'herpès.
- Ta gueule espèce de puceau prépubère, s'enflamme Cynthia.
- Les couteaux volent bas, constate les Zerbes, le sourire aux lèvres.

Il fait sa tournée pour donner à tous l'herbe convoitée, moyennant plusieurs dizaines de dollars. Puis il va voir Francis, qui se tient près du four et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Tous deux rigolent mollement.

- Hey tout le monde, s'excite Francis. On va faire des plombs de hash sur le four. Approchez-vous, on va fumer en colons.

Il entreprend de faire chauffer un couteau de cuisine, dont le bout devient rouge, et sur lequel il dépose une boule de hash. On se met à aspirer la fumée de cette drogue à tour de rôle. En réaction à cette substance dans mon corps, je me referme progressivement sur moi-même tandis que Francis bavarde de plus en plus rapidement, ne cessant d'alimenter le feu de la conversation. Le regard légèrement de travers, il ressasse mille et une anecdotes de frasques invraisemblables commises par ses amis.

Je m'efforce de me faire oublier de tous, mais à mon grand déplaisir, son regard se fixe sur moi.

- Hey Lavoie! As-tu déjà fumé ça du hash dans une pipe?

Je secoue la tête. Les Zerbes m'en tend aussitôt une avec un briquet. Je tente maladroitement d'en allumer le bout.

- Hey Lavoie, reprend Francis qui ne me quitte pas des yeux un instant tout en s'approchant de moi à pas feutrés comme un prédateur. Touche le bout de la pipe.

Je m'exécute, avant de retirer rapidement mes doigts : le bout s'avère excessivement brûlant, comme s'il avait été chauffé à blanc sur un rond de poêle.

- Allez fume, ordonne-t-il. T'attends quoi? Attends, je vais te montrer.

Il s'empare cruellement de mes doigts et les presse fortement sur le bout brûlant. Je hurle à n'en plus finir. Il explose de rire comme tout le monde présent dans la salle. La douleur est atroce. J'examine la peau du bout de mes doigts qui blanchit et durcit rapidement.

- Tu vas bientôt avoir plein de cloches, se réjouit Francis avec un sourire goguenard.

Trop orgueilleux pour montrer que j'ai mal, je reprends la pipe et tente à nouveau de fumer et enfin, j'y parviens. Excessivement au ralenti, je laisse les autres s'emparer de la pipe pour fumer à leur tour et Francis continue de monologuer jusqu'à ce que le nain, soudain aux prises avec une crampe d'estomac terrible, se plie brusquement en deux sous l'effet de la douleur.

- Ah non, le nain, vocifère Francis. Fais pas ça ici, va dehors! Pourquoi tu peux pas t'empêcher de dégueuler à chaque fois qu'on fait une foire.

Le pauvre titube jusqu'à la sortie pour soulager son foie déficient. Quand il revient deux minutes plus tard, il arbore un sourire satisfait qui lui confère un air d'homme nouveau.

- Tout va bien les gars, assure-t-il. Fausse alerte! J'ai juste lâché une pisse.
- Hey Pascal, l'interpelle un peu méchamment Cynthia qui a sorti son appareil-photo et entreprend de le filmer. J'ai des belles amies célibataires à Sayabec qui demanderaient juste ça te rencontrer. Parle-leur!

Le nain, complètement déstabilisé, se met à bafouiller tout en s'efforçant d'aligner quelques phrases correctement.

- Euh salut les filles, balbutie-t-il, à nouveau aux prises avec son tic de tourner frénétiquement la tête de gauche à droite. Vous viendrez faire un tour à Amqui, on est reconnus pour aimer foirer, ben plus que les autres paroisses autour. Pis les belles femmes sont toujours les bienvenues, on sait comment s'en occuper...

Cynthia tourne sa caméra vers les Zerbes.

- Les Zeerbes! Dis quelque chose!
- Non merci, marmotte-t-il sombrement en tournant la tête.
- Francis! lance-t-elle en braquant sa caméra sur son cousin. Lui les filles, méfiez-vous en, il est pas du monde! Voyons, pourquoi ma caméra marche plus! Ah noon, elle a plus de batterie! Elle se vide en un rien de temps maintenant!

Francis s'en empare lestement.

- Hey! Donne-moi ça! gémit Cynthia qui tente de reprendre son appareil que Francis, beaucoup plus grand qu'elle, brandit au bout de ses bras, comme pour la narguer. Mais pourquoi à chaque fois que tu me vois faut que tu me piques mon appareil?
- Viens le chercher, la nargue-t-il en le lançant aux Zerbes, qui le lance à son tour à Pierre, puis au nain et à Francis et ainsi de suite.
- Si-tu-le-CASSES, s'énerve Cynthia, hors d'elle, tu me le paies!
- Nonon la cousine, réplique son cousin d'un air malfaisant, je vais te le réparer.

Avant que la pauvre Cynthia ne puisse réagir, il se penche sous le comptoir du bar et en sort une perceuse, qu'il active aussitôt pour anéantir l'appareil de sa cousine en un rien de temps avec un sourire de jubilation.

- C'est quoi ton hostie de problème, hurle Cynthia, hystérique et au bord des larmes.
- C'est pas grave Cyn, jubile Francis. Elle était rendue vieille ta caméra. Je l'ai juste euthanasiée. Comme je fais avec mes chiens quand ils traînent trop de la patte!
- T'es trop con, se lamente-t-elle. Là tu me dois 150\$. Pis tu vas aller à la caisse les retirer à soir!
- Ton père est plein de cash, il a sa compagnie de camions. Il demande juste ça te payer des bébelles.

- C'est pas la question, se défend Cynthia qui reprend du gallon. T'as juste aucun respect! Je suis sérieuse : je te lâcherai pas tant que tu m'auras pas rendu mes 150\$!
- Essaie donc pour voir, riposte Francis, les yeux débordants de défi et d'insolence.

Il tourne les talons probablement dans l'intention d'aller se chercher une bière au frigo. Cynthia en profite pour foncer sur lui et sauter sur son dos, tout en s'accrochant à lui.

- Mais qu'est ce 'tu fais, s'exclame-t-il avec dédain tout en se secouant dans tous les sens. Va-t'en, sorcière!
- Je te l'ai dit, exulte sa cousine avec un sourire triomphant. Dorénavant je suis collée à toi.

Francis se secoue de plus belle pour tenter de la déloger, mais rien n'y fait, elle demeure solidement accrochée à lui.

- Mais va-t'en sorcière! VA-T'EN!
- Arrête, se moque Cynthia, je sais que t'aimes ça dans le fond.

Francis prend alors sa cousine par surprise en se renversant sur le dos. Celle-ci pousse un petit cri et se retourne dans l'autre sens ; ce faisant, ils se retrouvent l'un sur l'autre et leurs lèvres entrent accidentellement en collision. Francis se dégage précipitamment et se relève comme si de rien n'était.

- Venez les boys, aboie-t-il, on va aller glisser dans la rue. Les Zerbes, va chercher le vieux traîneau avec le nain. Pierre, occupe-toi de ma cousine, elle est pas sortable. Le spécimen de foire, va m'attendre dehors.
- Pour qui tu te prends pour donner des ordres comme ça, s'insurge Cynthia, en remettant de l'ordre dans ses cheveux en bataille.
- Je suis un chef de meute, réplique Francis.

En guise de réponse, Cynthia pousse un long hurlement de loup. Les amis de Francis, complètement obnubilés par la beauté et le magnétisme de sa cousine, rigolent à l'unisson.

Je sors de la grange pour aller soulager ma vessie qui menace d'éclater. À l'entrée du bâtiment, un énorme banc de neige, qui est traversé de part et d'autre par une myriade de canaux jaunâtres, a apparemment servi de toilette à tout le monde.

Francis sort en catastrophe de la grange, pourchassé par sa cousine qui ricane follement.

- Moi je glisse juste avec Francis, annonce-t-elle officiellement, tout en s'approchant de lui.
- Touche-moi pas sorcière, touche-moi pas!

Les Zerbes, qui vient nous rejoindre à son tour, allume la pipe de tout à l'heure contenant du hash. Le nain et Pierre surviennent ensuite, transportant le grand traîneau qui était entreposé quelque part dans la grange. C'est ainsi que dans la demi-heure qui suit, on glisse en petits groupes tout en se distrayant de temps en temps en inhalant la fumée euphorisante.

- Hey Lavoie, chuchote Francis, une lueur malfaisante dans le regard, on joue un mauvais tour à ma cousine. On l'attache, on la crisse dans la grosse poubelle à roulettes à mon grand-père, pis on la pousse en bas de la rue. Ça va être super drôle, tu vas voir, tu croiras pas à ça. Va me chercher de la corde dans la discothèque. Ça te tente pas?

Je le dévisage avec consternation.

- C'est pas un peu dangereux? La rue est super à pic!

Les autres surviennent à ce moment.

- Hey la cousiiiiine, gueule Francis d'une voix de drogué, va glisser avec le perdu.
- Le perdu il a un nom, fait-elle remarquer tout en pouffant de rire.

Je pars donc glisser tout seul avec Cynthia tout en appréhendant la suite des choses. Une fois que nous sommes remontés en haut, Pierre saisit aussitôt Cynthia par derrière et la plaque contre lui tout en lui tenant les bras.

- Heeeeeeey, gémit-elle en tentant de se dégager. C'est quoi ton problème! Lâche-moi!

Le visage de Pierre demeure de marbre pendant qu'il exécute sa sale besogne. Le nain entreprend de ligoter ensemble les pieds et les mains de Cynthia, furibonde. Puis Francis se dresse devant elle, triomphant, tout en la prenant en photo, probablement avec le téléphone d'un de ses sous-fifres.

- Tu vas me le payer mon tabarnak, fulmine-t-elle. À L'AIDE! À L'AIIIIIDE!

Quand ils ont fini de l'attacher, Francis la soulève et la jette sans pitié dans la poubelle.

- C'était ben le fun à soir, la cousine. Tu reviendras me voir bientôt! Bon voyage!

Il referme le couvercle de la poubelle avec fracas, puis il la pousse de toutes ses forces en bas de la côte escarpée de la rue Chamberland. Cynthia pousse un long hurlement strident durant plusieurs secondes, puis plus rien.

- On devrait peut-être aller voir si elle est correcte, suggère les Zerbes, qui affectionne particulièrement Cynthia.
- Elle va être correcte, elle est faite *tough*, tranche Francis dont les yeux traduisent toutefois une inquiétude manifeste. En plus, le bas de la rue est complètement bloqué par des gros bancs de neige. Elle se fera pas mal.
- Il faut que je rentre, annonce les Zerbes, qui se met aussitôt à dévaler la rue.

Les autres ne tardent pas non plus à faire de même. Francis, qui ne semble point fatigable, se tourne aussitôt vers moi.

- On se commande-ti une poutine familiale? demande-t-il comme si de rien n'était.

Je descends donc chez son grand-père pour appeler la cantine Fortier à l'aide du téléphone beige à l'ancienne accroché au mur de l'entrée. Le vieillard, profondément assoupi, n'émet pas le moindre mouvement. Nous sommes dans l'obligation de payer un taxi pour faire livrer la poutine puisque la soirée est assez avancée et que la cantine n'effectue plus de livraison à cette heure.

Le temps que le festin nous parvienne, Francis a eu le temps de rouler un joint, que nous attaquons. C'est un vieux tas de ferrailles tout rouillé et ridiculement bruyant qui fait irruption dans l'allée de terre menant à la grange tout en crachant une épaisse fumée âcre.

Un sexagénaire tout ratatiné et rabougri dont les rares cheveux sont plaqués sur un crâne difforme en sort, nul autre que le vieux bonhomme Lévesque. Il referme la portière d'une main avec fracas, puis il titube jusqu'à nous en brandissant le sac brun contenant la poutine.

- Comment ça va les flos, s'écrie-t-il en nous tapant dans les mains. Encore en train de foirer?
- Regarde qui parle, se moque Francis en lui tendant l'argent, que le bonhomme lui arrache des mains tout en fixant les billets avec incrédulité, comme s'il en voyait pour la première fois.
- Ouan, acquiesce-t-il de sa voix éraillée par la boisson et le tabac. J'étais en train de boire mon rhum ben tranquille chez nous quand la cantine m'a appelé. Grâce à vous, je vais pouvoir m'acheter une autre bouteille demain, à la première heure, quand le dépanneur ouvre!
- C'est bon ça, rigole Francis.

Quand le bonhomme a repris bruyamment la route au point de réveiller la moitié de la vallée, mon ami a un nouveau projet, celui de monter sur le toit de la maison de son grand-père pour y admirer la vue de la ville tout en dégustant la poutine.

Un très haut escabeau est adossé au mur arrière de la maison. Flanqué de son sac-à-dos dans lequel il a glissé la poutine, Francis s'y engage, se tenant d'une main tout en balayant de l'autre la neige demeurée sur les barreaux. Je m'efforce de maintenir l'échelle immobile. Puis, une fois qu'il est en haut, juché sur le bord du toit, il saisit le bout de l'échelle et m'exhorte à grimper. Je m'exécute avec une extrême précaution due à la marijuana dans mon sang qui me ralentit considérablement.

- Hostie que t'es au ralenti, des fois, Lavoie, soupire Francis avec un sourire amusé, une fois que je suis parvenu au sommet de la vieille demeure brinquebalante.

Je constate en esquissant quelques pas que le toit, complètement plat, est tapissé d'une neige moelleuse, sur laquelle il ferait bon s'asseoir.

- Marche pas de ce côté-là, m'avertit Francis. Le toit renfonce.

Nous nous posons sur un pan légèrement surélevé, puis nous nous mettons à nous disputer la poutine familiale extra fromage, qui disparaît dans nos estomacs en l'espace de quelques minutes.

- On a une belle vue, d'ici, commenté-je en contemplant les maisonnettes disséminées dans le creux de la vallée.
- Ou-oui, opine Francis qui extirpe deux bières de son sac et les débouche à l'aide d'un briquet. Je viens souvent me fumer des battes ici pis faire des siestes en après-midi, au lieu de perdre mon temps à l'école.

Mon regard s'abaisse alors sur la rue et j'aperçois Cynthia remonter la pente, l'air mécontente, accompagnée des Zerbes, au bras duquel elle semble très à l'aise.

- Regarde Francis, ta cousine s'en vient, pis elle a pas l'air contente.
- Elle nous trouvera pas ici. Au moins on en est débarrassés!
- Au moins elle a survécu à sa descente.
- Tu dramatises comme d'habitude! Elle se serait pas fait mal! Pis à part de ça on s'en fout d'elle!

Son regard demeure toutefois résolument fixé sur Cynthia, qui ne revient finalement pas ici, mais s'arrête pour pénétrer dans une maison située à mi-chemin, toujours accompagnée des Zerbes.

- Ah ouais! s'exclame-t-il d'un air à la fois triomphant et contrarié. Comme ça elle repart avec les Zerbes! Je savais qu'elle allait lui montrer ses seins! Il pouvait juste pas lui résister!
- Toi tu lui résistes...
- Je lui résiste pas, vocifère-t-il, les yeux furieux. C'est ma cousine! Elle peut pas m'intéresser!

- Elle a pas l'air de t'haïr, pourtant.
- C'est juste une sangsue, tente-t-il de se justifier. Une succube! Elle sait comment me siphonner... comment me taper sur les nerfs.
- Si c'était pas ta cousine... Elle t'attire?
- Elle m'attire pas, répond-il vivement. Elle a un cul un peu gros, c'est pas mon genre. Des fois, il y a des parties du corps qui sont disproportionnées pis ça gâche tout! Tu vois le vieux pick-up rouge à mon grand-père à côté de la cabane à bois de chauffage? Une fois j'ai baisé une fille dans ce pick-up-là. Elle avait un corps de rêve, une vraie déesse. Mais la face... elle avait un gros nez. Juste à cause de ça, je savais qu'elle pourrait jamais être la femme de ma vie. Pis je suis ben tout seul!
- T'aimes ça vivre chez ton grand-père?
- Ça s'endure! J'ai de l'espace en masse pour faire une coupe de mauvais coups.
- Tu vivais où avant?
- On habitait dans une grande maison que mon père avait construit à Ste-Irène, pas loin de la station de ski. On avait un grand terrain, des poules, pis un cochon qui s'appelait Alphonse. On vivait sur les lots à bois à mon père. Il gagnait sa vie en vendant du bois de chauffage pis en chassant de l'original pis de la perdrix sur ses terres. Il était vaillant comme dix!
- Tu t'entendais bien avec lui?
- Super bien! Lui il m'a appris à vivre! C'était un vrai mâle dominant! Mais il pouvait devenir ben malin par exemple! Surtout quand il avait bu un peu de whisky. Là il devenait pas du monde!
- Mon père aussi était pas supportable quand il buvait... mais il a arrêté au moins!
- Le mien a jamais arrêté, renchérit Francis. Quand il buvait, il devenait comme une autre personne. À jeun, il était... un peu comme ton père. Travailleur acharné, le roi de la discipline ; il arrêtait jamais. Toujours enthousiaste à l'idée de travailler. Avec lui, fallait pas faire les choses à moitié. C'est pas compliqué : il m'a tout appris. À chasser, à faire à manger, à construire une cabane à moineaux, dis-moi tout ce que tu voudras ; il savait le faire. Il était habile de ses mains comme personne. Pis surtout, il m'a appris à pas me laisser marcher sur les pieds. À pas me laisser dire quoi faire par personne. J'en ai mangé des mornifles quand j'étais flo. Oh que oui mon gars!

À présent, Francis n'est plus arrêtable. Il se débat comme un diable pour alimenter le feu de la conversation.

- Un bout de temps, quand j'avais huit ans, il trouvait que j'étais trop tendre, que j'étais trop tout le temps collé à ma mère ; là il s'est mis sur mon cas. On faisait de la boxe ensemble, j'étais comme son *punching ball*, surtout quand il avait bu sa bouteille de whisky. Une fois il y a été trop fort en se tirillant avec moi : il m'a cassé le bras. On a arrangé ça ensemble pour pas avoir la DPJ sur le dos : on a dit que j'étais grimpé trop haut sur un arbre pis que la branche avait cassé. Quiconque me connaissait a pas eu de misère à me croire! C'est ça que je faisais à longueur de journée grimper dans les arbres. Tu me vois ben aller encore aujourd'hui. Pis c'est pas comme si c'était pas arrivé à mon père lui-même quand il était flo. Faut pas s'arrêter à ça! On n'est pas des petites natures.
- Il y a quand même été fort, me risqué-je à déclarer.
- La vie c'est pas Walt Disney, rétorque aussitôt Francis. On a deux choix : c'est donner des coups ou s'en faire donner. Moi j'ai choisi la première option. Je suis un chef de meute! Pas de regret là-dessus! On t'a pas appris à vivre, toi, Lavoie. C'est pour ça que t'es comme ça. Moi je suis comme ton frère, faut que je te rééduque avec des coups de poing, sinon ça marchera pas. Tu vas apprendre à la dure, comme j'ai appris à la dure, c'est la meilleure école! Hey il y a des fois avec mon père que j'en ai braillé! Notre cochon, Alphonse, il était plus intelligent pis sensible que notre gros berger allemand Angel. Je passais tout mon temps avec lui. Ben un jour, mon père a décidé qu'il allait m'apprendre à vivre pour vrai! Il trouvait que j'étais trop attaché à Alphonse, c'était malsain. Une bête, c'est une bête pour lui, ça finit là! Pis il a ben raison! Un matin, il m'a fait rentrer dans la cabane à notre cochon. Pis il l'a égorgé sous mes yeux. Je pense que j'ai jamais autant braillé de toute ma vie. Même quand mon père est mort, j'étais pas aussi démoli que ça.
- Qu'est-ce qui est arrivé avec sa maison pis ses terres?
- Moi pis ma sœur on est sur son testament. On va en hériter à 18 ans. Ma sœur veut rien savoir de cette vie-là, elle veut aller étudier à Québec pis ce jour-là, je pense qu'elle reviendra jamais. Je vais racheter ses parts quand je vais travailler sur la construction pis faire du cash. En attendant, c'est le frère à mon père qui administre, qui est l'exécuteur

testamentaire. Il reste à Montréal. Il pourrait pas être plus déconnecté de la réalité. Mais il est pas méchant! La Gaspésie, c'est comme un autre pays. Un Montréalais, ça peut pas nous comprendre, même si ça essayait ben fort. On n'est pas encore atteints, on le sera jamais. Ceux qui le sont s'en vont de la région pis ils reviennent jamais.

- Je pense que je suis pas comme tout le monde ici, confessé-je sombrement.
- T'auras pas le choix de l'être, réplique Francis du tac au tac. Ici c'est comme un gros feu de la Saint-Jean-Baptiste : tu fais comme tout le monde, t'embarques dans la fête, tu bois comme un trou, tu te prends pas pour de la marde, pis on va t'accepter comme t'es. Sinon, tu décrisses.
- Je vais toujours être à part. J'ai pas les mêmes références que vous. Je suis intello...
- Les Zerbes, qu'est-ce que tu penses qu'il est! s'exclame Francis. Il passe son temps à regarder des films de série B, comme il les appelle, pis à écouter de la musique psychédélique en faisant du *mush*. Il est crissement intellectuel! Mais il se tient avec nous. Pis il est cool!

Je lui concède ce point.

- Ta différence fait ta normalité, ajoute Francis. Pis ils diront ben ce qu'ils veulent : t'es un criss de bon ami de gars!

Puis, comme s'il devait s'efforcer de conserver l'attitude de quelqu'un de déplaisant, il s'empresse d'ajouter :

- Même si on t'a pas ben appris à vivre.
- Francis, dis-je gravement, je sais pas où je vais être dans 2-3 ans. Je me vois pas nulle part. Je pense que des choses terribles vont arriver bientôt!
- J'ai une cabane sur les lots à bois à mon père! Tu y passeras tout le temps que tu veux. Ça serait l'idéal pour toi, tu pourrais écrire en paix! T'en as vécu des vraies histoires avec moi pis mes amis. Tu dois avoir de quoi t'inspirer à c't'heure!
- Ça me prendrait pas mal de thé pour survivre... pis peut-être un peu d'herbe.
- Je peux t'arranger ça tout de suite, répond-il, ravi, en sortant un sac rempli de marijuana de sa poche.

Je dispose donc désormais d'un outil de travail pour mener à bien mes projets d'écriture. Lentement mais sûrement, la voûte céleste va en s'éclaircissant et les étoiles s'estompent, une par une ; il est maintenant temps de redescendre dans la réalité.

8 :

L'occasion de tester la marijuana que Francis m'a offerte à des fins créatives (et non récréatives) se présente rapidement. En effet, quelques jours plus tard, je suis en train de tuer le temps dans mon cours de maths en griffonnant de vagues idées de nouvelles de fiction dans les pages de mon cahier Canada. Le cours est si long et assommant que j'ai même trouvé le temps de rouler un joint entre deux pages sans que la grosse Roberge ne s'en aperçoive, elle qui a l'œil si vif pour repérer ce genre de chose illégale. C'est curieux, d'autant plus que Dieu sait que ça me prend une éternité pour rouler!

Toujours est-il que c'est le troisième cours de la journée et que je songe sérieusement à sauter le dernier, celui de sciences physiques, quand le directeur de l'école prend soudainement la parole à l'intercom. Il nous annonce d'emblée une nouvelle tragique : Patrick Bélanger, un adolescent de 16 ans fréquentant notre polyvalente, s'est enlevé la vie ce matin non loin d'ici, près de l'école Caron, fréquentée par les élèves du primaire. L'élève de secondaire cinq est tout simplement sorti de son cours de français sans crier gare, il y a quelques heures à peine et s'est fait exploser la cervelle dans un igloo que venaient de construire les élèves de deuxième année. Un surveillant a fait la macabre et affolante découverte durant la récréation, empêchant du même coup que les enfants ne tombent malencontreusement sur le cadavre. Ayant conclu son discours, le directeur nous invite à tenir une minute de silence, ce que nous faisons. Dans notre coin de pays, les suicides sont légion, et même largement au-dessus de la moyenne de la province, mais depuis le début de l'année, Amqui est véritablement aux prises avec une vague de suicides alarmante. En effet, jusqu'à maintenant, plus d'une dizaine d'individus ont mis fin à leur existence, ce qui dépasse l'entendement pour une petite ville de 5000 habitants disséminés sur un vaste territoire.

Une fois la minute de silence achevée, le directeur annonce que les cours sont annulés pour le restant de la journée. Tous les élèves de la classe, oubliant instantanément l'énigme drame qui s'est produit dans notre communauté, poussent des cris de joie retentissants et se ruent hors de l'école.

- Petits monstres, siffle la grosse Roberge, outrée, entre ses dents.

En dépit du terrible drame qui est survenu, je suis excité à l'idée de prendre enfin du temps pour moi-même. Je vais m'accorder les conditions idéales pour écrire, et le temps presse : dans une semaine jour pour jour, je devrai remettre une production écrite pour mon cours de français, le seul qui n'est pas totalement dénué d'intérêt à mes yeux.

Je sors de l'école à la hâte, pensant éviter tout le monde pour aller me cacher dans un endroit propice à l'écriture. Malheureusement, Francis et sa bande ont prévu le coup : ils m'attendent à la sortie de l'école.

- Hey Lavoie, lance Francis, un joint à la gueule, où tu penses que tu vas comme ça? T'es pressé d'aller te crosser?
- Elle commence à être passée date ta *joke*, répliqué-je, agacé.
- C'est parce que t'as juste ça à faire dans ta maison de fou. Fais attention, ça pourrait te donner des boutons! Hahaha! Bon! Tu viens tirer de la corneille avec nous? Les frères Thériault ont trouvé un nid, pas loin de leur camp. On va les massacrer, une par une, ça va être drôle, tu croiras pas à ça! Pis on a trouvé une bouteille de Jack Daniel's! On va boire en colons!
- Je peux pas. J'ai des choses importantes à faire!
- Comme quoi? demande-t-il d'un air mécontent.

Je dois rivaliser d'imagination pour inventer une raison plausible. Il est vrai que je n'ai jamais rien à faire chez moi, à part observer mes parents et leurs manies ridicules avec exaspération. Je balbutie donc un mensonge peu convaincant.

- Il faut que j'aide mon père à descendre dans la cave des meubles qu'il a ramassés à la décharge.
- Comme tu veux, répond précipitamment Francis. Tu diras salut à ton vieux!

Je m'éloigne en sentant son regard qui pèse lourd. Cependant, au lieu de rentrer directement chez moi, j'effectue un long détour par le boisé près du rang St-Guillaume. Une fois que je me suis assuré de l'absence de toute âme humaine aux alentours, je m'affale sur une vieille souche et j'allume le joint que j'ai plutôt mal roulé à l'aide d'allumettes que j'ai dérobées à mon père. J'avale désespérément toute la fumée comme si ma vie en dépendait, tout en m'efforçant de la conserver aussi longtemps que possible. Mes poumons s'embrasent en un rien de temps, et je tousse à fendre l'âme. L'effet euphorisant tarde à se faire sentir. Au bout de quelques minutes, je commence à greloter et à claquer des dents. Je décide de prendre une marche pour me réchauffer. Je me lève tranquillement et j'observe longuement les arbres autour de moi, comme si je les apercevais pour la première fois. Je suis subjugué par tout ce qui m'entoure. Émerveillé par la forme des objets, par leur luminosité ainsi que par tous les bruits environnants, je perçois désormais le monde avec les sens d'un nouveau-né. Il semble que l'herbe de Francis contenait autre chose que seulement de la marijuana!

Mon esprit également s'embrase. Il est dans un état de totale excitation. Les idées se bousculent dans ma tête. J'ai l'impression de voir clair, pour la première fois de ma vie. Tout est lié sur terre, il n'existe aucun atome qui ne soit pas dépendant d'un autre. Le dicton « rien n'arrive par hasard » s'applique bien à ma réalité. J'ai émergé du néant à ma naissance, et depuis, mon existence n'a été qu'un perpétuel concours de circonstances exceptionnelles m'ayant mené à vouloir écrire inlassablement et ainsi devenir une anomalie dans l'univers de brutes auquel j'appartiens bien malgré moi. Parlant d'écrire, il faut que je trouve une idée de nouvelle de fiction pour mon cours de français, c'est la raison pour laquelle j'ai fumé! Je crois que la prof m'apprécie bien. Au début de l'année, elle a été éberluée de rencontrer un jeune de ma génération appréciant la lecture. Je lui ai probablement donné espoir en l'humanité : un produit de la génération millénaire s'adonne à la lecture! Pour ma part, je me considère plutôt comme une sorte d'anachronisme, la raison de ma tare étant que, à défaut d'avoir pu compter sur des amis pour m'apprendre à vivre durant toute ma courte vie, je me suis éduqué par les vieux bouquins poussiéreux que recelait la bibliothèque de la ville. Je les lisais tous, sans discrimination. Comme l'amour de la lecture s'accompagne souvent du désir de créer, j'ai rapidement éprouvé le désir inextinguible d'imiter, ou plutôt de pasticher ce que je lisais. À l'âge de six ans, dès que j'ai été en âge d'écrire, j'ai entamé une série d'histoires sur un chat

idiot baptisé « Le chat Nio ». J'avais toujours rêvé de posséder un chat comme animal de compagnie, et puis un roman inachevé d'Hoffmann, *Le chat Murr*, m'avait profondément marqué. Malheureusement pour moi, les chats de la vallée pullulaient un peu trop au goût des bonhommes du coin, mon père en tête de liste. En quête de solution à cette infestation, ils ont jugé que les faire stériliser s'avérerait trop onéreux, alors ils ont pris des mesures draconiennes pour contrôler la population féline. Chaque semaine durant plusieurs années, à mon grand désarroi, mon père et les voisins se sont adonnés au passe-temps cruel de capturer les chats errants, les emprisonner dans des sacs de tissu remplis de lourdes roches et les balancer dans le lac de la Matapédia. Tous inscrivaient leur score de la semaine sur un tableau prévu à cet effet et le gagnant du mois se faisait payer sa prochaine cuite. Il va sans dire que mon souhait d'adopter un chat s'est rapidement évaporé...

La réalité prenant le dessus sur le rêve, j'ai fini par cesser d'inventer des histoires ayant pour héros des chats. Je me suis abreuvé de films d'épouvante de série B passant en rediffusion à chaque année à la télé, films que je finissais par connaître par cœur, et j'ai imaginé des récits d'horreur dans lesquels des monstres abominables peuplaient la forêt à côté de chez moi. Puis, ces dernières années, qui coïncidaient avec le début de mon adolescence, j'ai cessé à peu près d'écrire. Je me suis adonné de manière sporadique à quelques vaines tentatives qui se sont soldées en ébauches de roman de plusieurs dizaines de pages que j'ai toujours abandonnées, faute de motivation. Mon esprit est comme une antenne qui possède la capacité de capter tout ce qui l'entoure. Néanmoins, comme tout est impermanent ici-bas, je ne parviens pas à fixer mon esprit sur un projet de nouvelle de fiction suffisamment longtemps pour pouvoir achever quoi que ce soit. En plus, ces derniers temps, ma vie a subi un revirement phénoménal : du jour au lendemain, je me suis retrouvé avec des amis avec qui traîner et faire les 400 coups. Sur quoi pourrais-je bien écrire alors que mon esprit est encore malléable et en plein apprentissage?

Tandis que je cogite sur le sens de ma vie, j'avance en exécutant de grands pas de géant, comme si je me trouvais en état d'apesanteur comme un astronaute sur la lune. Les esprits de la forêt susurrent des choses à mon oreille dans une langue étrangère. Le temps devient malléable, il ne se déroule plus sur une courbe linéaire. La nuit tombe sur la vallée sans crier gare. Une tempête de neige s'ensuit et le ciel redevient clair. De gros flocons viennent s'écraser sur le sol qui se couvre instantanément d'un linceul blanc scintillant. Je m'allonge indolemment sur le sol et je

contemple le ciel jusqu'à ce qu'il m'absorbe entièrement. Mon âme s'étire dans mon corps comme si elle cherchait à s'extirper de sa coquille. Des plaques noires se mettent peu à peu à obstruer mon champ de vision, puis celui-ci est submergé par des visions d'étoiles entrant en collision les unes contre les autres et se transformant en supernovas.

Quand je reprends mes esprits, je suis en train de déambuler comme si de rien n'était en plein milieu de la route. Mon corps semble savoir où il s'en va, alors je le laisse me guider. Au bout d'un moment, la maison hideuse de mes parents se dresse devant moi. C'est un dur retour à la réalité! J'entre à pas feutrés, tentant désespérément d'éviter mes géniteurs. Malheureusement pour moi, bien qu'il soit minuit passé, mon père est planté devant un marathon de reprises de *La petite vie* à la télévision d'État. Ma mère, assommée par la pléthore de médicaments qu'elle ingurgite à tous les soirs, est effondrée sur son lit, la porte grande ouverte, et ses ronflements sonores s'apparentent à un moteur d'avion.

- Salut le flo, dit mon père qui se retourne pour me saluer. Tu rentres tard. Tu reviens d'où comme ça?
- On a essayé d'aller à la chasse à la perdrix, pis il y en avait pas du tout!
- C'est pas encore le temps de la perdrix, s'énerve-t-il. Faites attention les flos! Si vous vous faites pigner, vous allez avoir une grosse amende à payer, pis c'est pas moi qui a les moyens pour ça! Tu le sais!
- Désolé...

En guise de réponse, il éteint la télévision et se lève pour me faire face.

- R'garde ce que j'ai trouvé dans la cave, dit-il en me désignant une pile de tableaux sur la table de cuisine.

Ma curiosité piquée, je me rapproche pour les scruter un par un. Il s'agit de toiles expressionnistes de taille moyenne sur lesquelles la même créature fantomatique est systématiquement représentée, debout sur un pont, les mains livides et squelettiques plaquées sur ses joues creuses et la bouche démesurément ouverte en guise de cri. Son expression figée indique l'angoisse, le désespoir et l'effroi. Comme si elle se livrait à une danse funeste, la figure cadavérique ondule vers le haut du tableau tout en se confondant avec le paysage constitué

d'ébauche d'îles et de rivières. C'est en retournant l'une des toiles que je constate que ma mère y a inscrit à l'endos sa signature manuscrite : *Ginette Dugas, 1979. La Douleur.*

- C'est m'man qui a fait ça?
- Ta mère a toujours eu un peu trop d'imagination, déclare mon père en guise d'explication. Elle prenait ça un peu trop à cœur dans le temps, quand elle essayait de peindre, ça fait que je lui ai dit d'arrêter ça. J'ai fini par confisquer ses pinceaux pis ses toiles, pis après elle est tombée enceinte, pis elle a plus jamais recommencé! C'était ben trop morbide ce qu'elle faisait! Hey juste le titre, « La Douleur »...
- Tu penses que c'est inspiré du roman *La douleur* de Duras?
- Je sais ben pas mon gars, répond mon père dont la culture littéraire se limite à des lectures futiles des revues *Chasse et pêche*. Je connaissais un Duras dans le temps à Chandler. Duras Dubois. Je pense qu'il écrivait des « poèmes ». Ça se pourrait-ti que ce soit de lui que tu me parles?
- Ben non papa! Laisse faire... Mais pourquoi t'as décidé de sortir les toiles de maman maintenant?
- Ça traînait dans la cave depuis vingt ans pis je manquais de place, ça fait que je m'en vais les porter demain au Grand Bazar d'Amqui. On devrait être capable de s'en débarrasser.
- Il y a vraiment quelqu'un qui va acheter ça?
- Ça reste à voir, admet-il.

Je lui tourne le dos, puis je fouille dans le frigo dans l'intention d'y dénicher de quoi casser la croute. Après tout, l'appétit vient en fumant de l'herbe! Je l'ai bien constaté ces dernières semaines. Pas de chance, il ne reste que des vieux sandwichs au jambon périmés, probablement pêchés au fond de la benne à ordures du MAXI. Je soupire avant de refermer la porte du frigo.

- Qu'est-ce que tu fais demain, le flo, m'interroge soudain mon père, une lueur dans les yeux?
- Je sais pas. Pourquoi?
- Ben tu pourrais y aller avec moi.
- Aller où? demandé-je sans rien comprendre.

- Au bazar, c't'affaire! s'exclame-t-il. Coudons Antoine, tu m'écoutes-tu quand je te parle?
- Oui-oui. J'étais juste dans la lune!
- T'es dans la lune quelque chose de rare, constate-t-il. Réveille! Tu peux-ti venir, oui ou non?
- Peut-être que je pourrai venir, commencé-je, un peu confus. Mais il y a quelque chose que je dois faire avant. Il faut que j'écrive un texte de 1000 mots pour mon cours de français. Je voulais commencer ce soir, mais j'ai pas pu... parce que j'ai été dans le bois, pis je me suis promené... pis j'ai pas vu le temps passer... Euh, je sais pas trop où je m'en vais avec ça. Qu'est-ce qu'on disait déjà?
- Voyons le flo, s'énerve mon père en me toisant du regard. T'es donc ben perdu à soir!
- Je pense que je suis juste trop fatigué.
- Va te coucher pis ça presse! s'écrie-t-il. Une chance que ta mère te voit pas de même! Des plans pour qu'elle se mette encore à paniquer! Ah les jeunes de nos jours, vous êtes pas faits forts!

Je lui marmotte un bonne nuit bien senti en me dirigeant vers ma chambre, avant de refermer la porte derrière moi. Contrairement à ce qu'il croit, je ne suis pas près de me coucher ; je suis plutôt submergé par une avalanche d'idées. Je me déshabille, puis je me mets au lit avec un cahier ligné et mon stylo chanceux sauvés des décombres de la librairie-papeterie que des gars de la construction ont incendiée l'automne dernier dans l'intention très noble d'éviter le chômage à l'hiver en obtenant automatiquement le contrat de reconstruction de l'édifice. J'allume ma lampe de chevet, puis je m'allonge sur le ventre et je fixe mon regard sur un point, c'est-à-dire les lignes du cahier. Je me mets à écouter attentivement le flux de mes pensées durant quelques minutes. Puis les mots déferlent sur le papier et je ne parviens plus à cesser d'écrire ; il y en a trop à dire, il ne fait nul doute que je vais dépasser largement le nombre de mots requis pour cette production écrite. Une explosion d'idées d'une telle ampleur, ça ne peut m'arriver que sous l'effet d'une drogue! Peut-être aussi que j'écris de la merde ; je le saurai bien assez vite en observant la réaction du professeur et des élèves. Car il faudra de surcroît que je le lise à voix haute devant tout le monde. J'exècre les exposés oraux. Je considère qu'il s'agit d'un exercice pernicieux inventé par des pédagogues pour forcer des mésadaptés sociaux comme moi

à s'intégrer à un groupe. Or, lire un texte de fiction de mon cru s'avère pire que tout, puisque j'estime que ce sera comme se mettre complètement à nu devant tout le monde.

En proie à une fièvre d'idées biscornues, j'écrivis jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que je m'écroule, la tête dans mon cahier, harassé de fatigue, mais enfin vidé de ma sève, quelle qu'elle soit. À l'instar de Marcel Proust à l'hiver de sa vie, j'ai écrit au lit.

9 :

« La famille maudite, par Antoine Lavoie

Jadis, dans un autre temps, quand j'étais enfant, ma mère, lors d'un de ses rares élans de lucidité, m'a raconté l'histoire de sa famille, sur laquelle pèse une affreuse malédiction.

La faute originelle, si on peut utiliser ce terme, remonte à 1934, l'année de mariage de mes grands-parents maternels, qui demeuraient tous les deux dans le village de Val-Brillant. Ma grand-mère, âgée de 17 ans, était bonne à marier, d'autant plus qu'elle se trouvait être l'aînée d'une famille de 18 enfants ; mon grand-père, âgé de 30 ans, avait quitté son village natal à l'âge de 15 ans pour aller travailler comme bûcheron dans les chantiers du Nord. Las de fréquenter les bordels improvisés des chantiers, il désirait ardemment prendre femme pour pouvoir bénéficier de la chaleur d'un foyer et surtout obtenir une descendance. C'est ainsi qu'il jeta son dévolu sur la belle Delvina Caron, qu'il avait rencontrée lors d'une soirée dansante. La jeune femme fut aussitôt séduite par la nature sauvage et impétueuse d'Eugène Dugas ainsi que par ses belles paroles d'avenir.

Ils projetèrent de se marier à l'été 1934, lorsqu'il serait de retour de son hiver passé dans les chantiers. Or, une fois qu'il fut rendu au camp, situé tout près du village de Chibougamau, où il demeurerait durant toute la saison froide, il reçut la visite impromptue d'Eldor Marsual, le chef de la tribu micmac des environs. Le patriarche lui annonça d'entrée de jeu que sa fille Owada, âgée de 16 ans, était grosse du fruit de leurs amours. Il l'implorait de prendre ses responsabilités et de l'épouser. Le premier réflexe du jeune homme fut de tout nier. Il ne connaissait aucune Owada – était-ce bien son prénom? – et n'avait même jamais mis le pied

dans leur village de sauvages, quel qu'il soit. De toute façon, il était déjà fiancé alors il n'était absolument pas question d'en épouser une autre, surtout qu'elle portait l'enfant d'un inconnu, qu'il serait contraint d'élever comme le sien. De surcroît, il se trouvait totalement dépourvu de moyens. Le chef micmac lui rétorqua qu'il avait la mémoire bien courte. Avait-il oublié la virée mémorable que lui et quelques-uns de ses amis bûcherons avaient faite l'automne dernier, dans la réserve, alors qu'ils venaient d'ingurgiter une quantité astronomique d'eau-de-vie? Grossiers et insolents, ils avaient saccagé les habitations rustiques des habitants, s'étaient permis une véritable razzia dans leurs provisions de cadavres de chevreuils et d'originaux et avaient emporté avec eux les femmes les plus splendides de la réserve, Owada faisant partie de ces proies captives. Aussi Eugène, une fois son plaisir consommé, avait-il continué de fréquenter l'éblouissante Owada, follement entichée de lui, puis s'était finalement lassé et l'avait abandonnée à son sort funeste.

Eugène refusa catégoriquement de marier Owada alors que le mal était déjà chose faite. Le chef de la tribu micmac, éprouvant alors une colère terrible et infinie, envoya le vieux sorcier Ambroise Pactif qui toisa Eugène Dugas du regard, un soir qu'il s'éloignait du camp, et l'abreuva de paroles étranges s'apparentant à une psalmodie en langue amérindienne, avant de l'informer de son destin qui s'avérerait funeste, puisqu'il serait frappé d'une foudroyante malédiction : « Tu mourras à l'âge de 51 ans d'une maladie incurable au prix d'atroces souffrances. Tu engendreras une énorme famille, dont tu ne parviendras point à subvenir aux besoins. Tes fils seront des vauriens et sombreront l'un après l'autre dans le breuvage du diable; tes filles, plus nombreuses que tes fils, souffriront pour toi et ta progéniture masculine. Leurs fils à elles seront des martyrs qui périront prématurément de terribles tragédies. Ils partiront tous de surcroît avant leur mère. Une fois que cette malédiction se sera entièrement accomplie d'ici 70 ans, nous considérerons l'honneur souillé de notre fille bien-aimée comme lavé. »

Ce châtement funeste lancé par le sorcier vengeur Ambroise Pactif au nom de toute la nation micmac se révéla terriblement sévère pour une simple étourderie de jeunesse. Car tout ce que l'homme de sciences occultes avait prédit se réalisa. Eugène et Delvina eurent 7 filles et 6 garçons, hormis les nombreux nourrissons mort-nés faute de conditions d'hygiène satisfaisantes dans leur coin de forêt reclus. Les garçons furent effectivement des vauriens, engoncés dans tous les vices imaginables, mais plus particulièrement l'alcoolisme, péché universel et éternel.

Néanmoins, ils furent dotés d'une santé de fer toute leur vie durant sans connaître le moindre malheur. Leur mère les vénéra comme de véritables petits dieux envoyés sur Terre par la Providence et s'efforça de leur donner la lune, en échange de quoi ils passèrent leur existence à lui cracher des imprécations et à lui faire subir mille et un tourments. Pour ce qui est de ses pauvres filles, elle fit preuve d'une extrême dureté à leur égard – après tout, il fallait souffrir pour être femme! – et elles devinrent tout naturellement les esclaves de leurs frères, ingrats et grossiers.

La première des sept filles, Hélène, également l'aînée de la famille, naquit en 1935. Delvina creva ses eaux à l'été au terme d'une grossesse idyllique durant laquelle elle se sentait merveilleusement bien, malgré l'absence de tout soin médical, comme si elle portait une créature éthérée venue d'en Haut, irradiant tout le corps qu'elle occupait d'une lumière qui générerait une douce béatitude. Delvina perdit connaissance au moment où elle sentit l'enfant se frayer un chemin à travers ses entrailles ; quand elle revint à elle, elle tenait dans ses bras la petite fille la plus ravissante qui soit, arborant d'épais cheveux noirs de jais et des yeux bleus brûlant d'une flamme immarcescible. La petite fille devint tout naturellement la belle Hélène, beaucoup trop éblouissante et altière pour appartenir à ce monde de brutes. En tant qu'aînée de la famille, elle aurait dû connaître le même sort que sa mère, à savoir se marier à 16 ou 17 ans pour que ses parents aient une bouche de moins à nourrir et élever dans l'indigence une famille de 13 enfants. Or, un riche notaire la remarqua un dimanche à l'église, alors qu'elle accompagnait sa mère, déjà vieillie avant son temps, usée par les grossesses à répétition et atteinte d'une forme d'arthrite précoce. Le contraste entre la mère et la fille était saisissant. Dès lors, l'image de la belle Hélène marqua au fer rouge les yeux hagards du jeune homme. Il décida de l'enlever, tout simplement, avant que tout son être s'embrase et soit frappé d'une combustion spontanée. La belle Hélène se laissa allègrement épouser et amener dans le château de l'héritier situé très loin dans la forêt, là où elle ne reverrait jamais les siens. Aussi se retrouva-t-elle rapidement enceinte et elle mit au monde des jumelles, avant de récidiver avec un petit garçon nommé Henri, rapidement confié à des nourrices qui le négligèrent pour vénérer la belle Hélène. À l'instar de ses sœurs, l'enfant s'éleva seul dans les bois et n'apprit jamais à parler, sinon à communiquer avec les corneilles et les loups ainsi qu'à poser des pièges pour les siffleurs. À l'âge de 5 ans, il fut emporté par un ours, créature vicieuse pullulant dans nos

forêts à cette époque, qui l'égorgea sauvagement d'un lourd coup de patte pourvue de lames acérées avant de le dépecer et le dévorer avec gloutonnerie. On ne le revit évidemment jamais. Il va sans dire que sa mère, la belle Hélène, ne s'en remit jamais. Elle ne se rendit compte de sa disparition qu'une semaine plus tard et organisa une immense battue. Dès que les chasseurs retrouvèrent ce qui restait du corps du bambin et qu'elle reçut la confirmation qu'il avait trépassé d'une mort atroce, la belle Hélène commença à dépérir. En l'espace de quelques mois, elle se ratatina comme une vieille pomme pourrie, rapetissa, puis rendit l'âme, recroquevillée en chien-de-fusil, dans le lit conjugal en l'an de grâce 1962.

Les sœurs suivantes et leurs fils devaient connaître un destin aussi funeste. La deuxième sœur, Agrippine, née en 1940, mit au monde quatre filles et un garçon. La Providence accorda suffisamment de temps à ce dernier pour se marier et obtenir une descendance ; néanmoins lors d'un voyage de pêche dans le Nord au cours de sa 40^e année, il fut frappé d'un nœud au cœur, bascula sur le côté et la chaloupe aussi, l'homme s'avérant plutôt corpulent, et il sombra finalement au fond du lac. Sa mère éprouva un chagrin infini, toutefois, sa vie fut épargnée comme elle possédait la force combinée de toutes les femmes de sa famille.

La troisième sœur, Lucette, née en 1942, fut aux prises avec le même destin que ses aînées. La différence réside dans le fait qu'elle vécut tout au long de sa vie dans l'indigence matérielle, son mari étant – surprise! – bûcheron, animé d'un caractère débonnaire. Ils eurent également cinq enfants, dont deux garçons. Le premier né de la fratrie, Léopold, connut la mort la plus absurde qui soit. Lors de la veillée du jour de l'an de 1959, Lucette, manifestement nerveuse et grillant cigarette sur cigarette, changeait la couche de Léopold sur le lit conjugal. La porte sonnait à répétition et les invités se bousculant dans l'antichambre, la pauvre femme oublia complètement que le nouveau-né ne se trouvait plus dans son berceau, mais bien sur le lit. Elle s'empara de la pléthore de manteaux de ses invités, les uns après les autres, et les déposa sur le lit, recouvrant par la même occasion le nourrisson. Quand Lucette se rappela soudainement de l'existence de son bébé, prise de panique, elle le chercha en vain dans toute la maisonnette. Quand on le retrouva enfin sous la pile de manteaux, il était bleu et raide comme une bûche. Lucette devait lui survivre 41 ans et trépassa finalement d'un cancer de la bouche en l'an 2000 à l'âge de 58 ans.

La quatrième sœur, Suzelle, née en 1948, épousa un homme qui s'avérait son aîné de 25 ans, contre l'avis de sa mère, qui pleura toutes les larmes de son corps quand elle s'enfuit avec ce grand charmeur de dames. Ayant enterré ses deux premières femmes, il se révéla un horrible tyran, la séquestrant et la battant à outrance. Elle lui donna tant bien que mal trois enfants, dont un garçon, Patrick, passionné par la moto, le sport même qui devait écourter son existence à l'âge de 21 ans, au terme d'un coma de 18 mois qui avait fait de lui un légume. C'est alors qu'un miracle se produisit : à la suite de la mort prématurée de son garçon, son père se métamorphosa en homme bon, cessant instantanément de la battre et devenant prêt à tout pour faire le bonheur de sa femme, dont la vie devint curieusement plus heureuse. Elle est toujours vivante à ce jour et n'a pas l'intention de mourir de sitôt.

La cinquième sœur, Doria, née en 1952, se trouva être la joie de vivre personnifiée. Dotée d'un tempérament passionné et farceur, à l'instar de son géniteur, elle fit souvent la fête et connut de nombreux amants. En 1978, consciente du temps qui avançait inexorablement, elle fut prise d'angoisse et se casa avec un ami d'enfance ; dès lors, les malheurs fusèrent sur elle, le mari en question ayant sombré dans l'alcoolisme, sa fille s'avérant la moitié du temps catatonique, l'autre moitié hystérique, et le fils trafiquant de stupéfiants qui finit criblé de balles par les motards à l'âge de 19 ans. La mort de son garçon adoré scella les derniers clous sur le cercueil de la joie de vivre de Doria.

La sixième et avant-dernière fille de cette famille maudite, Chantal, née en 1954, possédait un tempérament emporté et romantique. Très belle femme, comme la première-née de ses sœurs, elle fut courtisée par à peu près tous les hommes de la région, avant de finir dans les bras d'un homme d'affaires prospère et plutôt mystérieux, qui refusa toujours de manière opiniâtre de lui révéler la nature de ses activités. Quand il recevait des hauts dignitaires pour discuter affaires, il l'assommait d'une tisane excessivement forte qu'elle buvait volontiers, et qui la faisait sombrer dans un sommeil profond, avant de se réveiller en sursaut 13 heures plus tard. Elle finit bien par tomber enceinte au bout de deux ans de mariage, en 1986. Malheureusement pour elle, son mari se volatilisa mystérieusement alors que sa grossesse arrivait à son terme ; on retrouva finalement son cadavre au fond d'une carrière reconnue pour être le lieu d'activités pas très catholiques. En apprenant la nouvelle, elle fut prise d'un violent choc nerveux et accoucha instantanément. Quand son fils vint au monde, elle en fit son petit prince, voua sa vie

entièrement à lui et le gâta scandaleusement grâce à l'héritage colossal que son défunt mari lui avait légué. Ayant deviné la malédiction familiale grâce à son mystérieux sixième sens, Chantal alla un jour voir un prêtre spécialisé dans les exorcismes et le supplia à genoux de mettre fin à cet affreux sortilège lancé par des hérétiques à l'endroit de sa famille. Compatissant à son sort, le prêtre l'informa avec affliction qu'il ne pourrait rien changer à cette fatalité ; or, il pourrait toutefois effectuer une entorse à cette malédiction : elle partirait exceptionnellement avant son fils, qui mourrait d'une mort quelconque une ou plusieurs décennies après elle. C'est ainsi que Chantal, autre fumeuse invétérée, fut frappée d'un cancer du poumon foudroyant quelques mois plus tard, cancer qui se propagea rapidement au cerveau. En l'espace de six mois, elle était décédée. Pour ce qu'il advint de son seul enfant, il fut placé dans une famille d'accueil à Kamouraska, puisque personne de sa parenté vivante ne daigna vouloir l'adopter, encore moins ses oncles. La tragédie n'allait pas tarder à jeter son dévolu sur lui, puisqu'en 2002, alors qu'il était âgé de 15 printemps et quelques mois, il fut victime d'un accident de quatre-roues. Il avait bu quelques bières et fumé quelques joints, et fit une vilaine chute en dévalant un chemin de terre fangeux. Il se fracassa le visage contre une lourde pierre et bascula, inconscient, dans la pente abrupte pour finir la figure dans une flaque d'eau. Ainsi mourut-il, bêtement, d'une autre de ces morts les plus absurdes qui soient. C'est une vilaine habitude dans cette famille, ma famille.

Car la septième et dernière fille, Ginette Dugas, est nulle autre que ma mère. Qui est-elle? Pour ceux qui l'ignoraient encore, il s'agit d'une ex-peintre dépressive au cerveau à moitié siphonné, née en 1955, qui ne s'est jamais remise de ma naissance. Ça m'étonnerait que la malédiction familiale s'arrête à l'avant-dernière de la famille. À quel âge cesserai-je de vivre? De quelle mort stupide mourrai-je donc? Les paris sont ouverts! »

Toute la classe, bouche bée, me dévisage, y compris l'enseignante, Andrée, petite dame fluette au visage de vieille chouette, âgée d'environ 138 ans, qui roule ses r. Un silence pesant règne dans la pièce. Cependant, la prof finit bien par prendre la parole, comme si elle désirait démontrer sa volonté de maîtriser la situation.

- Mon Dieu Antoine, commence-t-elle, visiblement mal à l'aise. C'est donc ben macabre! As-tu des problèmes à la maison?

À côté de moi, Francis, enchanté de la tournure des choses, hoche frénétiquement la tête en souriant d'un air insolent.

- Tu sais que tu peux tout me dire mon grand, reprend Andrée en ne pouvant réprimer une sorte de moue reflétant son gros jugement à mon endroit. Tu viendras me voir à mon bureau si tu veux parler. Je suis bonne en psychologie : j'ai lu beaucoup de livres sur les jeunes. N'aies pas peur, je suis ton amie.

Toute la classe s'esclaffe bruyamment. Ça y est, on me prend pour un fou.

- Pour l'histoire, poursuit Andrée, s'échauffant manifestement, c'est pas compliqué : ça marche pas « pas-en-toute » ! Dans le fond, c'est PAS une histoire. Il est où le personnage principal? Que veut-il? Qui lui met des bâtons dans les roues? La structure en trois actes, ça te dit rien? On a vu et revu ça en classe, pendant TOUTE l'automne. J'ai suivi TOUT le livre de Janette Bertrand! Méprends-toi pas sur mes intentions : c'est pas complètement mauvais ce que t'as fait mon beau... mais je peux pas te faire passer. Je te donne un zéro.

La classe profère à l'unisson un « Ooooooooooh! » retentissant et mémorable. Mon sort est scellé. Je n'ai plus rien à faire ici. Je n'ai plus qu'à rentrer chez moi, la queue entre les jambes, comme un chien piteux. J'évite Francis et ses sous-fifres et je me faufile jusqu'à la sortie de l'école au son de la cloche, plus mort que vif, empruntant une kyrielle de détours dans les rues environnantes et les divers sentiers de la forêt pour ne point qu'on me trouve.

10 :

Durant le mois qui suit, je ne fréquente plus mes pseudo-amis aussi souvent. Je finis bien par les suivre à la chasse à l'original à la suite des invitations insistantes de Francis, ce que je regretterai ultimement, à cause de l'abus de Tequila Bang bang et de marijuana, qui me fera tomber dans un coma pesant au terme duquel Francis me retrouvera, comme il se plaît désormais à la répéter inlassablement à quiconque croisant son chemin, étendu sur le dos, dans la neige, une saucisse à hot-dog grillée entre les fesses. Selon ses dires, je me suis vautré dans mon vomi

en me lamentant sur mon enfance. Il m'a gratifié de quelques estocades dans les côtes pour me remettre les idées à la bonne place, pour emprunter ses mots, mais rien n'y faisait ; j'avais perdu la carte d'après lui. En tout cas, j'aurai réussi à le faire rigoler aux larmes, et faute de pouvoir me remémorer ce qui est véritablement survenu, il ressassera cette histoire pour le restant de ses jours, à son avantage bien évidemment.

À la maison, un événement majeur est survenu : le vieux tacot fumant et brinquebalant de mon père a rendu l'âme en plein milieu de la forêt, alors qu'il devait traîner sa remorque lourdement chargée de bois de chauffage. Comme la chance était manifestement de son côté – comme il s'amuse à le répéter – il avait vendu au Grand bazar d'Amqui, la veille au soir, les œuvres sordides de ma mère pour quelques centaines de dollars. Il s'est ainsi aussitôt procuré un nouveau véhicule en aussi piètre état que l'ancien, le seul qu'il pouvait se permettre d'acquérir avec ses moyens financiers dérisoires. Il le retapera et ça conviendra, selon les dires de mon père, toujours animé de son optimisme légendaire.

Entre-temps, la période des fêtes est arrivée, le moment le plus palpitant de l'année dans ma famille.

On est le 24 au soir. Ma mère a accompli un effort surhumain en cuisinant de la cipaille – ratée. En guise de cadeau de Noël, j'ai hérité du vieux manteau de cuir de mon père qu'il « portait très bien à ton âge, les petites filles arrêtaient pas de me reluquer ». Malheureusement pour moi – ou heureusement, selon le point de vue –, le manteau, beaucoup trop serré, ne me va pas du tout. Je suppose qu'il a rapetissé au lavage.

La morosité pourrait très bien être imprégnée dans tous les murs de la maisonnette, mais comme mon père a fait une entorse légendaire à son règlement de ne laisser entrer aucun alcool sous son toit sous aucun prétexte, ma mère a pu engloutir une partie d'une bouteille de rhum que mon père lui a rapportée, pour lui remémorer son jeune temps. Après tout, pourquoi les demeurés comme elle n'auraient pas le droit de s'amuser eux aussi durant la période de festivité? Malheureusement, l'alcool fort et le cocktail de médicaments ingurgités par ma mère à tous les soirs ont provoqué un effet inusité sur elle : elle est comme rajeunie de 25 ans, redevenant une jeune fille pimpante et jacassante, dansant avec mon père à un rythme endiablé sur l'air d'une chanson du groupe Beau Dommage portant son prénom.

« Oh Ginette Ginette... fais-moé sauter dans ton cerceau. Oh-oh-oh-oh! »

- Oh Michel, s'extasie-t-elle en prenant amoureusement le visage de mon père entre ses mains. Tu es un homme merveilleux! Te rappelles-tu de notre nuit de noces?
- Oh oui, roucoule mon père. On était à Sainte-Luce-sur-mer. Ta sœur Doria nous avait prêté son motel. On avait fait un gros feu de la Saint-Jean-Baptiste... pis on l'avait fait dans le sable.

Écœuré, je les observe se câliner comme deux adolescents en rut tout en fumant une cigarette. J'ai découvert dernièrement que j'aimais le goût du tabac ; et en plus, je peux en avoir pour presque rien grâce aux parents du nain qui, hormis le trafic de poudre, se livrent aussi à la contrebande de cigarettes indiennes. Mon argent pour le lunch du midi à la cafétéria passe dorénavant dans les Indiennes!

Le regard abasourdi de mon père se fixe alors sur moi.

- Qu'est-cé que tu fais là à fumer le flo, s'insurge-t-il. Tu veux-ti te ramasser comme ta tante Chantal avec un cancer du poumon à 45 ans?
- Ah Michel, le ramène à l'ordre ma mère, laisse-le donc vivre ses expériences.

Puis elle s'empare de ma cigarette pour se mettre à en aspirer la fumée frénétiquement entre ses doigts.

- Donne-moi ça toi, ordonne-t-elle d'une voix flûtée.

La cigarette lui pendant désormais à la gueule, elle se met à fouiller dans les vieilles cassettes de mon père. Elle jette son dévolu sur Edith Piaf.

- Ah Edith! Moi pis elle on est pareilles! C'est ma grande chum!

À ma grande honte, elle décide soudain de s'improviser chanteuse, mais elle se met à beugler, plutôt que chanter : « NOOOOOOOOON.... RIEN DE RIEN... NOOOOOON, JE NE REGRETTE RIEEEEN... NI LE BIIIIII-EN, QU'ON M'A FAIT... NI LE MAL... ÇA M'EST BIEN ÉGAL... »

Mon père, complètement obnubilé par la vision éthérée de ma mère, ne profère plus un mot. Il sourit, l'air heureux, alors qu'elle achève sa chanson.

- Ça c'est la femme que j'ai connue, lance-t-il à mon intention.

Les bras croisés, affalé sur le sofa antédiluvien, je m'allume une autre cigarette. Ma mère tend les bras à mon père et ils tournoient ensemble sur l'air de la chanson.

- Çaaaa commence avec tou-aaaaaaa, chantonne ma mère, triomphante, qui n'a sûrement pas connu une telle joie depuis ma naissance.

Elle a enfin terminé de massacrer la chanson. À présent, j'appréhende ce qu'elle projette de faire.

- Hey Michel, s'écrie-t-elle avec ses grands yeux écarquillés. Je sais ce que je pourrais faire!
- Quoi, demande-t-il prudemment.
- Recommencer à peindre! C'est maintenant ou jamais! Ça commence à soir!
- Ginette... c'est pas une bonne idée, marmotte mon père, pétrifié.
- Je m'en vais chercher mes toiles, annonce-t-elle avec un enthousiasme débordant. Je les ai pas vues depuis... depuis longtemps!

Mon père se lance à sa poursuite. Il dévale l'escalier de la cave derrière elle. Elle ricane follement comme une jeune mariée sévèrement emmourachée de son prince charmant. Puis, un silence de mort s'installe. La descente aux Enfers est amorcée. Ma mère pousse un hurlement de rage bestial. Mon père hurle à son tour. Ils remontent l'escalier en trombe et je constate que mon père a le visage en sang. La folle lui a griffé la figure!

Voyant rouge, elle persiste à crier de toutes ses forces tout en agrippant la nappe de la table pour renverser sur le plancher tout le « festin de Noël ». Elle s'attaque ensuite au contenu des armoires, lançant et fracassant tout ce qui s'y trouve contre mon père, qui se protège la tête d'une chaise. Dévastée, ma mère se plie en deux sous l'effet de la douleur et sanglote en hoquetant. Mon père vient alors l'enserrer de ses deux grosses mains courtaudes.

- J'ai pas tout vendu, minou, murmure-t-il piteusement. Il reste encore tes pinceaux pis ta peinture...
- Où ça, glapit-elle en se redressant brusquement.
- Dans notre chambre, dans le garde-robe... mets-toi pas dans cet état-là, je t'en supplie!

Elle se relève précipitamment et se rue dans leur chambre à coucher pour en ressortir avec une boîte en carton. Le dos voûté, elle va se barricader dans la salle de bain. Mon père tente tant bien que mal d'aller la raisonner, mais elle a verrouillé la porte, contre laquelle il tambourine.

Je suis évidemment témoin de toute cette désolation. Heureusement qu'il me reste des cigarettes. C'est alors que mon père, aux prises avec une autre de ses idées de génie, sort deux minutes à l'extérieur et revient avec une hache. Va-t-il la tuer, ou du moins l'assommer, pour qu'elle cesse de crier? Il s'en sert plutôt pour défoncer la porte de la salle de bain. Il en ressort avec ma mère, à présent complètement nue, qui s'est badigeonné le corps de sa peinture à l'huile toxique et de surcroît assurément périmée depuis des lustres. Elle tente frénétiquement de s'échapper, se débattant comme une truite sur un hameçon alors que mon père la tire dans la salle de bain.

- NOOOOOOOOOON! NOOOOOOOOOON!
- Il faut te nettoyer Ginette. Tu vas t'intoxiquer!
- NOOOOOOOOOON! Tu détruis toujours mes œuvres! NOOOOOOOOOON!
- ANTOINE! se lamente mon père sur un ton de détresse. Appelle l'ambulance!
ANTOIIIINE!

Je demeure catatonique, n'émettant pas l'ombre d'un mouvement. Il finit par lâcher prise, alors que ma mère retourne à la salle de bain dans le dessein de poursuivre ses chefs-d'œuvre, et il entreprend de téléphoner lui-même aux secours. Au bout de dix minutes seulement, les ambulanciers débarquent chez nous. Je sors dehors pour les observer se débattre avec ma mère, qui est comme animée d'une force surhumaine. Ils finissent par parvenir à la rentrer de force dans l'ambulance. Mon père y grimpe également.

- Envoie Antoine! Reste pas planté là! Viens-t'en!

Je le dévisage sans rien répondre. Il saute alors de l'ambulance et fonce vers moi pour me tirer par le bras. Je me dégage avec colère et brandit mon poing tout en hurlant de toutes mes forces :

- CRISS-MOI PATIENCE! JE SUIS PLUS CAPABLE DE VOUS AUTRES! JE VOUS HAIS! VOUS ME POURISSEZ LA VIE!

L'air peiné, il s'éloigne et saute à l'arrière de l'ambulance, qui démarre en trombe.

Je m'empare de ce qui reste de la bouteille de rhum à ma mère, puis je me mets à déambuler dans le champ. Les larmes affluent dans mes yeux malgré moi. Ça m'arrive rarement de pleurer. En fait, je ne me souviens pas de la dernière fois que je me suis abandonné à de tels épanchements. Je ne me rappelais pas à quel point c'était libérateur. Je n'ai jamais demandé à venir au monde dans une maison de débiles mentaux. Mes parents sont de véritables mécréants, et ils ont commis l'erreur de faire un enfant.

J'aboutis tout naturellement sur les terres à Armand, le grand-père de Francis, et je vais sonner à leur porte, en dépit de l'écriteau « Pas de colporteur ». Jasmine vient ouvrir et elle me dévisage durant quelques secondes, comprenant que quelque chose de grave vient de survenir dans ma vie.

- Antoine, s'exclame-t-elle avec chaleur et bienveillance. Rentre!

Elle m'ouvre grand la porte et je me glisse à l'intérieur de la demeure. Un effluve d'eau-de-javel s'incruste dans mes narines. Apparemment, Jasmine a réalisé le grand ménage pour Noël. Malgré tout, un relent d'urine fermentée persiste à flotter dans l'air. De la pisse de vieillard valétudinaire, c'est une odeur pire que celle de la pisse de chat!

Toujours est-il que le bonhomme est en train de chanter, une grosse quille de Molson à la main.

- « Tout d'un coup tu maries ma fille, tout d'un coup tu la maries pas ; tout d'un coup, tu pars en Afrique, tout d'un coup tu restes au Canada », chantonne-t-il en fixant le plafond.

Francis se tourne vers moi, l'air enchanté.

- Sacrement Lavoie, se réjouit-il, les yeux débordant de scélératesse. Tu t'es pas vu! On dirait que y'a un truck qui t'es passé dessus!

Je ne parviens pas à répondre quoi que ce soit d'intelligible. Jasmine, ne comprenant que trop bien la situation, se tourne vers son grand-père.

- Hey Armand, l'interpelle-t-elle sur un ton joyeux. J'ai une bonne nouvelle : c'est l'heure du bain!
- Oh non, rechigne le vieillard. J'en ai pris un il y a de ça trois jours!
- menteur, réplique Jasmine en lui jetant un regard obligé.

Armand se soumet donc à contrecœur aux doléances de sa petite-fille et agrippe sa marchette pour se traîner péniblement jusqu'à la salle de bain.

- JU-LI-EN, appelle Jasmine sur un ton impérieux. Viens m'aider!

Son amoureux dévale les escaliers et s'engouffre dans la salle de bain, l'air complètement éméché. Ils rigolent tous les deux en refermant la porte d'un coup de pied, puis ils entonnent l'air d'une chanson d'antan avec le vieillard heureux comme un enfant tout en faisant couler l'eau du bain. Pendant ce temps, Francis s'assoit face à moi, sur le bord de la chaise berçante de son grand-père, et agite une main impatiente devant mon regard placide.

Catatonique comme ma mère, je tiens la bouteille de rhum d'une main et je psalmodie des paroles dénuées de sens. Francis m'arrache la bouteille d'une main et la cache derrière son dos, un sourire narquois accroché au visage.

- Donne-moi ça, explosé-je avec colère en parvenant à la lui reprendre avant d'engloutir une longue gorgée de cet alcool fort.

Je serre les dents de dégoût et un frisson me parcourt l'échine, alors que je repose la bouteille sur la table. Francis en profite pour prendre à son tour une longue gorgée. Entre-temps, je reviens tranquillement à moi et cesse de tourner autour du pot.

- Là tu vas me dire ce qui se passe, déclare-t-il sérieusement cette fois en me fixant dans les yeux d'un air presque inquiet.

J'ignore comment, mais les mots finissent par sortir et se déverser devant moi. On croirait presque que j'observe une autre personne relater ce qui s'est produit à ma place. Quand j'achève mon récit, les Zerbes et le Nain font irruption dans le salon avec leurs petits yeux vitreux injectés de sang. Leurs manteaux empestent la marijuana.

- R'garde ben qui qui est là, beugle le nain d'une voix similaire à celle d'un itinérant de 50 ans qui dégueule au lieu de parler.
- Osti que tu sais pas parler, l'nain, rigole Francis. Lavoie s'est sauvé de sa famille de fous. Il est venu fêter avec nous.
- Moi aussi je me suis sauvé des miens, souligne les Zerbes.
- Non, reprend le nain en me pointant avec insistance. J'parle pas de lui. J'parle d'elle!

Il s'écarte et Cynthia apparaît comme par enchantement derrière lui, telle une nymphe, arborant un sourire triomphant.

- Allô Francis! Je te l'avais dit que t'en avais pas fini avec moi!
- T'as pas mieux à faire que d'être ici à soir, l'interroge-t-il brusquement.
- J'ai une super bonne raison d'être là, renchérit-elle en se tournant vers les Zerbes, qu'elle enlace langoureusement avant de l'embrasser goulûment.

Francis, consterné, éclate de rire et se garde bien d'émettre le moindre commentaire.

- Viens Antoine! ordonne-t-il impérieusement. On va aller boire comme des colons dans la cave à mon grand-père. Comme ça on le déranger pas quand il sera couché.

Il se lève précipitamment en s'efforçant d'ignorer la présence de sa cousine qui l'illumine malgré lui. Puis nous descendons l'escalier de fer rouillé du solarium jusqu'à la porte de la cave, protégée par une lourde porte de métal cadénassée. Le reste de la meute nous suit, menée par Cynthia, dont la silhouette gracieuse plane sur Francis, qui concentre toutes ses énergies à ne lui porter aucune espèce d'attention. Il allume la lumière de la cave, révélant une très vaste pièce constituée d'une grande table de bois entourée de tabourets, d'un congélateur rectangulaire surplombé par un babillard assailli par des coupures de journaux de gens décédés remontant jusqu'aux années 1960 et d'une fournaise massive dont le tuyau gigantesque remonte jusqu'au plafond, plutôt bas.

Francis allume une radio accrochée au mur et une chanson des Cowboys fringants débute. Il ouvre la fenêtre et s'empare d'une caisse de 24 de Molson, qu'il a laissé refroidir dans la neige. Puis il se met à bavarder à un rythme infernal, pérorant jusqu'à ce que l'ivresse de tous s'ensuive et que personne ne parvienne plus à le suivre. Au bout de quelques heures à m'efforcer

d'engloutir bière par-dessus bière, je suis affalé, la tête sur la table, la conscience à moitié anesthésiée. Comme pour demeurer fidèle à sa tradition, Francis s'est emparé – encore! – de l'appareil-photo de sa cousine qui glousse comme une oie et il s'amuse à nous filmer, l'un après l'autre.

- L'nain, déparle-t-il, la langue lourde, à ce dernier qui sourit de toutes ses dents à l'objectif. T'es photogénique l'câlisse!

Il se tourne vers moi.

- Hey Antouène! Fais-moi des grimaces!

Je le gratifie de mes pires simagrées. Il rigole à s'en taper les cuisses et à s'en rouler par terre sur le plancher glacial. C'est à ce moment que je décide de me lever pour aller pisser ; or, en voulant emprunter un raccourci derrière la fournaise, je me cogne violemment le crâne contre le tuyau de celle-ci. Il va sans dire que Francis n'est pas près de cesser de rire. Je vais donc décharger ma vessie dans un banc de neige derrière la vieille demeure brinquebalante. Malgré ma douleur lancinante au crâne et les quelques étoiles qui tournoient devant moi, je redescends dans la cave pour constater que les Zerbes, qui a gobé quelques cubes de hash en mon absence, bave à son tour sur la table. Exaspéré, Francis exhorte le nain à ramener son ami chez lui.

- Tu... viens... ti... avec... moi? demande les Zerbes, excessivement au ralenti, à sa conquête Cynthia tout en lui tendant une main indolente.
- Plus tard, réplique-t-elle sèchement. La soirée est encore jeune!

Une fois les Zerbes et le nain disparus, nous nous attaquons à la seconde caisse de 24, qui n'attend qu'à être vidée dans nos gosiers. À mon grand bonheur, je suis enfin complètement anesthésié au point de ne plus rien sentir autour de moi. Je finis par m'écrouler sur la table et m'assoupir pour de bon...

Je me réveille en sursaut, je ne sais combien de temps plus tard, la cave étant plongée dans la pénombre la plus totale. L'œuvre de Francis assurément. Je parviens à me rendre à tâtons jusqu'à la sortie. Heureusement, il n'a pas poussé la blague jusqu'à verrouiller la pièce de l'extérieur. Je remonte l'escalier du solarium, puis j'ouvre tout doucement la porte d'entrée du rez-de-

chaussée en la refermant derrière moi avec circonspection. Je délace tranquillement mes souliers. Toute la maisonnée est profondément assoupie. Le vieillard, qui s'est métamorphosé en statue de cire pour la nuit, est protégé contre les soubresauts et intempéries du monde extérieur et de l'entité bien vivante qu'est la maison grâce à sa mythique couverture de laine.

Je m'apprête à emprunter l'escalier en colimaçon pour aller me jeter, tout habillé, sur un des matelas dépourvus de draps d'une des chambres de l'étage quand un bruit retentissant similaire à une explosion nucléaire vient rompre à jamais le silence de la maison-musée : la chaîne de la toilette vient d'être tirée. La porte de la salle de bain, qui donne sur le salon où repose le vieillard égroting, s'ouvre à la volée : Cynthia en sort, l'air visiblement désorientée.

- Beuuu-aaark, plus jamais de fort, ânonne-t-elle d'une voix pâteuse.

Un craquement très pesant résonne soudain non loin d'elle. Elle sursaute en émettant un petit glapissement suraigu, puis elle se dirige vers l'escalier, près duquel je suis prostré, pétrifié, avant de jeter un œil dans la chambre conjugale des grands-parents, dont la porte est grande ouverte, comme d'habitude. On peut constater que le lit, démesurément haut et large et doté de baldaquins, occupe une bonne partie de l'espace disponible dans la pièce exiguë et exempte de la moindre fenêtre. Un très long bureau surmonté d'un immense miroir est adossé au mur en face du lit, derrière lequel quelque chose semble tapi dans l'ombre, guettant le meilleur moment pour surgir et se jeter sur sa proie, en l'occurrence Cynthia. Cette dernière se rapproche du lit à pas feutrés, osant à peine respirer. Elle se hisse péniblement dessus et s'étire le cou pour discerner ce qui se trouve derrière.

- Grand-p'pa, murmure-t-elle d'une voix incertaine. C'est toi?

Elle pousse soudain un cri strident alors qu'en l'espace d'une fraction de secondes, la créature tapie dans l'obscurité bondit sur elle et la plaque contre le lit. Il s'agit de Francis, qui s'allonge sur Cynthia et appose sa main sur la bouche de sa cousine, qui gémit, puis détourne la tête pour se dégager la tête.

- T'es con! J'ai failli faire une crise cardiaque! Ça se fait pas des affaires comme ça! T'as quel âge! Deux ans?

Soudain, leurs regards entrent en collision comme deux galaxies. Désormais, ils ne peuvent plus se quitter des yeux. Ils se contemplent, complètement fascinés l'un par l'autre. C'est Francis qui, brûlant de désir pour elle depuis plusieurs années, succombe finalement aux charmes de sa cousine et l'embrasse furieusement. Puis ils roulent l'un sur l'autre dans le lit infini et s'abandonnent rapidement au plaisir qu'ils ont trop longtemps réprimé.

Je ne veux point faire un Marcel Proust de moi-même dans *Sodome et Gomorrhe* et être le témoin d'une scène immorale à laquelle je ne devrais jamais être contraint d'assister, mais comment m'esquiver en douce sans que l'on s'aperçoive de ma présence et qu'on me prenne pour le pire des voyeurs?

Je tente un pas en avant. Par malheur, le plancher vétuste craque fortement. Francis, en train de faire l'amour brutalement à sa cousine, tourne la tête vers moi, à ma plus grande horreur, et esquisse un sourire sinistre à mon intention en plissant ses petits yeux empreints de méchanceté et de perversité.

Je m'extirpe instantanément de ma torpeur et je me traîne jusqu'en haut, choisissant une chambre au hasard et verrouillant la porte derrière moi, avant de me laisser choir à plat ventre sur un matelas à moitié déchiré pour sombrer immédiatement dans le coma le plus réconfortant de tous les temps.

11 :

L'épisode de l'embrassade de Francis avec sa cousine dont je fus témoin coïncide avec l'internement de ma mère à l'hôpital psychiatrique de Rimouski, pour mon plus grand bonheur. En effet, les psychiatres, craignant pour sa vie après sa crise aiguë du temps des fêtes, prennent la décision solennelle de la garder captive, contre son gré, entre les murs épais de l'ancienne forteresse transformée en hôpital. Elle brille ainsi par son absence à la maison et mon père aussi, par défaut, puisqu'il est toujours rendu à l'hôpital, à ses côtés. Malheureusement pour moi, ou plutôt pour mon estomac, il perd sa fâcheuse habitude d'aller fouiller les dumpsters des épiceries environnantes, négligeant du même coup de m'apporter des victuailles. Je suppose qu'il se nourrit lui-même grâce aux dumpsters de la grand'ville de Rimouski, récoltant probablement au

passage quelques injures et coups de pied au cul des commerçants. Bref, il s'écoule un long mois, durant lequel je profite de la Sainte paix avec un grand S et me noie dans la solitude, ne sortant plus de chez moi que pour me rendre à l'école et m'enfuyant dès que le son de la cloche signale la fin des classes.

Or, ma vie de reclus ne saurait durer : ma mère reçoit son congé de l'hôpital un soir de la fin janvier. Ayant refusé catégoriquement d'aller lui rendre visite durant son mois d'internement, je dois dire qu'elle est demeurée exactement la même, soit catatonique et agoraphobe, en plus d'être angoissée comme personne. Ils l'ont remise sur ses anciens médocs sans se soucier de l'effet néfaste qu'ils produisaient sur elle. De toute façon, un poison ou un autre, ça m'étonnerait que ça change quoi que ce soit à sa misérable existence!

Aujourd'hui, on est samedi et j'ai passé la journée au lit, absorbé par l'immense fresque de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*. J'ai déjeuné et dîné au lit, tout en répondant par onomatopées et monosyllabes aux questions insignifiantes de mon père quand j'allais fouiller les fonds d'armoire dans la cuisine, mes écouteurs antédiluviens vissés à mes oreilles. Puis de retour dans mon lit, je grignotais négligemment des craquelins mous tout en demeurant captif de l'histoire que je lisais, disséminant ainsi des miettes dans mes draps. Mais ça ne m'importait peu! Lire, c'est me perdre dans une autre réalité que la mienne, qui m'horripile et me rend neurasthénique. Aussi bien dire qu'il s'agit de ma planche de salut!

Ce soir à la maison, un événement exceptionnel a lieu : on a de la visite, nulle autre que la vieille tante Thérèse à mon père. Comme il est complètement dépassé et désemparé par la progression récente de la maladie de ma mère et qu'on est tous en train de crever de faim, il a appelé à la rescousse la sœur de sa défunte mère, qui a décidé de prendre le taureau par les cornes pour venir en aide à son neveu adoré ayant sombré dans l'indigence et l'infamie.

Campagnarde robuste forte de ses 82 printemps, la tante Thérèse n'est pas du genre à s'en laisser imposer. Durant sa longue vie passée dans les bois à travailler de ses mains épaisses comme des jarrets d'agneau, elle a dompté (et enterré) deux maris, mis bas 14 enfants et élevé d'une main de fer poules et dindes pour sustenter son troupeau. Aussi bien dire qu'elle en a vu d'autre au cours de son existence de rustre!

Mon père doit quasiment me traîner de force hors de ma chambre pour que j'aie embrasser la tante Thérèse, qui apparaît dans le cadre de porte et pousse un cri de ravissement – qui s'apparente plutôt à un rugissement de lionne - dès qu'elle m'aperçoit tout en m'attirant à elle. Je ne veux pas m'approcher de cette drôle de créature, mais mon père me pousse fortement en avant. Dès que je suis suffisamment près de celle-ci, elle m'enserme le cou à deux mains et m'embrasse brutalement sur les deux joues, beaucoup trop près de la bouche, au point que son haleine fétide de chiqueuse de tabac m'asphyxie durant quelques secondes. Puis elle m'étreint si fort contre son torse large comme une armoire à glace et pourvu d'une poitrine gargantuesque que j'en ai les os qui craquent. Elle me repousse et me détaille sous toutes mes coutures en me faisant tournoyer sur moi-même.

- Saint-Marie-Mère-de-Dieu Michel, il est donc ben chétif ton gars. À quoi tu le nourris? À du veau maigre?

Elle explose d'un rire tonitruant en se tapant les cuisses. Puis elle aperçoit ma mère, qui émerge de la chambre à coucher de mes parents, son corps squelettique et livide drapé dans une robe de chambre bleu poudre. Le regard hagard, elle ne semble pas comprendre ce qui se passe.

- Jésus-Marie-Joseph, beugle la tante Thérèse en cambrant sa poitrine monstrueuse. Il y a-ti quelqu'un qui mange dans c'te maison-là? Elle a plus que la peau sur les os c'te pauvre créature-là!
- Elle a perdu 25 livres à l'hôpital, affirme mon père. C'est pas comme si elle en avait à perdre. Elle voulait rien avaler, à part du bouillon de poulet.
- Seigneur Dieu! Une chance que je suis pas arrivée les mains vides!

Elle ouvre grand sa glacière posée près d'elle et en sort un cadavre de truie bien grasse. Ma mère pousse aussitôt un gémissement de frayeur en allant se cacher derrière mon père, qui sourit d'un air féroce.

- Ah non! Ma tante Thérèse! Tu vas pas nous faire ton fameux ragoût aux pattes de cochon!
- Ouais, à part si tu préfères manger les miennes! HAHAHA!

Je n'ai jamais rencontré quiconque possédant un rire aussi désagréable et perçant les tympans à ce point.

- Je me disais que tu t'en ennuyais, reprend la tante Thérèse, ça doit ben faire 40 ans que je t'en ai pas fait, depuis le temps où t'étais flo pis que je battais mon premier mari au bras de fer à table. Tu t'en rappelles! HAHAHA! Bon ma belle Ginette, viens m'aider à mettre la main à la pâte, c'est des affaires de femme ça!

Ma mère s'exécute docilement en entreprenant de sortir les instruments de cuisine un à un. Sur ordre de la matrone, mon père et moi nous retranchons dans le salon pour nous affaler sur le sofa, tandis que la tante Thérèse dépèce la truie d'une main de maître, répandant du sang sur le comptoir qui dégouline sur le plancher. À un certain moment, elle se sert d'une scie électrique miniature pour trancher les os de l'animal et asperge accidentellement de fluide le visage de ma mère, qui pousse un cri d'horreur et se prend le visage à deux mains. Je ne peux réprimer un sourire d'amusement.

Thérèse, tout à son aise dans son élément, la cuisine, chantonne, tout en sectionnant tendons et os. À présent, le plancher est entièrement maculé de sang, à un point tel que les pieds nus et le bout de la robe de chambre de ma mère baignent dedans, mais elle est si absente d'esprit qu'elle ne s'en rend même pas compte.

- « Turlututu pointu! Moman voulait me battre ; j'ai passé par la petite rue ; elle m'a pas battue-tutu! » Chante avec moi Ginette!

Ah non, ma mère se met de la partie! Elle accompagne la tante Thérèse dans sa chanson sinistre et son chant s'apparente à un marmottement inintelligible de nonne en train de se livrer à la prière.

Plus tard dans la soirée, la tante Thérèse nous sert son plat légendaire. Pour l'occasion, mon père a sorti des boules à mites ses « couverts du dimanche ». Lui et Thérèse dévorent leurs portions avec glotonnerie, tout en bavardant avec animation. Ils sont ce qu'on appelle de bons vivants. Il lui parle avec passion de la décharge qu'il visite à toutes les semaines et des trésors que cet endroit recèle ; elle lui relate sa longue liste de prétendants, constituée de vieux messieurs vicieux qui ne diraient pas non à tâter ses attributs généreux reconnus comme attraction

touristique du village de Saint-Léon, mais qu'elle dédaigne hardiment, préférant l'indépendance aux plaisirs de la chair. Bref, ils sont les seuls à parler finalement. De son côté, ma mère s'est tue à jamais, tandis que j'abhorre cette famille à un point tel que ce n'est même pas la peine de tenter de converser avec eux.

Aussitôt que j'ai vidé mon assiette, je me lève de table, mais la tante Thérèse vient poser sa lourde patte sur mon épaule et je n'ai d'autre choix que de me rassoir. Voulant assurément m'engraisser, elle me sert une autre portion d'ogre, que je dois me forcer à ingurgiter. Puis elle m'accorde enfin la permission de me retirer afin qu'ils puissent discuter de choses d'adultes d'âge mûr, telles que l'ostéoporose ou encore la médiocrité de la représentante provinciale de notre région Françoise Pilon, assise sur son siège de députée depuis plus de 25 ans. Au moment où je m'appête à refermer ma porte de chambre, on frappe violemment à ma fenêtre. C'est évidemment Francis, hilare, qui me gratifie du doigt d'honneur. Il est accompagné des frères Thériault, au volant de leur pick-up, qui sourient d'un air niais en me saluant avec leur cannette de Labatt 50. Francis me fait signe d'aller les rejoindre en me montrant la bouteille de fort qu'il a en sa possession. Voulant une fois de plus échapper à ma maison de fous, j'opine vigoureusement de la tête. Sans accorder aucune attention à ma famille, je me dirige vers l'entrée. Mon père, qui me voit bien aller, se lève aussitôt de table et vient se planter devant moi.

- Tu vas où comme ça? Pas avec les fous qui sont venus virer devant chez nous?

Exaspéré de devoir toujours me soumettre à ses quatre volontés, je lui réplique impudemment, à la manière de Francis :

- C'est pas de tes affaires.
- Ben c'est de mes affaires, s'échauffe-t-il. Ils sont chauds pis ils conduisent! Regarde-leur l'allure, c'est écrit dans leur face!

Je l'ignore en faisant mine de laisser mes bottes, puis d'enfiler mon manteau. Il demeure prostré devant moi, me bloquant par la même occasion l'accès à la porte.

- Tu sors pas d'ici mon gars. À soir, tu *communiques* avec nous!
- Ta gueule, riposté-je en le repoussant et en ouvrant grand la porte.

- Ça a -ti du bon sang parler de même à son père, s'insurge la tante Thérèse. Les jeunes de nos jours respectent même plus leurs aînés! Moi dans mon temps, j'aurais mangé une mornifle si j'aurais osé parler de même à popa!

En guise de réponse, je claque la porte si violemment que les murs ténus de la demeure en tremblent. Je saute sur le siège arrière du pick-up, me retrouvant à côté de Francis qui me serre la main.

- Hey Lavoie, s'exclame-t-il, ses petits yeux vitreux empreints de scélératesse. Ça te tente-ti de boire en colon à soir?
- Oh oui!
- Parle-moi de ça! J'ai trouvé une bouteille de Tequila Bang bang dans le bois à côté du camp des deux babouins. On va finir ça moi pis toi chez mon grand-père! Hey Thériault 1, pèse sur le gaz!

L'aîné des Thériault conduisant le véhicule s'exécute, fonçant à travers le champ et creusant du même coup un chemin dans le mur de neige, haut de plus de six pieds. Une fois que le pick-up s'est arrêté devant la vieille demeure brinquebalante, nous débarquons et constatons que la porte d'entrée du solarium est verrouillée.

- Ah voyons, s'énerve Francis. Elle est donc ben conne de barrer la porte.
- Pourquoi ta sœur barre la porte?
- Depuis qu'on s'est fait défoncer par des fous sur la poudre, elle dort plus la nuit. Mais c'est con, ils ont rien trouvé à voler la dernière fois. Ils ont juste saccagé le salon. Je lui ai dit qu'ils étaient pas près de revenir, mais elle voulait rien savoir!

Francis se précipite à l'arrière de la maison pour cogner violemment à la vitre de la porte patio donnant directement sur le salon où Armand devrait normalement se trouver, affalé sur sa chaise berçante. Malheureusement pour nous, la pénombre s'est déjà installée, alors le vieillard, plongé dans un sommeil de mort, s'est métamorphosé en statut de cire recouverte d'un linceul.

- Câlisse, blasphème Francis en effectuant à nouveau le tour de la maison. Bon, tu vas me suivre, Lavoie. On va glisser dans la trappe à bois de chauffage. Hahaha! On va rentrer comme des voleurs! Viens-t'en Antoine!

Nous glissons durant quelques secondes pour atterrir assez durement dans la cave, parmi les bûches éparses. La porte du sous-sol n'étant pas cadénassée, par chance, nous remontons au rez-de-chaussée, le temps de retirer nos manteaux et nos bottes, pour nous précipiter à l'étage. Francis jette un œil à la chambre tout en rose de sa sœur dont la porte – également rose – est fermée.

- Elle est déjà couchée? C'est louche ça! Ça doit pas ben aller avec son chum!
- Comment ça?
- C'est pas de tes affaires!

Nous allons dans la chambre de Francis et refermons la porte. Francis sort aussitôt la bouteille de son sac, les yeux brillants d'excitation.

- Hey Lavoie! T'as rien bu aujourd'hui. Moi j'ai déjà dix bières dans le corps, il faut que tu me rattrapes! Cale-moi ce 40 onces-là jusqu'en bas de l'étiquette.
- J'aime pas ça caler du fort, dis-je mollement.
- T'es pas capable de le faire en 20 minutes, me nargue Francis en enfonçant son index accusateur dans mon torse. T'es juste une petite nature!
- Va chier, que je lui envoie en décapsulant la bouteille avant d'en engloutir une très longue gorgée pour ensuite me pincer le nez de dégoût.
- Voyons, s'échauffe Francis à son tour en haussant fortement le ton, c'est quoi cette petite gorgée-là de mauviette! Ma sœur est capable de faire mieux! À 12 ans, elle était meilleure que toi. ENVOYE! FAIS-PAS TA CHOCHOTTE! SOIS PAS TIMIDE!

En guise de réponse, j'avale avec rage la moitié du contenu de la bouteille en l'espace d'une minute. Assis sur le lit, je m'écroule sur le dos et pousse un long soupir en m'essuyant la bouche avec la paume de ma main.

- Hey c'est dur, commente Francis en observant si le liquide de la bouteille est descendu près de l'étiquette. T'es même pas près de finir encore pis ça fait déjà dix minutes. Franchement Lavoie, tu me déçois. Y'a rien à faire avec toi!

Il sait comment me mettre en furie noire. Malgré la bile que je sens remonter sournoisement dans ma gorge, je m'entête à vider la bouteille de Tequila dans le délai exigé par mon pseudo-

ami. Ce dernier, n'éprouvant aucune espèce de pitié à mon égard, tient de force la bouteille au-dessus de ma tête pour m'astreindre à boire ce poison jusqu'à la lie. Je parviens finalement à relever son défi. Tout un accomplissement!

- 21 minutes, m'annonce Francis en scrutant sa montre. T'as pas réussi espèce de bonrien!
- Ça fait pas effet la Tequila...

Francis me dévisage avec consternation.

- Viens, je vais aller te porter chez toi.
- Déjà? La soirée fait juste commencer!
- Pour moi, elle est déjà commencée depuis longtemps! Envoye! Sors de ma chambre!

Une fois dehors, je m'apprête à couper à travers le champ pour emprunter le chemin creusé par le pick-up des frères Thériault. Toutefois, entre-temps, la neige a continué de se déverser sans merci. Francis avance à grandes enjambées à quelques mètres en avant de moi, se frayant un chemin à travers l'immensité immaculée. Il se retourne pour m'invectiver d'une voix lointaine.

- Qu'est-ce que t'attends, Lavoie! s'impatiente-t-il. As-tu perdu la faculté de marcher?

Voulant répondre, mais n'y parvenant pas, je m'écroule une première fois. Je tente péniblement de me relever, mais mes jambes ne répondent plus à mon cerveau. Je tombe une deuxième, puis une troisième fois. Se gaver d'alcool fort en grande quantité est à peu près la même chose qu'avaler une bombe à retardement : son effet dévastateur frappe au moment où l'on s'y attend le moins. J'aurais dû m'en rappeler. Francis lâche aussitôt un gros juron et se rue sur moi. C'est la dernière image de cette soirée dont je me souviens.

Ensuite, c'est la mort de la conscience qui m'est si chère, du moins pour un moment. Néanmoins, durant cette courte période de temps, mon corps a continué à exister, et à se mouvoir – sans capitaine pour piloter le navire!

Aussi mon esprit réapparaît-il brutalement dans mon corps, sans crier gare, plusieurs heures plus tard. J'ignore où je me trouve : je suis allongé sur un lit au matelas ridiculement dur et mon poulx cogne si fort dans ma tête que j'éprouve la douloureuse envie de dégobiller tout ce que contient mon estomac. La simple pensée de bouger me donne envie de gerber ; je n'ose même

pas ouvrir les yeux pour découvrir où j'ai atterri. Je finis par me gratter l'oreille, qui me démange curieusement. Je constate avec horreur qu'une espèce de croute séchée bloque mon conduit auditif. J'ouvre finalement les yeux : je suis étendu sur une civière au beau milieu de ce qui semble être le corridor d'une urgence. Désorienté, j'examine mes mains, mes bras, mes jambes, mes pieds. Je pousse un soupir de soulagement : je possède encore tous mes membres! Or, je suis vêtu d'une chemise d'hôpital et en-dessous, il n'y a que mes sous-vêtements. Que s'est-il passé? Et quel jour est-on?

Je titube péniblement jusqu'au poste des infirmières en tentant de contenir mon estomac qui me paraît à nouveau receler du magma en fusion. Un docteur aux cheveux blancs m'intercepte en chemin et me prend par le bras pour me ramener à ma civière.

- Monsieur Lavoie! Vous êtes enfin réveillé! Bon matin!
- Qu'est-ce qui s'est passé, docteur?
- Vous avez bu beaucoup d'alcool fort hier soir. Vous avez fait un coma éthylique. Vos parents vous ont retrouvé, baignant dans votre vomi, dans la cuisine...
- Mais comment je suis arrivé là? l'interrogé-je, vaguement honteux.
- Il semble que votre ami vous a ramené. Vous devriez jamais boire en aussi grande quantité. Ça aurait pu vous tuer! Vous êtes chanceux que votre mère...
- Ah non... pas ma mère!
- Votre père a passé la nuit dans la salle d'attente. Je vais aller le chercher. Il sera content d'apprendre...
- Ah non... pas mon père!

Deux minutes plus tard, mon père fait irruption dans le corridor de l'urgence, son visage déformé par la rage. Je me renfonce dans la civière.

- Il est où le petit criss! Il est où! ANTOINE LAVOIE! ANTOIE LAVOIE! T'ES MIEUX DE TE MONTRER DANS LES CINQ PROCHAINES SECONDES. JE COMPTE JUSQU'À CINQ! UN... DEUX...
- Monsieur, intervient une des infirmières en lui prenant le bras, calmez-vous!
- Vous, mêlez-vous de vos affaires, riposte mon père en la repoussant. Ah! Il est là le petit criss!

Il se rue sur moi et me gifle à la volée, ce qu'il n'avait encore jamais fait, du moins à jeun. Cela me rappelle de douloureux souvenirs du temps où il buvait à en devenir dément.

- Papa, je m'excuse, que je marmotte d'une voix éteinte.
- BRAVO MON GARS, BRAVO! T'as encore fait paniquer ta mère! Elle allait ben depuis deux jours ; à c't'heure, elle est encore virée sur le top! Si tu l'avais entendue hurler! Elle pensait que t'étais mort!
- Je voulais pas...
- Si tu sais pas boire, ben bois pas Saint-Sacré-Cœur! Pas obligé de suivre tes petits cons d'amis!

Aux prises avec un sentiment de culpabilité intenable, je me confonds alors en excuses.

- Ah papa! Si tu savais comment je suis désolé! J'ai été con!
- BEN J'ACCEPTÉ PAS TES EXCUSES, rugit-il en frappant violemment le mur de béton avec son poing. AYOYE TABARNAK!

Voulant se défouler, il s'est probablement cassé plusieurs doigts de la même main. Il pleurniche alors tout en enserrant son poing à l'aide de son autre main.

- Tu vois ce que tu me fais faire! T'aurais pu mourir! Si ta mère s'était pas levée... tu serais mort dans ton vomé esprit de petit con! PETIT CON!
- Francis m'a ramené jusqu'à la maison?
- Ben oui! Ça a l'air à ça! Pis je peux te dire une chose sur le petit Pigeon : avec des amis comme ça, t'as pas besoin d'ennemis! Tu sais comment il t'avait accoutré? Il t'avait attaché les lacets de ta tuque tellement serrés autour de ton cou que t'aurais pu juste t'étouffer avec ton vomé pogné dans ta gorge! Une mort bête de même, ça aurait ben complété le portrait de famille à ta mère... Ça fait qu'il a fallu qu'on coupe les lacets de ta tuque avec une paire de ciseaux.
- Tout va bien monsieur? le questionne un agent de sécurité s'adressant à lui alors qu'il appuie sa tête contre le mur, se remettant tranquillement de ses émotions.
- Ça va, répondis-je. Il se calme.

Une fois que l'agent s'est éloigné, j'en profite pour réitérer mes excuses.

- Papa, je suis désolé. J'aurais jamais dû me laisser influencer comme ça...
- Je sais pas c'est quoi ton problème, renchérit-il en relevant la tête pour me regarder droit dans les yeux d'un air grave, mais ça va pas ben ces temps-ci. Qu'est-ce qu'on t'a fait, veux-tu ben me dire? Tu dois pas ben ben tenir à la vie!
- Je sais pas quoi dire... Je sais pas pourquoi j'ai fait ça...
- En tout cas, la tante Thérèse a eu une bonne idée, elle a...
- Comment ça la tante Thérèse. Elle était encore là?
- Elle a couché chez nous. Elle avait bu un peu trop de vin! Pis quand elle t'a vu dans cet état-là, elle a décidé de te donner une leçon que t'oublieras jamais! Elle avait emporté son appareil-photo, ben elle t'a photographié pendant que t'agonisais dans l'ambulance!

Il sort des clichés polaroids affreux de moi-même, inconscient, le visage maculé de vomissure. Horrifié, je détourne le regard, mais il vient braquer la photo dans ma figure.

- Ah montre-moi pas ça! ARRÊTE!
- On va coller ça partout chez nous. Comme ça tu recommenceras plus jamais!
- Non, je recommencerais plus jamais...

Il ne répond pas, puis il s'assoit sur le bord de la civière, l'air pensif. Par la suite, nous demeurons assis, l'un à côté de l'autre, sans proférer la moindre parole. Le silence est rompu par le médecin qui vient m'annoncer mon congé. Nous nous levons, toujours sans mot dire, et nous nous dirigeons vers la sortie. Les choses vont de mal en pis dans ma vie.

12 :

Il va sans dire que je suis privé de sortie après l'incident du coma éthylique. Mon père m'a même formellement défendu de fréquenter la bande à Francis Pigeon et de traîner dans le champ après l'école. Je dois désormais me concentrer en permanence sur les différentes matières scolaires où mes notes sont en chute libre depuis l'automne dernier. À la place, je me contente de demeurer cloîtré dans ma chambre, lisant et relisant de vieux romans inintéressants qui moisissent sur mon étagère. On m'a également interdit d'aller m'en procurer des nouveaux.

Comme s'il avait flairé le scandale auprès de mon père, Francis ne s'est même pas donné la peine de me téléphoner pour s'informer si j'appartenais toujours au monde des vivants. Il s'écoule ainsi quelques semaines durant lesquelles je m'emmerde à en crever auprès de mes débiles de parents. Si j'étais courageux, je ferais comme l'un des jeunes héros des romans de Dickens et je m'évaderaï de cette vieille bicoque, ou mieux encore, de cette ville de dégénéreés pour ne plus jamais revenir. Cependant, je fais plutôt preuve de couardise en obéissant aveuglément à mes vieux.

Le mois de février passe, puis celui de mars, d'une lenteur infinie. Au début avril, alors que les tempêtes de neige s'estompent peu à peu, je reçois l'appel inopiné de Francis. Mon père, qui me tend le combiné, demeure à côté de moi durant toute la discussion, qui sera pour le moins brève.

- Salut An-tou-è-ne, fait Francis sur un ton se voulant léger et exempt de tout soucis.
- Salut.
- Comme ça, tu fais ton farouche pis tu donnes plus pantoute de nouvelles, commence-t-il.
- Disons que j'étais pas très content de ce qui s'est passé...
- Ce qui s'est passé! Encore une fois, t'as été un méchant spécimen de foire! Je sais pas comment tu fais, mais à toutes les fois, tu réussis à faire un fou de toi!
- En tout cas, ça fait ton affaire! T'as tellement l'air cool devant les autres comparé à moi. Tu me fais caler du fort pis après...
- Mange de la marde! C'est qui qui t'a ramené chez toi en passant par le champ pas déneigé quand t'étais saoul mort pis que t'arrétais pas de tomber! Je suis crissement correct! Tu serais mort d'hypothermie si je t'avais pas traîné sur mon dos!
- Tu racontes l'histoire à ton avantage comme toujours. Tu m'influentes pour que je me saoule, pis après tu m'abandonnes dans l'entrée en m'attachant la tuque tellement fort dans le cou que j'ai failli m'étouffer avec du vomi pris dans la gorge.
- J'ai voulu t'apprendre à vivre! Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Lavoie, t'es pas malin! T'apprends jamais de tes erreurs! Tu passes ton temps à les refaire!
- C'est ça, t'as toujours une bonne raison. C'est toujours la faute des autres avec toi!
- T'es pire qu'une femme, rétorque-t-il, manifestement à court d'arguments.
- Ah pis va donc chier!

En furie noire, je raccroche brutalement. Des applaudissements retentissent aussitôt dans la maisonnette. Ça y est, mes timbrés de parents se mettent de la partie.

- Bravo mon gars, jubile mon père en me tapant dans la main. Tu lui as tenu tête à ton ami. Tu lui as dit ta façon de penser.
- Ah arrête ça, dis-je en me dirigeant vers ma chambre.
- Non Antoine! insiste-t-il. Tu l'as fait! Pis ça mérite une récompense!

Je me retourne, exaspéré.

- Quoi?
- Tu sors jamais. C'est pas bon pour un petit gars de ton âge. Je te trouve ben pâle. Ça fait qu'à soir, je te permets d'aller à l'Aqua-Neige!

Je demeure pantois, tandis qu'il guette une réaction de ma part qui tarde à se manifester.

- T'es pas plus content que ça?
- Wow, merci, que je lui dis sur un ton factice.
- Je vais te faire un lift pour t'amener à Val-d'Irène. J'ai acheté un laissez-passer! Je te donnerai deux piastres, comme ça tu pourras t'acheter un jus de fruit ou un sac de chips, pis qui sait, peut-être que tu vas rencontrer une petite fille pis l'inviter à danser. C'est comme ça que j'ai remarqué ta mère dans le temps. La plus belle rencontre de ma vie. Han Ginette?
- Han? sursaute ma mère, toujours aussi absente d'esprit, prostrée devant la fenêtre de la cuisine et contemplant l'horizon enneigé.

Je m'empresse de retourner dans ma chambre le plus rapidement possible avant que mon père m'astreigne à demeurer plus longtemps en sa compagnie. Ainsi donc, j'irai à l'Aqua-Neige ce soir. Il s'agit de l'événement majeur de l'hiver dans notre région. Il a lieu à la station de ski de Val-d'Irène, située à une quinzaine de minutes de voiture d'Amqui, et il consiste en une journée de compétition amateur de ski durant laquelle les belligérants doivent parvenir, à l'issue de leur descente, à traverser un mini-lac rempli d'eau en demeurant sur leurs skis.

Quand le repas est prêt, mon père doit tambouriner contre ma porte pour me prévenir puisque j'ai de nouveau vissé mes écouteurs sur ma tête dans le but de me transporter dans une autre réalité. Je me traîne les pieds jusqu'à la table en négligeant de retirer l'accessoire de mes oreilles. Ce détail n'échappe pas à mon père qui, outré, les enlève lui-même de ma tête pour les poser sur le comptoir.

- Eh ces jeunes-là, soupire-t-il. Ils ont plein de bébelles technologiques pis des jeux « nintendo », mais ils savent plus comment communiquer. Ça va être beau rendu à l'âge adulte!
- J'en connais une autre qui sait pas communiquer, dis-je, et je désigne du regard ma mère qui n'a même pas daigné toucher à son bol de gruau et se contente de fixer le papier-peint jauni.
- Ah lâche ta mère un peu, s'emporte mon père. Elle en fait des choses pour toi. Han Ginette?

Cette fois, elle n'émet même pas son glapissement habituel signifiant qu'elle a bien entendu la phrase à son intention.

- Minou, il faudrait que tu manges un peu, recommande mon père avec douceur à sa dulcinée. Sinon, parti comme c'est là, tu vas disparaître.
- C'est écrit dans le ciel, souffle-t-elle, le regard toujours aussi placide.
- Allez mon amour, insiste mon père comme s'il s'adressait à un enfant capricieux réfractaire à toute nourriture sortant de l'ordinaire. Mange au moins la moitié de ton bol. T'iras te coucher après si t'es fatiguée.

En guise de réponse, ma mère soulève sa cuiller, l'examine sous toutes ses coutures, puis la plonge dans le bol et se met à engloutir son gruau à grosses bouchées à la manière d'une boulimique. Venant d'elle, plus rien ne m'étonne alors je la dévisage assez durement.

- Minou arrête! Tu vas être malade si tu manges vite de même!

Elle repose finalement sa cuiller sur la table, puis elle se lève, tenant son ventre à deux mains, et se rue vers la salle de bain dont elle referme la porte avec fracas pour se mettre à dégueuler bruyamment quelques secondes plus tard.

- T'es pas tanné, p'pa?
- Tanné de qui? De quoi? Ta mère? Jamais de la vie! C'est la femme de ma vie! On s'est mariés, on a fait des vœux, pis c'est pas pour se laisser tomber du jour au lendemain. Je l'aime, elle m'aime pis c'est ça qui compte. Pis en plus, veux-tu ben me dire ce que je ferais sans elle? Verrais-tu ça que je fasse comme les vieux bonhommes divorcés de mon âge pis aller aux danseuses à tous les samedis soirs? J'ai même pas l'argent pour ça! Je sais ben pas où ils la trouvent!

L'air courroucé, il se lève pour aller s'enquérir de l'état de santé de la femme de sa vie. Il s'introduit précautionneusement dans la salle de bain et en ressort avec ma mère accrochée à son épaule, son grand corps malingre s'avérant quelque peu désarticulé et son visage blafard exprimant l'épuisement de toute une vie. Il l'aide à s'allonger sur le divan. Elle soupire d'aise en fermant ses yeux dépourvus de toute vitalité. Il se penche pour l'embrasser sur le front. Puis il se relève et se tourne vers moi.

- Bon le flo, lance-t-il. Si tu veux toujours y aller à l'Aqua-Neige, c'est maintenant. Je peux pas laisser ta mère toute seule ben longtemps. Elle va pas bien à soir.
- Ok go on y va, lui dis-je avec lassitude en me levant aussitôt.

À ma grande horreur, ma mère se relève aussi naturellement qu'une morte sortant de son cercueil et avance machinalement vers moi. Elle connaît un regain de vitalité inespéré.

- Mon amour, souffle-t-elle en m'effleurant la joue de ses doigts flétris. Vas-y pas à soir. Il va t'arriver quelque chose de grave. Je le sens!
- Ginette, vocifère mon père, arrête-moi ça!
- Oh mon Dieu, se lamente-t-elle en pressant mon visage entre ses mains glaciales et roides. J'aimerais tellement ça pouvoir partir avant toi!
- Ok Ginette, intervient mon père en venant se placer entre nous deux. Je pense qu'on va aller se coucher.
- Laisse-moi, gémit ma mère en s'accrochant à moi. Enlève-moi-le pas! Pitié!

N'y tenant plus, je la repousse avec colère. Stupéfaite, elle me dévisage avec de grands yeux de tragédienne grecque.

- Sais-tu quoi maman? T'es juste une crisse de folle! T'es inutile! Tu devais être à l'asile. Ou mieux : morte. TU M'ÉCŒURES CÂLISSE!

À mesure que je crache mes imprécations, je remarque que sa lèvre inférieure va en s'abaissant, comme si un nerf venait de lâcher, ce qui lui confère un air de demeurée. Quant à mon père, son visage est désormais similaire à un volcan sur le point d'entrer en éruption. Au bout de quelques secondes, l'explosion se produit et sa main pesante vient s'écraser sur mon visage. Enragé, je me rebiffe aussitôt et me dirige vers la porte d'entrée.

- GIFLE-MOI PAS CÂLISSE!
- Où tu penses que tu vas comme ça, s'écrie mon père, hors de lui. Tu-sors-pas-d'ici-à-soir!
- Ta gueule gros cave! que je lui lance par-dessus mon épaule avant de claquer la porte d'entrée de toutes mes forces, à un point tel que le cadre en bois se fend.

Je marche à grandes enjambées dans la nuit étoilée, ne sachant guère où me diriger.

- ANTOINE LAVOIE! hurle mon père d'une voix déformée par la rage qui résonne derrière mon dos. REVIENS-ICI-TOUT-DE-SUITE!

Je lui décroche le doigt d'honneur avant de prendre les jambes à mon cou et détalier comme si je tentais d'échapper à mon destin funeste. Je ne cesse de courir que lorsque mes poumons sont près de s'embraser. À présent, je me trouve sur la route 132, très peu éclairée. Je guette les phares d'une voiture lointaine dans l'intention de l'accoster afin qu'elle m'embarque. Au bout d'une minute, un vieux bazou rouge rempli à craquer de fêtards chantonnant bruyamment m'aperçoit et ralentit en s'arrêtant à quelques mètres derrière moi. Je me dirige donc vers le véhicule au pas de course et aussitôt, il décide de foncer sur moi. Affolé, je me jette sur le côté de la route pour aller m'écraser comme une crêpe dans le fossé recelant plusieurs mètres de neige. Je parviens tant bien que mal à m'en extirper, mais je ne suis pas au bout de mes peines : les fêtards se mettent à me balancer des bouteilles de bière vides, l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'ils se lassent et redémarrent en trombe, leurs rires de hyènes résonnant dans la nuit.

Je me remets à déambuler sur la chaussée, m'allumant une cigarette du même coup pour me calmer les nerfs. Cet incident m'a légèrement dissuadé de faire de l'auto-stop. Je marcherai,

même si ça me prend deux heures pour me rendre. N'importe quoi plutôt que de remettre les pieds chez moi! Au bout d'une quinzaine de minutes, une *van* blanche aux vitres peintes en noire s'arrête à ma hauteur. Son conducteur, un sexagénaire à la barbe et aux cheveux longs, hirsutes et argentés, baisse la vitre et me dévisage de ses petits yeux sagaces.

- Hey le jeune, m'interpelle-t-il en braquant une lampe de poche sur moi. Es-tu perdu?
- Non, dis-je en me renfrognant. Je sais très bien où je m'en vais.
- En es-tu bien sûr?
- Je m'en vais à Val-d'Irène.
- C'est pas dans cette direction, répond-il gravement. Tu veux monter?
- Si ça vous rallonge pas.
- On prend toujours des détours, déclare-t-il mystérieusement.

Je me laisse tomber sur le siège déchiré du côté passager. L'intérieur du véhicule foisonne d'autocollants sur lesquels des phrases philosophiques sont inscrites. Le vieil hippie me gratifie d'un regard bienveillant.

- Comme ça, tu sais où tu t'en vas?
- J'essaye. Mais peut-être que je me trompe. Peut-être que tout est décidé d'avance pis que ça sert à rien que j'essaye.
- Tout est déterminé d'avance certes, admet le bonhomme. Mais on est tous libres de faire nos propres choix au final.

Mon bon samaritain, qui conduit d'un air paisible, dépasse lentement un pick-up immobilisé en plein milieu de la route. Je remarque que d'étranges rideaux cramoisis camouflent ce qui se trouve à l'intérieur. Au bout de quelques secondes, je réalise avec horreur qu'il ne s'agit pas de rideaux, mais bien de sang. Le conducteur de ce véhicule s'est probablement fait exploser la cervelle.

- Comme lui, reprend mon interlocuteur, nullement perturbé par ce qu'il vient de voir. Il a fait son choix. Mais est-ce que c'en était bien un?

Je demeure silencieux tandis que le sexagénaire me jette un regard amusé.

- C'est quoi ton nom? m'interroge-t-il.
- Antoine. Pis vous?
- Jésus.

J'éclate de rire bien malgré moi. Il rigole à son tour.

- Tu vas apprendre un jour que la vie est bien courte. On est tous de passage. Il y a rien de permanent. Alors on est aussi bien de pas trop s'en faire avec la vie pis de se faire du fun avec pas grand-chose dans le moment présent.
- Il faut être libre pour ça.
- Ça s'apprend, souligne Jésus.
- C'est pas donné à tout le monde. Pis je sais même pas si j'ai un avenir. Je suis pas normal.
- Dis pas ça, fait-il, l'air serein. La vie peut encore te surprendre. En bien. Crois-en mon expérience qui est visible dans mes nombreux cheveux blancs.

Ça y est, il parvient à nouveau à me faire rire. Cependant, il m'intrigue un peu.

- Vous êtes qui vous?
- Quelqu'un qui te veut du bien. Quelqu'un qui a vu neiger pis qui s'en fait plus trop avec les tempêtes.
- Vous êtes pas normal.

Nous rigolons tous les deux pendant que le véhicule s'engage dans l'allée enneigée menant au chalet de la station de ski de Val-d'Irène.

- C'est ici que nous routes se séparent, mon garçon, annonce-t-il en immobilisant son véhicule. Fais attention à toi! Pis oublie jamais ça : la vie VA te surprendre.
- Merci Jésus, dis-je en ouvrant la portière pour m'engouffrer à l'extérieur.
- C'est moi qui te remercie, déclare-t-il solennellement.

Il est de ces rencontres fortuites qui nous marquent sans qu'on sache trop pourquoi.

Avant de me présenter à l'entrée du chalet, où les gens font la queue, je m'esquive derrière un immense banc de neige pour fumer un joint que j'ai roulé plus tôt dans la soirée alors que j'étais

cloîtré dans ma chambre. Il me faut une bonne dose de courage pour supporter d'être entouré de gens.

Le joint consumé, je me dirige vers la file qui avance rapidement. Je remarque Cynthia, à quelques personnes devant moi, qui est accompagnée des Zerbes, au bras duquel elle semble s'ennuyer à mourir. Elle ne cesse de scruter les gens qui arrivent derrière elle, comme si elle espérait apercevoir quelqu'un en particulier – Francis en l'occurrence. Elle finit bien par me remarquer et pousse un petit cri de ravissement tout en poussant les gens dans la file pour venir m'étreindre à n'en plus finir comme si j'étais son meilleur ami gay. Les yeux empreints de pitié – ce que je ne peux supporter –, elle s'enquiert de mon humeur.

- Hey les Zerbes, s'écrie-t-elle, c'est Antoine!
- Je sais j'ai ben vu, grommelle-t-il sur un ton bourru en ne daignant même pas se retourner pour me saluer. Allez Cyn, viens-t'en, la file avance.
- Bye Antoine, murmure Cynthia d'une voix flûtée. Fais-toi z'en pas avec Francis, je m'en occupe moi.

Elle me décroche une œillade complice avant d'aller rejoindre son amoureux officiel. La file continue d'avancer et je sors mon laissez-passer de mes poches pour le tendre au portier, nul autre que l'aîné des frères Thériault. Ça y est, il s'est trouvé un travail de bras qui lui sied bien. Il me dévisage avec étourderie.

- T'es là toi. Tu peux rentrer. Mais tu feras attention avec la boisson, ça te réussit pas pantoute. Tu pourrais te retrouver avec une saucisse entre les fesses!

Je gravis rapidement les marches de l'escalier menant au second étage, là où la fête bat son plein. En haut des marches, j'aperçois Pierre au visage patibulaire, prostré contre le mur, les bras croisés et l'air torve. Je le salue et il demeure de marbre. On dirait que tout le monde semble m'éviter comme la peste et même gêné d'être vu en ma présence, comme si j'étais une sorte de lépreux ou d'intouchable. L'œuvre de Francis ...

Je pénètre avec hésitation dans la salle principale, où une musique tonitruante fait trembler les murs ténus du chalet. Ça y est, je suis assailli de tout bord tout côté par la populace, qui me pousse pour s'engouffrer avant moi dans la salle. Un groupe de jeunes aux airs de canailles me

dévisagent en ricanant. Je ne ferai pas de vieux os ici puisqu'apparemment je me trouve en terrain hostile. Je décide de rebrousser chemin, mais la porte est à présent fermée, et verrouillée de surcroît. Je le constate en tournant la poignée. Les rires fusent dans mon dos.

Finalement, fumer un joint n'était pas l'idée du siècle. Ça m'a rendu complètement paranoïaque. Que me reste-t-il à faire? Aller au bar pour me faire servir de l'alcool, d'une manière ou d'une autre, projet plutôt ardu quand on est mineur. Un verre d'eau-de-vie me détendra, contrairement à la marijuana.

Je mets dix minutes à me rendre au bar, pourtant situé à une dizaine de mètres de moi, mais la foule est si dense que je dois pousser tout le monde pour me frayer un chemin. Le barman est une véritable armoire à glace doté d'une tête ridiculement petite et plantée entre ses larges épaules comme une pomme de terre difforme.

- Hey 'bé, marmotte-t-il à mon intention d'une voix traînante. Il reste plus de jus de fruits. T'as fait tout le chemin pour rien. Hé! Hé! Hé!
- PAAA-TRICK, s'égosille une voix féminine derrière le comptoir de la cuisine.
- J'ARRIVE! J'ARRIVE, M'MAN! Barnak, t'es sur le gros nerf!

Il disparaît dans la cuisine et j'en profite pour lui subtiliser une bière posée sur un plateau qu'il s'apprête visiblement à distribuer à un groupe de fêtards. Comme je suis maigre selon les dires de mon entourage, je parviens à me faufiler entre les gueux, tout en tenant fermement ma bière par-dessus mon épaule. Je trouve un endroit plus tranquille, près des chiottes où je m'affaire à engloutir le liquide âcre, question de ne pas laisser de preuve.

Une petite dame fluette émerge alors des toilettes et vient se planter devant moi.

- Je t'ai vu, lance Andrée, ma prof de français, d'un air triomphant et le regard pétillant.
- Allez-vous me donner un autre zéro? raillé-je en prenant une nouvelle gorgée sous ses yeux pétulants.
- Je vais faire comme si j'avais pas... HIC! Vu. Excuse-moi! Trop de cidre aux pommes. HIC! Qu'est-ce qu'on disait?
- Rien d'important, lui dis-je en m'éloignant.
- Attends! implore-t-elle en étirant son bras démesurément court.

- Quoi?
- Est-ce que ça va à la maison? s'enquiert-elle, l'air presque humain.
- À la maison? Je peux même pas appeler ça une maison. Mais tout va bien pour le mieux comme dans le meilleur des mondes.

Je me fonds dans la foule compacte pour me sauver d'elle. Je me rapproche du bar. Le barman, que je vais affubler du sobriquet cruel de Raisin brain, est fidèle à son poste, prenant des commandes et souriant d'un air niais. Tout à coup, des cris fusent dans la foule et la musique cesse brusquement. Les gens reculent et un cercle se forme autour de Pierre au visage patibulaire et le cadet des frères Thériault, en train de se bagarrer à grands coups de poing. Les deux hommes de Cro-Magnon s'affrontent enfin. La foule, excitée, se met à les encourager ou à leur cracher des injures. Les belligérants, galvanisés par le support des spectateurs, redoublent de violence. Tous deux saignent à profusion, mais aucun n'ose abdiquer. Soudain, Raisin brain saute comme un gorille dans la mêlée et tente de les séparer. C'est le moment ou jamais d'aller piquer quelques bières au bar. Je plonge lestement sous le comptoir et m'empare d'une grosse quille de Molson, que j'amène avec moi dans les toilettes. Le goût est si exécrable que j'en bois la moitié en me pinçant le nez, avant de sortir de la cabine dans l'intention de me débarrasser de la bouteille. Pierre au visage patibulaire survient à cet instant et s'examine la figure dans le miroir. Le combat a été dur : son nez est éclaté, son œil, violet n'est plus qu'un amas de chair informe et sa lèvre inférieure s'apparente désormais à une espèce de bouillie sanguinolente. Il entreprend de se rincer le visage.

- Câlisse que ça fait mal, siffle-t-il entre ses dents.

Je lui offre le restant de la quille, qu'il accepte volontiers. Je retourne dans la salle, qui s'est légèrement vidée de ses occupants. L'heure avançant, la populace est partie se coucher. J'aperçois alors Francis assis à table avec les Zerbes, à nouveau complètement défoncé, dont la figure indolente maculée d'écume repose sur la table. Je m'approche d'eux. Je les salue, mais ils ne font aucunement attention à moi.

- Je comprends rien de ce que tu dis, les Zerbes, s'échauffe Francis. Combien de cubes de hash t'as gobé?
- Lee nain, balbutie les Zerbes. Il s'est caassé une jambe.

- Ben oui, je sais. Le nain s'est cassé une jambe aujourd'hui. Il a voulu tricher en passant par le sous-bois durant la compétition. Son os s'est cassé en deux quand il est tombé de sa planche pis qu'il a rebondi contre un grand pin. De toute façon, c'est pas une grosse perte. Des nains, on peut en trouver d'autres au supermarché.

Les Zerbes, sans rien comprendre, rigole mollement avant de s'assoupir, la face contre la table. Cynthia survient à ce moment et dévisage Francis d'un air accusateur.

- Bon qu'est-ce que tu lui as donné encore? s'énerve-t-elle, mécontente.
- Je lui ai rien donné pantoute, se rebiffe Francis avant de se lever dans l'intention de s'en aller. Avec vous, c'est toujours de ma faute quand les autres font des niaiseries!
- Hey essaye pas de faire pitié, se moque Cynthia. Tant que tu me diras pas ce que tu lui as donné, je te lâcherai pas.

Elle se met alors en travers de son chemin.

- Arrête donc de me suivre comme un chien de poche. Je sais ce que tu veux. Tu l'auras pas.
- Je gagne toujours, répond Cynthia en lui souriant d'un air coquin. Tu penses que t'es malin, mais je suis ben plus maligne que toi tu sauras. Pis je sais tout ce que TOI tu veux.
- T'es une vraie agace, grommelle Francis en se dirigeant vers les toilettes des hommes.

Il fait mine de l'ignorer, mais elle le suit sans gêne dans les toilettes. Ils en ressortent dix minutes plus tard, le visage rougi par l'effort, et repartent dans les directions opposées.

Je décide que le moment est venu de piquer une autre bière. Je guette le moment où Raisin brain aura le dos tourné. Or, comme s'il avait prévu le coup, il se retourne brusquement quand j'ai la main sur la bouteille et me met la main au collet.

- P'tit criss, grogne-t-il. Tu pensais être capable de me voler? Tu vas savoir comment je m'appelle!

Les applaudissements fusent autour de moi. Une énième humiliation dont j'ai le secret à mon actif. Il me descend par l'escalier de secours et ouvre grand la porte d'urgence pour me botter violemment le cul et me projeter du même coup hors des murs du chalet. Je m'écrase

lamentablement dans les sacs à ordures. Révolté par la bêtise et la petitesse humaine, je me relève rageusement. Au même moment, Francis, accompagné de sa sœur Jasmine et Julien Bernatchez, passent près de moi.

- Tiens, le voleur, se moque Francis.

Ulcéré, je m'éloigne sans mot dire.

- Les gars, intervient Jasmine. Faites donc la paix!
- Francis reconnaîtra jamais ses torts, maugréé-je. Le respect, il connaît pas ça.
- Antoine, répond celui-ci avec un sourire goguenard qui ne cesse de s'élargir. Je m'excuse.
- Wow, t'as l'air sincère!
- Je m'excuse, répète-t-il en se mordant les joues pour ne pas pouffer de rire.
- Bon, on le fume-ti ce joint-là? s'impatiente Julien. Ça va être le joint de la réconciliation!

Curieusement, j'aime cette idée. Julien allume donc le joint et nous nous y attaquons avec alacrité. Au bout de deux minutes, nous sommes toutefois interrompus par la venue du policier Marcel Tardif. Il m'était complètement sorti de la tête celui-là...

- Ça c'est moins cool, commente Julien avec inquiétude.
- C'est drôle, constate Tardif d'un air qui n'attend point à rire, partout où il y a du pot, je trouve un Francis Pigeon. Comme ça Antoine, c'est rendu que tu te tiens avec ce p'tit vaurien-là.
- C'est pas un vaurien, m'indigné-je, blessé pour mon ami, aussi exécration soit-il par moment.
- Oh oui c'en est un! Il a de la graine de bandit! En tout cas... tu viens avec moi tout de suite, on va essayer mon nouveau char.
- Pou... pourquoi, balbutié-je avec nervosité.
- La liste des raisons pourrait être longue, répond Tardif, gravement.
- Vous avez pas le droit de l'arrêter, intervient Francis, furieux.

- Ta gueule, p'tit con, rétorque Tardif qui me prend violemment le bras pour m'escorter à sa voiture de police sous les yeux de tous une fois de plus, dans laquelle il me fait assoir à l'arrière, comme si j'étais un criminel endurci.

Durant le trajet, on pourrait entendre une mouche voler tant ni lui ni moi ne proférons le moindre son. En tout cas, à voir le chemin qu'il emprunte, il me ramène certainement à la maison. Mon débile de père a dû l'appeler en renfort.

À notre arrivée à la maison, je constate avec stupeur que plusieurs voitures de police sont immobilisées dans l'entrée. Lentement mais sûrement, la possibilité qu'une affreuse tragédie soit survenue en mon absence commence à sourdre à mon esprit.

- C'est quoi ça, que je crie, stupéfait. C'est pas chez nous?
- Sors du char, ordonne Tardif.

Je tarde à réagir comme si je venais d'être projeté dans un film au ralenti. Nous nous dirigeons inexorablement vers la porte d'entrée. Chaque pas me rapproche du moment fatidique. Je sens les regards des autres policiers fixés sur moi.

- Je veux pas y aller...

En guise de réponse, Tardif ouvre la porte et me pousse à l'intérieur. Trop tard...

J'aperçois mon père, assis à table, la tête entre ses mains. Dès que je mets le pied dans la maison, il relève la tête et je vois ses yeux inondés de larmes. Il me dévisage avec haine.

- Antoine, annonce doucement Tardif, la voix empreinte d'une tristesse sincère, ta maman est morte.

À cet instant funeste, qui s'apparente à l'éternité, j'éprouve une impression de vide sidéral, abyssal, vertigineux. L'univers se désagrège sous mes pieds.

13 :

On vient de m'annoncer une nouvelle dévastatrice. C'est comme si mon corps avait été brutalement frappé d'une décharge de 100 000 volts.

- Non, que je hurle, les yeux écarquillés, en dévisageant Tardif. Ça doit être une erreur! Ça se peut pas qu'elle soit morte. Elle a neuf vies, comme un chat.
- Antoine, ta maman est morte, insiste Tardif sur le même ton doucereux, à un point tel que je sais instantanément qu'il dit vrai. Elle a... elle s'est...
- Elle s'est tuée câlisse! beugle mon père. Vas-tu le dire, un moment donné!

Sous le choc, je me laisse choir le long du mur de la cuisine et je me mets à verser des torrents de larmes, sans parvenir à m'arrêter. Au bout d'un moment, le regard endeuillé de mon père se pose sur moi. Il me dévisage comme si j'étais un monstre.

- Tu pleures maintenant! s'exclame-t-il sur un ton empreint de méchanceté à peine dissimulée. Pas plus tard qu'aujourd'hui, tu lui as dit qu'elle pouvait ben crever, que ça te ferait pas un pli sur la différence, pis maintenant, tu viens brailler devant moi? Je te le dis, t'es mieux de fermer ta boîte, ou c'est moi qui vais te la fermer, pis ça sera pas beau!
- Michel, intervient Tardif, vainement.
- TU ME L'AS ENLEVÉE, braille mon père, ses yeux accusateurs fixés sur moi. C'EST TA FAUTE! JE TE LE PARDONNERAI JAMAIS!

En l'espace d'un instant, il bondit de sa chaise et fonce sur moi pour me bombarder de coups de pieds et de poings. Je ne tente même pas de les esquiver. Après tout, je les mérite amplement.

Toujours est-il que Tardif le ramène rapidement à l'ordre d'une solide baffé au visage. Je m'en tirerai avec quelques ecchymoses et le nez et la lèvre en sang. Entre-temps, je suis aux prises avec un violent haut-le-cœur, alors je me rue aux toilettes malgré les admonestations de Tardif. Ce n'est certainement pas lui qui va m'arrêter. Je constate avec stupeur qu'un ruban jaune a été accroché dans le cadre de porte, comme s'il s'agissait d'une scène de crime.

En apercevant l'étendue du drame, j'éprouve un choc si terrible que j'en oublie de vomir. Le bain déborde de sang au point que des coulisses cramoisies dégoulinent sur les côtés de la

baignoire et s'insinuent dans le carrelage du plancher. La dépouille de ma mère n'y est plus. Ils l'ont probablement sortie pour tenter de la réanimer, en vain. Ainsi donc, elle a choisi cet endroit pour mettre fin une bonne fois pour toutes à son existence. Elle en a profité pour parachever son œuvre ultime en inscrivant, à même son sang, le titre de sa toile volatilisée à jamais, *La douleur*, sur le mur de la salle de bain

Tardif entre à son tour et m'exhorte à sortir, voyant à quel point je suis pétrifié. Je m'exécute machinalement.

- C'est de ma faute, confessé-je sur un ton on-ne-peut-plus lucide. Je suis la pire personne sur terre.
- Dis pas ça, répond Tardif avec une gentillesse que je ne lui connais guère. Ta mère souffrait beaucoup. Depuis longtemps. Elle était malade.
- Je l'ai achevée.

Comme s'il ne pouvait plus souffrir ma présence, mon père se lève brusquement, en proie à une vive agitation. Il enfile son manteau à la hâte, s'empare des clefs de sa voiture et marche à grandes enjambées vers l'entrée.

- Michel, fais pas de niaiseries, grommelle Tardif sur un ton paternaliste.
- Toi, dis-moi pas quoi faire! rugit mon père en claquant violemment la porte.

Une fois dehors, il doit se livrer à plusieurs tentatives acharnées pour faire démarrer le moteur vétuste de son vieux tacot. Quand il y parvient, il disparaît aussitôt en un long crissement de pneu suraigu qui se répercute plusieurs fois dans le vide abyssal de la vallée.

Je m'habille à mon tour pour aller prendre l'air à l'extérieur. Je m'installe sur le balcon, où je m'allume machinalement une cigarette. Je constate que mes doigts tremblent. Tardif et sa horde de semblables me dévisagent à la fois avec désapprobation et compassion.

- Y-a-ti quelqu'un qui peut rester ici avec toi à soir? m'interroge Tardif.
- Sûrement la tante Thérèse... Thérèse Boudreault de Saint-Léon.
- Je la connais, opine Tardif qui se tourne vers un de ses collègues demeuré près de nous. Bisailon, appelle-la donc.

Bisaillon obtempère aussitôt en extirpant son cellulaire de sa poche. Je perds ensuite légèrement contact avec la réalité et durant ce temps, les bœufs finissent bien par décamper pour de bon. Enfin seul, j'enchaîne les cigarettes, toujours prostré devant la porte d'entrée. Au début de la soirée, mon paquet était à peine entamé ; à présent, je suis en train de passer au travers.

Quelqu'un gravit alors tranquillement les escaliers de bois vermoulu et vient me faire face. Nul autre que Francis, qui m'examine avec inquiétude.

- Lavoie... Qu'est-ce qui est arrivé? Dis quelque chose!
- Je peux pas te le dire...

Il finit par entrer de son propre chef dans la maison et en ressort quelques minutes plus tard, l'air secoué.

- Ta mère? demande-t-il simplement.

Je hoche la tête.

- Il est où ton père? poursuit-il.

Je hausse les épaules.

- Je suis désolé, man. Je sais ce que tu vis. Je suis passé par là. Ç'a été tout un choc quand mes parents se sont fait tuer dans un accident. Viens, assis-toi!

Je me laisse tomber sur le bord du balcon, mes pieds ballotant dans le vide. Francis continue de me faire la conversation, mais j'entends à peine ce qu'il dit. Nous demeurons dans cette position durant une bonne heure – peut-être plus, peut-être moins, ça m'est égal – à contempler l'horizon. Cette nuit, le ciel, complètement dégagé, est parsemé d'une myriade d'étoiles d'une ineffable beauté. Les observer et les compter s'est toujours avéré un de mes passe-temps de prédilection; désormais, ça ne me dit plus rien qui vaille. Heureusement que Francis a en sa possession du whiskey et moi mes cigarettes et un peu d'herbe. Le moment est plus facile à supporter, du moins jusqu'à ce que la tante Thérèse débarque accompagnée d'une de ses mastodontes de filles, Estelle je crois. Elles me ramènent à l'intérieur, où je n'ai d'autre choix que de me laisser prendre en charge par cette douceur rustre inhérente aux vrais campagnards. On me fait réchauffer une

soupe aux pois que je m'efforce d'avaler. Puis on me laisse aller me coucher, non sans que l'imposante tante Thérèse m'ait étreint – étouffé – contre son buste monstrueux, après m'avoir fait boire une sorte de lait chaud.

Je suis tiré du sommeil tard dans la nuit par le retour de mon père. Bon sang, il en fait du tapage! Apparemment saoul, il aboie mon nom à plusieurs reprises, mais la tante Thérèse et sa fille, dont on dit qu'elle est gardienne de prison quelque part au Nouveau-Brunswick, le retiennent de toutes leurs forces et le dissuadent de venir me trouver.

Je ne sais toujours pas de quoi sera fait l'avenir, mais je suis persuadé d'une chose : il sera assurément funeste et teinté de sang. Je m'assoupis sur ces belles pensées.

Durant les jours suivant le décès de ma mère, la tante Thérèse m'héberge chez elle, à Saint-Léon, dans sa pittoresque maison de campagne dont la cave s'apparente à un bunker tant elle recèle des rangées complètes de conserves et de bocaux de légumes baignant dans le vinaigre. Comme tous ceux ayant connu la disette de la guerre, elle accumule des provisions en prévision du prochain cataclysme.

Elle s'astreint à me servir trois repas par jour, excessivement riches en gras, qui consistent la plupart du temps en poulets obèses frais du jour, auxquels elle tord le cou elle-même dans sa cour. Je n'en demandais pas tant, d'autant plus que je n'éprouve plus aucun appétit, mais pour éviter de lui faire de la peine, j'engloutis les repas lorsqu'ils sont encore brûlants. La tante Thérèse interprète cette attitude de ma part comme un signe de bonne santé et de vitalité. Si elle savait!

Le reste du temps, je m'empare de tout ce qui peut se lire dans cette maison, c'est-à-dire les numéros de la revue *Chasse et pêche* des quarante dernières années. C'est très instructif : je mémorise de nouveaux mots.

Pendant ce temps, la tante Thérèse s'affaire à organiser les funérailles de ma mère, puisque mon père, engoncé dans la boisson depuis le jour où il a perdu la femme de sa vie, n'est pas en mesure d'administrer quoi que ce soit. Il a déjà signalé à la tante Thérèse qu'il lui saurait gré de se charger de tout. Ce ne sera pas bien compliqué : comme mes parents, issus de familles nombreuses et peu portés sur le travail, n'ont jamais rien possédé et ne posséderont jamais rien,

ma mère finira à la fosse commune, dévorée prématurément par les vers, à l'instar des autres indigents. Il n'y aura aucune cérémonie célébrant sa vie infiniment insignifiante et malheureuse; on se contentera d'assister au sermon du vieux curé Champagne à l'église. Il n'y aura même pas de mise en terre puisque les sols sont encore gelés au mois d'avril.

Le jour J, la tante Thérèse me fait enfiler un costume démodé et très étriqué ayant appartenu à son premier mari décédé. Elle croit bien puérilement me décrocher un compliment en s'extasiant sur ma ressemblance avec le défunt.

Au volant de son jeep maculé de fange, elle me conduit très lentement à l'église, où la cérémonie débute à 14h.

Quelques sœurs à ma mère habitant la région sont déjà agglutinées sur les marches de l'église. J'en ai vu quelques-unes quand j'étais enfant, alors que ma mère contrôlait encore une partie de sa tête, mais je ne saurais placer un prénom sur ces visages. Aussitôt qu'elles m'aperçoivent, elles se confondent en lamentation et m'agrippent douloureusement de tout bord tout côté, comme si elles se disputaient mon corps. Après tout, je suis le dernier descendant masculin de leur lignée. C'est dire à quel point cette famille est mal barrée! Au moins, elles sont gentilles. Elles me rappellent ma mère, sans sa maladie. Leurs frères, les sans-cœur, ne se sont pas pointés, hormis le plus vieux, Fernand, celui qui, aux dires de ma mère, était parvenu à atténuer l'effet de la malédiction familiale sur lui-même en ayant recours aux services d'un shaman vivant en ermite dans les bois aux confins de la civilisation. Quant aux autres, ma mère, à l'instar de toutes ses sœurs, a coupé tous les ponts avec eux dès son plus jeune âge.

La tante Thérèse est accompagnée de son troupeau de gros garçons et de grosses filles, joufflus, rougeauds, assurément nourris à l'année longue à l'orignal et abreuvés au lait de vache transgénique. Ils ont l'avantage de venir agrandir l'assistance.

Outre la famille élargie, les compagnons d'infortune de mon père, ses chums de dumpster, aussi écorchés par la vie que lui, sont venus le soutenir dans tous les sens du mot. Ils ont vraiment des sales gueules, mais la pire s'avère définitivement celle de mon père, qui me dévisage d'un regard de *serial killer*. Le policier Tardif se pointe évidemment le bout du nez. Il ne peut s'empêcher de venir épier le rassemblement de mécréants. Il s'est arrogé ce privilège. Heureusement, je

dispose d'alliés dans la horde de badauds, Francis et Jasmine, qui m'escortent à l'intérieur de l'église et demeurent à mes côtés durant tout le sermon du curé, qui parle de ma mère comme s'il l'avait personnellement connue, ce qui est peut-être le cas s'il est bien celui qui a tenté d'exorciser ses nombreux démons dix ans plus tôt. Faute de moyens, on a renoncé à faire embaumer ma mère. La cérémonie se déroule donc à cercueil fermé. On a posé sur celui-ci une photo affreuse de ma mère, la seule qu'on ait pu trouver, sur laquelle elle accuse un air hagard et un teint blafard, comme si on l'avait prise par surprise alors qu'elle émergeait de quinze heures de sommeil.

Tout au long du sermon, je me trouve dans un état second. On me susurre des mots de réconfort dans les deux oreilles et je réagis à peine. Le discours enflammé de mon père devant l'assistance ne tarde pas à me faire revenir à moi.

Il se traîne lamentablement jusqu'à la tribune, aux côtés du vieux curé Champagne, et se met à psalmodier des paroles à peine intelligibles.

- Ginette... ma Ginette... est morte, ânonne-t-il, la gueule pâteuse. Notre Ginette... est plus là. On l'aimait... Je l'aimais... à mourir! Pis c'est ça qui m'arrive en ce moment. J'ai l'impression de mourir en permanence. Mais je fais pas juste mourir. Je suis en beau tabarnak... parce que c'est pas juste! Elle avait plein de belles années devant elle encore! Mais il a fallu qu'un petit con me l'enlève! Pis ce petit con-là, C'EST MON GARS! TU VAS PAYER ANTOINE, TU M'ENTENDS?! TU VAS LE PAYER CHEEEER! T'ES PLUS MON GARS!

Tandis qu'il profère des menaces à mon endroit, en pleurnichant de ses yeux formidablement exorbités, il titube et dégringole de la tribune, face contre terre. Ses compagnons de poubelles, aussi éméchés que lui, viennent lui porter assistance. De son côté, Tardif, qui se délecte de la scène, a la brillante idée de croire que c'est le bon moment de m'inviter à tenir un discours en avant. Il m'escorte jusqu'à la tribune et m'exhorte à prendre la parole.

- Vas-y mon grand, m'encourage-t-il sur un ton irritant d'entraîneur de hockey, dis-nous comment tu l'aimais ta mère.

Je suis alors frappé par un douloureux moment de lucidité.

- Maman... je m'excuse.

Je saute brusquement de la tribune et m'enfuis à toutes jambes sous le regard médusé de l'assistance. Je cours de toutes mes forces jusqu'à chez moi, où je dérobe une bouteille de fort à mon père pour m'en verser un grand verre. Je l'avale en un rien de temps, puis je m'allonge sur le plancher de ma chambre dans le sombre dessein de me mutiler les avant-bras avec un long couteau de cuisine aux dents acérées.

Une fois que j'ai effectué quelques entailles inoffensives, je me sens beaucoup mieux en dépit du sang qui déferle sur le plancher, que j'ai tôt fait de nettoyer, après avoir enveloppé mes bras dans des bandages.

Je m'assoupis dans mon lit, recroquevillé en chien-de-fusil pour être brusquement réveillé par mon père, qui se met à faire un tapage assourdissant dans la cuisine, cherchant visiblement quelque chose de précieux, sa bouteille de fort en l'occurrence.

Je m'évade de la chambre sur la pointe des pieds, mais par malheur, il m'aperçoit et fonce sur moi. Il saisit ma gorge à une main et me plaque contre le mur.

- Elle est où, câlisse? geint-il.

Je m'efforce de le lui dire, mais faute d'air dans ma gorge, je ne peux émettre un son. Il finit par me lâcher et je lui indique du regard dans quel coin de la chambre sa bouteille se trouve. Il s'en empare et retourne dans la cuisine caver sa peine infinie.

Les jours qui succèdent à cet après-midi funeste se suivent et se ressemblent. Toutes les nuits, le père fume à s'en carboniser les poumons et se noie dans l'alcool à friction, tout en faisant trembler les murs de la maison avec la musique de Johnny Cash. Si, pendant la journée, je dispose de quelques heures d'accalmie alors qu'il est prisonnier d'un sommeil pesant, la nuit, intoxiqué par l'eau-de-vie, il devient comme fou et cogne sur tout ce qui bouge, y compris moi, si je me trouve dans les parages.

Un soir, je suis barricadé dans ma chambre, mes meubles empilés contre la porte, et mon père, au dernier degré de l'ivresse, hurle mon nom. Il m'ordonne impérativement de me présenter

dans le salon. Je fais la sourde oreille, jusqu'à ce qu'il décide de tambouriner contre ma porte et m'invectiver.

- Tu perds rien pour attendre, s'énerve-t-il en allant quérir sa hache dans le dessein de réduire en miettes l'obstacle en bois qui me sépare de lui.

À travers une brèche dans la porte, son œil dément m'observe.

- Tu penses-ti vraiment que tu peux m'échapper? T'es rien! Absolument rien! Si t'étais pas né, ta mère aurait jamais perdu la boule! Tu mérites pas de vivre!

Il poursuit son discours de veuf éploré et enragé tout en assenant des coups de hache à la porte, qui tient bon. Elle en a vu d'autres! Or, à un certain moment, trop avancé dans sa cuite, il chancelle sous le poids de son arme et s'en octroie un coup en plein sur le front. Il s'écroule lourdement sur le plancher. Il est inconscient, mais il vivra. Il ne se souviendra probablement pas de cet épisode glorieux, une fois réveillé, ce qui lui évitera la turpitude.

C'est plus fort que moi, j'ai pitié de mon père, alors je téléphone à Francis pour qu'il m'aide à transporter l'hippopotame assoupi jusqu'à son lit. Francis ne tarde pas à ressourdre chez moi quelques minutes plus tard et il m'aide à mener à bien cette tâche, durant laquelle mon père émet quelques grognements de bête sauvage blessée.

Durant les heures qui suivent, Francis et moi passons à travers une bouteille de rhum qu'il a apportée et fumons de l'herbe dans ma chambre, tout en nous amusant à tirer des fléchettes sur des cibles que nous avons dessinées au feutre noir indélébile à même le mur. Entre-temps, mon père s'éveille et se remet aussitôt à boire, tout en injuriant et maudissant la terre entière pour toutes les pierres qui lui sont tombées sur la tête au cours de son existence minable.

- Oh Ginette, se lamente-t-il soudain d'une voix tonitruante. Pourquoi tu m'as fait ça?

Une détonation monstrueuse de carabine de chasse retentit dans la maison. Terrifiés, nous nous rendons à pas feutrés dans le salon, d'où provient la déflagration, pour constater que mon père a tiré un coup de douze sur le portrait de ma mère. Il se tourne vers nous en faisant des yeux de chien battu.

- Papa, commencé-je, la voix tremblante, ça va aller.

La porte d'entrée s'ouvre alors à la volée : Tardif fait irruption dans la maison, une bouteille à la main et vêtu de son uniforme de policier. Il fonce sur mon père et s'empare lestement de la carabine, puis il invite son vieil ami à table en lui versant un grand verre de rhum.

- Allez jouer dehors, les flos, ordonne-t-il à moi et Francis, comme si nous étions des gamins de cinq ans.

Je ne remettrai pas les pieds ici de sitôt! Je remplis mon sac de caleçons et chandails élimés, avant de décamper.

La vieille demeure brinquebalante à Armand l'égotant est prête à m'accueillir.

14 :

Tardif la grosse commère a décidé de prendre mon père dans ses rets et de le nourrir à la bouteille; grand bien lui fasse! Il s'agit d'un revirement de situation impromptu qui va me permettre de profiter de quelques jours de quiétude.

Francis et moi mettons du temps à rentrer chez son grand-père. Nous nous arrêtons dans le champ pour nous asseoir sur un banc de neige et achever de boire la bouteille de rhum bon marché, ce qui a pour effet de faire remonter la bile dans ma bouche qui se mêle du même coup à ma salive. Je suis contraint de griller quelques cigarettes afin que le goût nauséabond s'estompe. Puis je juge que je ne suis pas encore suffisamment éméché et j'insiste pour vider la bouteille.

Nous finissons bien par rentrer je ne me souviens plus comment ; je me réveille le lendemain midi tout habillé dans le chambre au matelas déchiré et dénué de draps.

Dans le chambre d'à côté, Francis est en grande conversation avec sa sœur Jasmine. Tous deux chuchotent et je crois discerner de l'agacement dans le ton de voix de sa sœur. J'en déduis qu'ils parlent de moi.

- Ben là... Qu'est-ce qu'on fait si l'école le cherche? Je réponds quoi?
- Tu réponds rien pantoute! Tu te mêles de tes affaires. Je m'en occupe! Fais-moi confiance!
- Francis, commence Jasmine. Fais pas de niaiseries, là! Il est fragile! Il pourrait...
- Hey Jas, l'interrompt Francis comme si de rien n'était. Je crève de faim! Ça te tente-ti de me faire des crêpes?
- Pourquoi tu changes de sujet? s'insurge-t-elle. Je disais que...
- Dis oui, dis oui, supplie-t-il. Grand-p'pa va être content si t'en fais!
- T'es un vrai flo de cinq ans, soupire sa sœur en sortant de la pièce.
- T'es la meilleure, la petite sœur, s'écrie Francis en l'embrassant fortement.
- Ark, lâche-moi! s'exclame Jasmine en se dégageant de l'emprise de son frère pour dévaler les marches de l'escalier.

Excessivement au ralenti, je me lève et avale goulûment de grandes bouffées d'air frais par la fenêtre entrouverte. Le temps que je reprenne mes esprits, un effluve de crêpes se fraie un chemin jusqu'à mes narines. Je me traîne en bas. Aussitôt qu'elle m'aperçoit, Jasmine, qui s'affaire comme une forcenée dans la cuisine pendant que Francis est tranquillement installé sur le sofa avec un sourire goguenard, vient m'étreindre et m'embrasser.

- Ça va? m'interroge-t-elle en me regardant avec tendresse.
- Ça s'endure...
- Ah ben! constate Francis, étendu de tout son long sur le divan. Lui t'es pas dégoûtée de l'embrasser, mais moi oui! Après tout ce que je fais pour toi! Les frères, c'est pas important!
- T'es tellement prévisible, soupire Jasmine qui entreprend de retourner les crêpes dans la poêle.

Je me laisse tomber dans une chaise berçante en face de celle du vieillard qui, l'oreille collée contre sa radio antédiluvienne, termine d'écouter l'énumération de toutes les morts survenues dans la région cette semaine, ma mère étant évidemment du nombre. Elle aura vécu 48 années de neurasthénie. Armand éteint la radio et se tourne vers moi.

- Salut euuuuh... Antonin!

- Antoine.
- Ah oui, Antoine! Francis me parle souvent de toi.
- C'est mon souffre-douleur, s'empresse de répondre Francis qui, affalé sur le divan à côté de moi, s'étire le bras pour me décrocher un coup de poing dans les côtes.

Toujours dans un état un peu second, je demeure catatonique. Nullement impressionné, Francis entreprend aussitôt de faire la conversation à son grand-père. Je suis évidemment la vedette de son monologue fastidieux et prévisible.

- Antoine avait calé la bouteille de 40 onces comme un vrai champion, raconte-t-il, exalté par sa propre anecdote et postillonnant à répétition. Ça fait qu'il a dégueulé tout son souper pis il a fallu qu'on l'amène se coucher au camp.

Armand, complètement dépassé, le dévisage sans rien comprendre.

- Mais là, poursuit Francis, c'est pas tout! Il est tombé de la couchette où on l'avait attaché pour pas qu'il s'écarte dans le bois vu qu'il était trop chaud! Pis il s'est traîné jusqu'au feu. Nous autres, on faisait griller des guimauves pis des saucisses, on était à veille de manger, on était super affamés, mais là Antoine décide de nous vomir encore dans la face! Cette fois-là était de trop! On s'est mis à le bombarder de guimauves à moitié brûlées qu'on avait fait exprès de laisser trop longtemps dans le feu. Je te dis qu'il nous a pas trouvés drôles. Mais il comprenait pas trop ce qui se passait, il était plus toute là, ça fait qu'il s'est mis à se rouler dans son vomi. Là on a voulu lui dire d'arrêter, mais à ce moment-là, qu'est-ce qu'on voit? Il avait une saucisse entre les fesses!

Francis marque une pause pour rigoler à gorge déployée tout en se tenant le ventre, devant son grand-père, incapable de suivre le récit et moi, imperturbable.

- Tu radotes le frère, lance Jasmine qui a dû entendre plusieurs versions de cette même anecdote depuis plusieurs semaines.
- Ben non, renchérit Francis, c'est Lavoie qui refait toujours les mêmes erreurs. Han imbécile? Qu'est-ce que t'as à dire de ça?
- Les crêpes sont prêtes, annonce Jasmine d'une voix forte.

Elle sert à Armand une toute petite crêpe qu'elle a coupé en morceaux minuscules. À la demande du vieillard, elle l'a même trempée dans du rhum, ce qui fait qu'il la hume avec délectation. Nous nous installons autour de la table et Francis se jette sur ses crêpes pour les dévorer avec gloutonnerie, tandis que je m'efforce de parvenir à en avaler une.

- Qu'est-ce qui se passe, Lavoie? s'étonne Francis en constatant mon absence d'appétit. Sont pas à ton goût les crêpes? Mange! Fais pas semblant! Dans cinq secondes, faut que t'aies fini celle-là! Jasmine! Apporte-lui z'en une autre!
- Francis, grommelle Jasmine en lui faisant les gros yeux.
- Ben quoi! Si ça continue, il va devenir aussi débile que sa crisse de mère! Faut faire quelque chose!

Je repousse violemment l'assiette et je sors précipitamment de table pour retourner en haut, dans la chambre qui m'est assignée, où je ne tarde pas à m'allumer un joint de marijuana mêlé à du tabac, que j'aspire à grandes bouffées, près de la fenêtre.

Je commence à en ressentir les effets, si puissants que je me sens aussitôt sombrer dans une spirale de mélancolie insupportable. Assis en indien sur le matelas, je me berce machinalement. Francis entre évidemment dans la chambre sans crier gare.

- Tu m'as même pas attendu pour fumer, s'indigne-t-il, les yeux courroucés, avant de m'examiner le visage.
- Ça marche pas... L'effet est pas bon... C'est pas ça que je voulais.
- Je peux te trouver quelque chose de mieux, commence Francis, mais ça sera pas gratuit.

J'extirpe comme si de rien n'était un billet de cent dollars de mes poches que la tante Thérèse m'a donné plus tôt cette semaine, et je le tends à Francis, stupéfait, qui s'en empare.

- Attends-moi ici, je reviens tout de suite.

Il se lève brusquement et sort de la chambre en refermant la porte. Il ne va pas bien loin : il se contente d'aller dans sa chambre. Je peux l'entendre la retourner sens dessus dessous et l'arpenter de long en large. Puis il cesse de se démener.

- Toi! Ici!

- Ben oui, je viens d'apparaître comme par magie, se moque sa cousine Cynthia, ayant pénétré subrepticement dans la chambre. Je suis un fantôme! BOUH!
- Regarde Cyn, je veux plus te voir. Combien de fois il va falloir que je te le dise! Décrisse!
- Oui, répond Cynthia, nullement impressionnée, mais j'ai quelque chose de ben important à te dire... Je suis enceinte... HAHHAHAHA! Je t'ai eu! T'as pas vu ta face! T'es un imbécile!
- On sait jamais! fulmine Francis. Ça me surprendrait pas que ça t'arrive bientôt : t'as couché avec la moitié de la ville!
- Ah ta gueule, tonne Cynthia. Comment tu fais pour être toujours aussi déplaisant?
- Tu viens pour quoi, là?
- T'as pas une toute petite idée, roucoule Cynthia.
- Pas ici, murmure Francis. Les murs sont en carton. Pis...
- Francis, le coupe sa cousine. Moi pis les Zerbes, c'est fini.
- Qu'est-ce que tu veux que ça me crisse? Touche-moi pas, tu vas me donner la lèpre!
- Ça te tente pas? s'alarme Cynthia. Ça se peut pas! Y'a jamais personne qui m'a dit non encore!
- Ben moi je suis le premier à te le dire, insiste Francis. Tu peux retourner dans ton trou à Sayabec pis jamais remettre les pattes ici!

Cynthia émet alors un long glapisement d'indignation, avant de se ressaisir.

- On se voit à soir, à la foire des frères Thériault? demande-t-elle avec une lueur d'espoir. C'est supposé être mémorable! Ils vont brûler leur vieux *shack*!
- Sûrement pas si t'es là, réplique Francis avant de sortir de la pièce.
- Ah pis va donc chier, s'emporte Cynthia d'une voix stridente, tout en le pourchassant dans le corridor. J'ai pas besoin de toi!

Francis se précipite dans la chambre et s'empresse de refermer et verrouiller la porte, tout en s'esclaffant. Il a en sa possession une grosse bouteille au liquide verdâtre qui ne me dit rien qui vaille.

- Une vraie sangsue cette cousine-là, se lamente Francis. Ça va lui prendre une vraie bonne correction. Ça lui a pas suffi la dernière fois!

- C'est quoi ça?
- Ça? Ben voyons Lavoie, c'est de l'absinthe! T'as jamais essayé ça? Dans quel monde tu vis? Non non touches-y pas, c'est pas pour toi, c'est trop fort pour une petite nature comme toi.

Je lui arrache furieusement la bouteille des mains pour l'examiner plus en détail. Je remarque une lueur de satisfaction dans son regard. Je n'apprends pas de mes erreurs, c'est inscrit dans mes gènes. Ma conduite devient prévisible, mais il ne s'en lasse pas. Moi non plus. Ce n'est pas compliqué : aujourd'hui, je veux juste me défoncer la face jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je décapsule la bouteille et en prends une très longue gorgée, avant que Francis me la reprenne et boive tout autant à son tour. Je n'ai jamais goûté à quelque chose de si exécrable. Ce nectar âcre vient probablement de faire le grand ménage dans mes cellules. Dès que mon pseudo-ami repose la bouteille sur le plancher, j'en reprends aussitôt une longue gorgée, au point où il doit me l'arracher des mains et la cacher derrière son dos.

- Ok Lavoie, décide-t-il. C'est assez. Reelaxe! Il est juste une heure de l'après-midi. Ça va être quoi rendu à dix heures du soir? Là on va te changer les idées. On va jouer à un jeu : ça s'appelle main chaude.
- Ah pas encore un jeu, ronchonné-je.
- Place ton poing dans les airs à cette distance-là devant toi, la paume de ta main vers le haut. C'est ça. Bouge pas! Là quand je te dis go, faut que t'enlèves ta main avant que je cogne dessus. 1... 2...

Il n'attend même pas de se rendre à 3 pour me frapper la paume.

- T'as triché, m'insurgé-je. T'es pas correct!
- J'ai rien fait de pas correct! s'énerve-t-il en engloutissant une grosse gorgée d'absinthe. J'essayais juste de te montrer quoi faire. À toi maintenant!

Il place son poing droit devant lui, à une certaine distance de son épaule, et je me livre à une tentative maladroite de prendre ma revanche sur lui. Doté d'impressionnants réflexes, Francis retire sa main en l'espace d'une microseconde. Au final, sur dix tentatives acharnées, je ne parviens à le frôler qu'une seule fois tandis qu'il réussit à me toucher huit fois sur dix. Au bout

d'une demi-heure à s'adonner à ce jeu très édifiant, la paume de ma main n'est plus seulement rougie : elle a doublé de volume.

Entre-temps, nous sommes passés à travers les deux tiers de la bouteille, alors je n'éprouve aucune douleur physique. Par contre, sur le plan mental, c'est autre chose...

- Ok on arrête ça, j'ai gagné, jubile Francis, arborant un sourire triomphant, qui fait mine de me serrer la main que je ne sens même plus.
- On continue!
- Ok, mais tu diras pas que c'est de ma faute demain si t'as la main enflée, s'amuse Francis. Allez, place ta main! 1... 2... 3...

Il fixe la paume de ma main avec un sourire sadique, tout en guettant une réaction de ma part, qui ne vient pas. Ce faisant, il frappe aussitôt ma paume de toutes ses forces. Je ne bronche même pas, tandis qu'il la martèle une deuxième, puis une troisième fois, comme un forcené.

- Réagis câlisse! C'est quoi ton hostie de problème, s'emporte-t-il.
- On continue! Je veux voir jusqu'où tu peux aller.
- Tu veux pas le savoir!
- J'ai plus rien à perdre, répliqué-je sur un ton sinistre.
- Ah ta gueule Antoine! Arrête de t'apitoyer sur ton sort! Ça va faire, un moment donné! Il te reste un père, pis ta mère... c'est ben triste pour elle, mais tu sais ben que ça faisait des années qu'elle en pouvait plus de vivre. Elle a eu le courage de le faire pis elle a rendu service à tout le monde! Moi qu'est-ce qui me reste? J'ai plus de parents, pis j'en fais pas tout un plat!

Pour toute réponse, je lui ravis à nouveau la bouteille d'absinthe et j'en prends encore une fois une interminable gorgée.

- C'est pas assez fort, affirmé-je en toisant Francis du regard. Ça fait pas effet.

Ce dernier esquisse un sourire d'agacement, tout en réfléchissant. Je l'ai mis au défi, et il est autant ravi qu'énervé.

- Il y a rien à faire avec toi, Antoine. T'es ir-ré-cu-pé-ra-ble. Comme ta mère.

- Pis qu'est-ce qu'on fait quand on est ir-ré-cu-pé-ra-ble?

Sans répondre, il fouille dans sa poche et en sort un sac de pilules jaunes et rouges.

- Ça tu connais pas ça, mon Antoine, me nargue-t-il, une lueur facétieuse dans les yeux.
- Non, mais tu vas me dire c'est quoi.
- Des médicaments pour les chevaux. C'est un de mes amis qui a piqué ça chez le vétérinaire l'autre jour. Je me disais que c'est fait pour toi!

J'éclate de rire.

- C'est pas des blagues, Lavoie, s'impatiente Francis. C'est fort ces pilules-là! C'est fait pour assommer des grosses bêtes de 400 livres. Pas des demi-portions comme toi!
- C'est parfait, c'est ça que ça me prend.

Je m'empare du sac et gobe deux pilules rectangulaires plutôt difficiles à ingurgiter à l'aide d'une bonne gorgée d'absinthe. Francis, captivé, guette une réaction de ma part.

- Pis? Tu te sens-ti devenir un cheval?

J'é mets soudainement un long hennissement de cheval. Francis s'étouffe avec la gorgée d'absinthe qu'il venait d'entamer et s'écroule sur le dos, hilare.

- T'es tout un spécimen de foire mon Antoine, s'amuse-t-il à constater, une fois qu'il a repris ses esprits.
- T'en prends pas toi?
- Je te les laisse! T'en as plus besoin que moi.
- Eh que t'es un bon gars, Francis, ironisé-je en avalant deux pilules supplémentaires. Hey c'est long à faire effet!
- Relaxe! Ça s'en vient, m'assure Francis. Crains-pas, tu vas le sentir! Moi la dernière fois, mon cœur a arrêté de battre pendant quelques secondes pis je suis sorti de mon corps, c'était MALADE! Je me suis vu en train de dormir. Je voulais aller explorer les alentours, genre aller faire faire des cauchemars à ma belle voisine endormie, mais je suis redescendu ben sagement dans mon corps.
- Je suis impatient de voir ça.

Il se lève brusquement.

- Viens-t'en mon Antoine! On va aller jouer aux poches dans le corridor. Le perdant est pogné à avaler deux pilules.

Tranquillement, les effets de la drogue commencent à se manifester. Je me sens lourd. Je plane. Il va sans dire que dans ces conditions, je perds lamentablement au jeu. J'éclate alors de rire.

- J'aime ça perdre.
- Ouais, commente Francis, surtout quand t'es obligé d'avalier des pilules comme punition. Si je te connaissais pas comme le fond de ma poche, je penserais que t'as fait exprès.
- Je suis juste mal adapté pour vivre dans notre monde. Mais ça a plus d'importance.
- Tu dramatises comme d'habitude! Si tu te forçais un peu pis que tu te concentrais, tu serais meilleur. Tiens les pilules, mon champion!

Je m'empare du sac et j'observe les pilules avec fascination. Combien de ces capsules suffiraient-elles pour me tuer? Je suppute les probabilités.

- Qu'est-ce qui se passe? m'interpelle sèchement Francis en agitant une main devant mon visage? Tu laisses tomber? T'abandonnes? Je te l'avais dit que c'était trop fort pour toi.
- J'ai jamais dit que j'abandonnais.
- Ben vas-y, fais-le! Dans le fond, Lavoie, t'es pas game. Tu le feras pas. T'es une grosse chochette. Je l'ai toujours su!

Je le dévisage avec colère, avant d'engouffrer non pas deux, mais quatre pilules dans mon gosier. Les yeux écarquillés, Francis commence à réaliser que notre petit jeu malsain va trop loin.

- Ok Lavoie, t'es bon, me félicite-t-il, la voix empreinte d'inquiétude. T'es *tough*! Je te laisse tranquille.
- Il est trop tard pour me dire ça.

Je me sens vaciller sous le poids de la fatigue, celle de toute une vie. Il doit bien être trois ou quatre heures de l'après-midi. Le coma s'en vient. C'est parfait.

- Je pense que je vais aller me coucher, que je lâche en titubant jusqu'à la chambre la plus près de moi pour aller m'écraser la figure sur le lit.

Francis laisse échapper plusieurs jurons en fonçant sur moi. C'est la dernière chose dont je me souviens avant de m'évanouir.

J'émerge du néant je-ne-sais combien d'heures plus tard. La pièce est plongée dans la pénombre et je gis sur un lit, allongé sur le dos. Apparemment, je suis toujours vivant. Quelques corneilles, perchées sur le toit à quelques mètres au-dessus de ma tête, croassent joyeusement. Au lieu de dormir comme le reste de leurs congénères, elles ont décidé de célébrer mon retour à la vie.

Je constate que je me trouve dans la chambre de Francis. Où est-il passé celui-là? Peut-être a-t-il finalement décidé de se pointer à la foire chez les frères Thériault.

Je jette un œil au cadran sur la table de chevet, dont l'aiguille indique qu'il est 23h. J'ai dormi tout ce temps! Visiblement, les médicaments de cheval s'apparentaient à de puissants somnifères. Je crois que leurs effets secondaires ne se sont pas encore tout à fait estompés puisque mes jambes ne répondent plus à mon esprit. Je parviens à peine à remuer dans le lit.

La porte s'ouvre alors tout doucement. C'est nulle autre que la mirifique Cynthia, fagotée de manière un peu vulgaire, qui avance à pas feutrés dans la chambre tout en refermant précautionneusement la porte.

- Saaalut toi, roucoule-t-elle, les yeux dans le néant. Je t'ai pas vu chez les deux babouins! C'est là que tu te cachais depuis le début?
- Je me cachais pas. Je dormais.
- Il dormait, se moque-t-elle. Monsieur était fatigué. Me semblait que t'étais pas dans ton état normal tantôt. Ça se pouvait pas que ça te tente pas.

Ça y est, elle a perdu la boule : elle me prend pour son cousin. Au point où elle s'allonge à mes côtés et glisse impudemment sa main sous la couverture tout en me souriant d'un air coquin.

- Cynthia, tu te trompes. Tu vois plus clair. Je suis...
- Ta gueule. Personne me dit non. Aucun gars m'a jamais dit non. Ce gars-là est pas encore né.

- Arrête, protesté-je. C'est mal ce qu'on fait.
- Laisse-toi faire le cousin. Ça va ben aller.
- Je suis complètement pété. Pis toi aussi.
- Ça paraît pas sous la couverte en tout cas, glousse Cynthia en accélérant le mouvement de main qu'elle a entamé. Je vois plus rien... mais je te sens!

Il y a au moins une partie de mon corps qui n'est pas en panne. C'est officiel : j'abdique. Elle fera de moi ce qu'elle voudra. Elle se débarrasse de son décolleté plongeant, révélant du même coup sa poitrine voluptueuse, puis de sa jupe, sous laquelle elle ne porte rien, et elle entreprend de me chevaucher. Ébahi, je me laisse faire sans mot dire. Quand elle a fini sa besogne quelques minutes plus tard, je peux dire que je suis définitivement revenu à la vie!

- Je pourrais rester avec toi cette nuit, me susurre-t-elle à l'oreille. Je suis sûre que t'haïrais pas ça! Dis ouiiii...
- Mauvais plan, la cousine, rétorqué-je en imitant le ton de voix acerbe de Francis. On n'est pas censé se voir, tu te rappelles? Va te coucher dans la chambre d'à côté, c'est mieux comme ça!
- Bon, se désole-t-elle en esquissant une moue de gamine contrariée. À c't'heure que t'as eu ce que tu voulais, tu te débarrasses de moi, c'est ça? Ohhhh noon, ça marche pas comme ça!
- C'est toi qui es venue ici. J'ai rien demandé moi.

Je parviens contre toute attente à me lever et, tout en titubant, je lui prends le bras pour la reconduire jusqu'à la chambre en face de celle de Francis.

- Grouille! Rentre avant que quelqu'un arrive. Le spécimen de foire dort ici cette nuit, faudrait pas qu'il nous entende.
- Moi ça me dérange pas qu'on m'entende..., minaude-t-elle. Ahh, je sais plus ce que je dis!
- Envoye hostie de sangsue! Va te coucher pis ça presse!

J'ouvre la porte, avant de lui taper une fesse et la pousser à l'intérieur, pour ensuite refermer tout doucement la porte. Je me glisse ensuite dans la chambre qui m'est assignée, et non celle de celui dont j'ai usurpé momentanément l'identité.

J'aurai au moins baisé une fois dans ma vie.

15 :

Une semaine après avoir perdu ma virginité, je plane encore, et il ne s'agit pas d'un effet prolongé des fameuses pilules!

Je me sens comme si je flottais sur un nuage surplombant toute ma réalité neurasthénique.

J'ai cessé du jour au lendemain de m'enivrer jusqu'à annihiler ma conscience ; j'ai décroché de la marijuana et je me contente de griller quelques indiennes occasionnellement.

Je suis retourné à l'école et mes professeurs ont remarqué une amélioration remarquable de ma concentration. J'obéis à tout ce qu'on m'ordonne de faire et je travaille normalement, comme si aucun cataclysme n'était survenu dans ma vie.

Francis attribue ce regain de bonne humeur et d'énergie de ma part à la drogue de cheval qui, selon ses dires, m'a replacé les idées une bonne fois pour toutes. Il s'est d'ailleurs mis à en faire le trafic à la polyvalente. À tous les soirs, il compte sa liasse de billets avec un sourire goguenard sous le regard réprobateur de sa sœur.

Un matin d'une fin de semaine de quatre jours, j'annonce solennellement à la maisonnée que je vais rentrer chez moi. Les réactions sont partagées. Jasmine se montre inquiète pour moi alors que le vieillard ne saisit guère ce dont il est question, Francis déclare aussitôt que je me jette dans la gueule du loup avec mon père en train de sombrer – si ce n'est pas déjà fait – qui va me faire couler avec lui. Je défends ma décision en invoquant l'importance de ne pas abandonner mon père en ces temps difficiles. Stupéfait, Francis ne trouve rien à répliquer. C'est la première fois que je le vois complètement bouchée bée. Il croit me connaître par cœur, mais il a accès seulement à quelques facettes de moi. Il ne peut comprendre ce qui se trame en moi.

Car après avoir plané durant une semaine, j'ai senti un changement étrange en moi, quelque chose de biscornu, d'inextricable, sur lequel je ne pourrais placer des mots. Un monstre grossit à présent en moi ; il est partout, omniprésent et omniscient, et la seule manière de l'extirper de sa chrysalide est de le coucher sur papier avant qu'il ne s'empare définitivement de moi.

J'assure Francis que je lui téléphonerai rapidement pour le tenir au courant des derniers développements, puis je déguerpis du domaine d'Armand. Je trépigne d'impatience de retourner à la maison de mes parents. Qui l'aurait cru! Une fois sur place, je constate que le vieux tacot de mon père est stationné comme si de rien n'était dans l'entrée rocailleuse. Peut-être est-il encore ivre ou en train de roupiller la face écrasée sur la table de cuisine.

La porte est verrouillée ; mauvais signe. Lorsqu'on demeure en campagne, il est plutôt inhabituel de barrer sa maison. Dès que je mets le pied dans l'entrée, l'effluve d'eau-de-javel s'insinuant dans mes narines sonne le second signal d'alarme. En balayant la pièce du regard, je constate que le sol, auparavant jonché d'immondices, a été soigneusement lavé et désinfecté. Tout a été remis en ordre dans la maison, aucune poussière ne subsiste dans les coins, chose plutôt inhabituelle chez mes parents, peu portés sur la propreté. Une lettre placée au centre de la table attire alors mon attention. Je m'en empare pour constater qu'il s'agit de l'écriture grossière et chevrotante de mon père. Le texte est évidemment truffé de fautes.

Salu mon gars! Je suit partit pour un voillage de pêche de 2 semène sur la côte nort avec les chums. Sa va me replacé les idée. Je t'est laisser de l'arjant dent la tite caisse. Je m'escuse pour toute. Papa.

Quelle merveilleuse nouvelle! Je saute de joie, puis j'entreprends de tirer tous les rideaux et de verrouiller la porte d'entrée afin qu'aucun colporteur ne vienne interrompre mon travail. Je suis enfin seul. Le démon de la créativité peut désormais m'imposer sa loi. J'ai vécu et assimilé les événements éprouvants des derniers mois ; il est maintenant temps de les coucher sur papier, à ma manière. À l'aide d'un thé très noir, d'une bonne dose de concentration ainsi qu'une pile de feuilles lignées et un stylo, je parviendrai à me débarrasser du monstre qui m'habite et qui est en train de me phagocyter. C'est lui qui dicte les règles du jeu à présent.

Doppelgänger

Je suis un vrai génie. Personne est capable de m'accoter. Le monde est con. Pis c'est moi qui en profite.

Je roule sur l'or ces temps-ci. Juste la semaine passée, je me suis fait 1560\$ avec la drogue de cheval. Les flos de 12 ans bavent sur leur bureau. Les profs sont en panique. Je leur redonne le chien de ma chienne. Ils m'ont fait chier toute ma vie. Ils ont jamais voulu m'aider avec mon supposé TDAH. Les surdoués comme moi sont pas faits pour ce système de marde-là.

Parlant de chien, avec la passe d'argent que je me suis faite, je me suis arrêté à l'animalerie pis je me suis payé un beau berger allemand de race. Il a son pedigree pis tous les papiers qui viennent avec. J'ai toujours voulu en avoir un depuis que je suis petit cul, mais ça adonnait juste pas. En tout cas, la face à ma sœur valait cent piastres quand le chiot a sauté sur elle. Elle pensait qu'il voulait la croquer. J'ai failli pisser dans mes boxers tellement j'ai trouvé ça drôle.

Faut dire que le chiot, il ressemble pas trop à un bébé : il doit ben peser 40 livres déjà. Ça c'est un chien! Je l'ai appelé Bock. Il se reconnaît déjà par son nom. Ça va faire un bon chien de chasse. Il commence déjà à sniffer toutes les bêtes sur le terrain à mon grand-père. Dans pas grand temps, il y aura plus de siffleux ni de chats. La première journée il en a égorgé un, c'était pissant. J'ai juste eu le temps de voir une boule de poils revoler dans les airs pis après, il l'a éventré comme un toutou en peluche. J'ai su par après qu'il appartenait à la bonne femme Lévesque, qui a 85 ans pis qui « paranoïe » encore sur le débarquement des Allemands en Gaspésie. C'est ben plate pour elle, mais elle va devoir se trouver un autre chat. C'est mieux que la vieille folle sache pas ce qui s'est passé, sinon elle en finira plus de faire des cauchemars! Ils vont ben l'interner à l'asile!

La prochaine étape, c'est de m'acheter un quatre roues. Je vais pouvoir aller me promener partout pour faire les quatre cents coups pis faire mon malcommode. Je vais achaler les petites princesses, les faire monter sur mon équipement pis leur apprendre à vivre, comme j'ai appris à vivre à ma cousine.

Elle commence à me rendre mauvais celle-là. Elle est toujours là à rôder, à essayer de me faire pomper de toutes les façons possibles. Un vrai pot de colle!

Pas plus tard que cet après-midi, je me fumais un pétard pendant que je rentrais le bois de chauffage, pis elle s'est encore pointée. Elle portait son fameux décolleté avec un trou juste au bon endroit. Elle aime ça se les montrer! En plus elle avait mis une jupe courte pis on voyait ses grandes jambes toutes lisses. Elle aime ça attirer l'attention sur elle, c'est pas croyable!

Je lui ai présenté mon chien pis il a foncé sur elle. Il avait pas l'air à trop l'aimer : il lui jappait après pis il lui montrait les dents. Je lui ai demandé ce qu'elle venait faire ici. J'ai le droit de demander, c'est moi le maître de la maison après tout! Imaginez-vous donc qu'elle me répond que c'est pas de mes affaires. Je lui ai dit de pas avancer plus, que le chien allait la croquer, mais elle a voulu faire sa fraîche en disant qu'il lui faisait pas peur. Tant pis pour elle, elle l'a cherché! Bock a tout de suite emprisonné sa cuisse dans sa mâchoire, entre ses dents, pis il a plus voulu la lâcher, même qu'elle est tombée à terre en essayant de se libérer! Je pense que j'ai jamais ri autant de ma vie! Je vous dis qu'elle était pas de bonne humeur, elle est partie les larmes lui coulaient. Elle avait même pas de marque en plus, juste de la bave! Bock est pas con, il a juste voulu lui donner un avertissement. J'ai voulu consoler Cynthia, juste la serrer un peu contre moi (pis sentir ses gros seins). Je l'avoue, c'est plus fort que moi, j'aime ça quand le monde braille. Ça me fait rire plus que d'autre chose. C'est fou comment les gens sont pas faits forts. Ils pleurent quand ça compte pas. Ça va être quoi quand leurs parents vont se faire écraser vivants par un gros truck sur l'autoroute comme c'est arrivé aux miens? Je suis entouré de petites natures!

Cynthia a même pas voulu que je la console, elle a pensé m'insulter en disant que j'étais pire qu'un meurtrier. J'ai pris ça comme un compliment. On veut être gentil avec les femmes, pis c'est comme ça qu'elles nous traitent. En tout cas, faut que j'arrête de penser à elle, c'est juste ça qu'elle veut. Je lui ferai pas ce plaisir-là.

Après, je suis rentré en dedans. J'avais faim, pis Jasmine avait même pas commencé le souper. Je lui ai passé ma commande : ça me tentait de manger du pâté chinois à l'original. Elle a chialé un peu, comme d'habitude, pis elle est descendue dans la cuisine. Son problème à la petite sœur, c'est qu'elle est pas capable de dire non. Je serais niaisieux de pas en profiter. En plus, il faut ben être un peu déplaisant dans la vie, c'est comme ça qu'on se fait respecter. En plus, je fais ça pour son bien pis elle le sait.

Par après, je suis allé piquer une jasette avec mon grand-père. Il était déçu : il y a pas eu de morts aujourd'hui. Il pense que c'est parce que c'est la pleine lune à soir. Je lui ai donné raison. J'étais pas pour casser son fun. C'est à ce moment-là que le téléphone a sonné. C'était le spécimen de foire qui voulait me parler. Je lui ai répondu en prenant le ton du gars au-dessus de ses affaires, toujours prêt à faire des coups pendables, pis je lui ai demandé comment ça se passait de son côté. Il m'a juré qu'il allait bien depuis qu'il a levé les pattes de chez moi il y a trois jours. Il faut pas me prendre pour un épais : il est resté cloîtré en dedans durant tout ce temps-là. Je lui ai demandé s'il était pas tanné de se crosser pis il m'a pas trouvé drôle. Même qu'il m'en a sorti une belle : il écrit! Il passe trois jours sans me voir, sans virer de brosse, pis il retombe déjà dans ses vieilles habitudes que j'ai essayé de lui casser. Dans le fond, l'écriture, c'est la même affaire que la masturbation : tu vis dans le rêve, pas dans la réalité! Moi je fais tout pour l'aider à vivre dans ce monde-ci, à devenir un homme, mais il est pas ben ben malin. Il apprend rien. Mais c'est pas tout : son père est disparu dans la brune. Parti, évaporé! Pis l'espèce de spécimen de foire me dit ça en dernier, à la fin, quand je m'en allais raccrocher parce que j'étais tanné de l'entendre. Je l'ai averti qu'il attache sa tuque avec de la broche : à soir, il va avoir de la visite chez lui. Il a eu l'air content, mais il sait pas ce qu'il l'attend. Il pensait m'échapper, mais il a rien vu encore. Un open house, ça devrait lui replacer les idées!

Après avoir mangé la moitié du pâté chinois que ma sœur a préparé, je m'en vais chez le perdu. Quand j'arrive devant la porte d'entrée de chez lui qui est super maganée, juste pour faire mon désagréable, je me mets à cogner comme un malade, comme si je voulais défoncer la maison. Je suis sûr qu'il a fait le saut, il est tellement chochette! Au bout de deux minutes, il vient m'ouvrir avec sa face blême de gars qui sort jamais de chez lui. Il était en train de se faire cuire des pâtes. C'est ben la seule chose qu'il est capable de se préparer, il est tellement pas débrouillard. Ça m'étonnerait même pas qu'il les rate!

Sur la table de cuisine, je remarque une grosse pile de feuilles. Ben non, il peut pas avoir écrit tout ça en trois jours! Je le savais que ça allait pas ben dans sa tête!

- *T'écris sur quoi le comique? que je lui demande, intrigué.*
- *Je... je m'inspire de ce qui s'est passé dans ma vie ces derniers mois, qu'il me répond en devenant tout rouge.*

- *Quoi, de moi?*
- *Entre autres...*
- *Tu racontes quoi? Lis-moi-le, je veux savoir ce que t'écris, depuis le temps!*
- *Je raconte plein d'affaires... l'histoire du coma éthylique, celui de la drogue de cheval...*
- *Une chance que je suis là! Tu me piques toutes mes idées!*

Tout d'un coup, il a l'air mal à l'aise et s'empare de la pile de feuilles en catastrophe pour aller les cacher quelque part dans ses affaires, comme s'il pensait que je serais pas capable de les retrouver. Il peut pas m'en passer une : je suis mille fois plus malin que lui.

Pendant ce temps-là, je fouille dans le frigo. Il a rien, à part du lait caillé pis du fromage passé date. Il est pire que mon grand-père! En plus, il a même pas acheté de bière!

- *Ça va prendre de la bière, mon Antoine!*
- *On a juste à aller au dépanneur.*
- *Han! Tu sors de ton trou! Fais attention, tu pourrais te faire attaquer par un ours!*
- *Ta gueule! ose-t-il me répondre.*

Je souris d'un air féroce pis je le frappe automatiquement de toutes mes forces sur son bras pour lui apprendre à vivre. Il peut pas m'en vouloir : c'est un réflexe moteur de ma part! Je suis né de même!

En revenant du dep, je lui fais transporter une caisse de 24 de Molson sur son dos. Imaginez-vous donc qu'il voulait acheter de la Bleue parce qu'il trouve que la Molson ça goûte la pisse de cheval! La Bleue, c'est pour les faibles. Les vrais, ils boivent de la Molson. Point final.

Après ça, on attend les autres en calant des bières chacun notre tour. Je le sens nerveux. Je sais qu'il aime pas ça être entouré de monde. Surtout qu'il sait que je me priverai pas du plaisir de le niaiser. Les frères Thériault pis Julien Bernatchez sont les premiers à ressourdre ici. Eux autres ils savent vivre : ils ont amené en masse d'herbe pis de poudre, en plus de la bière. La soirée est jeune, pis on est équipés pour veiller tard!

Dès qu'ils mettent le pied dans la maison, je prends les choses en main : je leur raconte ma dernière semaine qui a été number one. Il y en a pas un qui dit un mot, à part pour me féliciter.

Je les fais manger dans ma main. C'est tellement facile. Ils sont ben smattes, mais c'est pas des lumières. Ils ont besoin d'un chef de meute comme moi.

Le spécimen de foire est là dans son coin à nous écouter. Il cligne presque pas des yeux, il fixe un point, pis il ouvre pas la bouche une seule fois. Ça y est, il est en train de perdre la boule comme sa mère.

Il se passe pas dix minutes que quelqu'un varge dans la porte. Cette maison-là est tellement maganée que c'est pas surprenant que la sonnette fonctionne plus. Au moment où j'ouvre la porte, il y a au moins dix personnes qui rentrent en se poussant pis qui s'installent dans le salon comme s'ils étaient chez eux. Ils décident de mettre du métal à pleine tête. Je me bidonne juste à voir la face d'Antoine qui va ben finir par faire une crise d'angoisse.

Après ça, le monde arrête plus de rentrer pis sortir de la maison. Ils vont dans toutes les pièces, ils boivent, ils fument, ils dansent, ils sniffent, ils forniquent, il y a rien qu'ils font pas.

Vu que j'ai un bon fond, un moment donné dans la soirée, je vais voir le perdu qui est assis sur le plancher du salon parce qu'il y a plus de place nulle part pis qui fait semblant d'écouter une conversation pour faire comme s'il s'intégrait dans un groupe. Il sait vraiment pas comment s'y prendre! J'ai un peu pitié de lui, alors je lui donne 3 pilules de la drogue de cheval en cachette. Ça devrait lui calmer les nerfs un peu.

Ce genre de pilules-là, c'est long à faire effet. Rendu à une heure du matin, je dis à tout le monde de débarrasser le plancher, à part ma meute. C'est pas pour me vanter, mais quand je dis quelque chose, le monde m'écoute. Ils ont entendu des histoires à mon sujet, ils me prennent pour plus bandit que je le suis en réalité. Il s'écoule même pas dix minutes qu'ils ont déjà levé les pattes de la place.

J'ai décidé d'arrêter la foire parce que j'ai vu que le perdu commençait à perdre la carte. Il s'est écroulé, comme d'habitude. Cette fois-ci, c'était sur le divan. C'est vrai qu'il y a une malédiction dans sa famille : dans son cas, il est condamné à toujours répéter les mêmes erreurs.

À présent, mes amis disent plus un mot. Ils sont assis à table en train de fumer de l'herbe pis ils attendent de voir ce que je vais faire. Je me lève pis je vais donner une claque dans la face au sans-génie pour tester ses réflexes. Il en a plus. Ça l'empêche pas de marmonner.

- *Qu'est-ce que tu dis encore?*
- *Demain, je vais écrire.*
- *C'est ça, tu feras ça, imbécile. Si t'es toujours vivant.*
- *Je me sens vivant.*
- *Tu sais plus ce que tu dis.*
- *Je pense que je suis pas normal. Il y a juste dans les excès que je sens les choses.*
- *Ben oui, t'es un excessif, j'aurais pas deviné.*
- *Pas d'excès, je suis vide. En permanence.*
- *Je te l'ai dit, t'es irrécupérable.*
- *Ça me prend des excès pour écrire, c'est pas de ma faute.*

Il rit faiblement. Pis il ferme enfin sa gueule. Il est pas près de se réveiller avec toute la cochonnerie qu'il a prise.

Je fais comme si de rien n'était pis je retourne auprès de mes amis. Je recommence à leur raconter des anecdotes déformées qui sont toujours à mon avantage. La gueule m'arrête pas deux minutes. Ils le savent pas, mais j'ai une idée en arrière de la tête. Quand tu veux faire un mauvais coup, un plan de nègre comme on dit par chez nous, tu t'arranges pour pas te mouiller directement. Tu donnes l'idée aux autres pour qu'ils fassent ce que tu veux pas faire, pour pas que ça te retombe dans la face. Je sème donc des idées dans la tête de mes amis ; ça fait que pas grand temps après, ils se mettent à trois pour aller s'installer à côté du drogué endormi pour lui dessiner avec un crayon feutre noir des pénis dans la face pis écrire sur son front « puceau ».

À ce moment-là, ma sœur pis ma démonsse de cousine décident de se pointer à la foire comme deux perdues. Mon Dieu que des fois, les femmes savent pas vivre! Je sais pas ce qu'elles viennent faire ici, il est un peu tard pour commencer à boire. Dans le fond, elles viennent juste écornifler pis après elles vont se téléphoner entre elles pis mémérer sur ce qu'elles ont vu. On appelle ça la mafia féminine. Comme de fait, dès qu'elles voient le spécimen de foire évanoui

sur le sofa avec mes amis en train de lui barbouiller le visage d'insanités, elles se mettent à japper.

- *Qu'est-ce que vous lui avez fait? se lamente Jasmine.*
- *Demande plutôt ce que Francis lui a fait, m'accuse Cynthia qui enfonce son index de maîtresse d'école dans ma poitrine.*
- *Hey vous êtes pas corrects les gars! s'écrie Jasmine. Vous avez écrit « puceau » sur son front!*
- *Ça c'est vraiment méchant! se fâche Cynthia en me dévisageant avec ses yeux de poisson, comme si c'était moi le responsable. Toute la ville a pas besoin de savoir qu'il est vierge!*
- *Vous trouvez pas qu'il en a assez enduré ces derniers temps, demande Jasmine qui est fâchée après nous pour vrai.*

Je réplique aussitôt en imitant sa voix suraiguë et elle se fâche de plus belle, pendant que mes amis rient grassement. J'imagine qu'elle doit être dans ses SPM. Elle pis Cynthia finissent par repartir, bras dessus bras dessous en se plaignant de l'immaturité des gars de leur âge.

Pauvre Antoine quand on y pense : il va se réveiller demain midi, sa maison va être un vrai dépotoir de caisses de bières vides, de mégots de cigarettes et de toutes sortes d'autres détritrus. Mais le pire, ça va être quand il va se voir la face dans le miroir. Il va constater à quel point il est tombé bas! Je viens de lui donner une autre leçon de vie. S'il est pas capable de la retenir, c'est son problème. C'est sûrement pas de ma faute à moi!

16 :

C'est aujourd'hui que quelque chose de grave se produit. Je le sais, je l'ai décidé.

Ce soir, je me jette dans la gueule du loup dans le dessein funeste de trouver une issue au roman sur lequel je travaille comme un forçat depuis plus d'un mois.

Dès le début de la rédaction de ce manuscrit, j'ai été comme habité d'une force mystique qui m'astreignait à mener à bien ce projet. À présent que je vois sourdre la lumière au bout du tunnel, je commence à percevoir le sens de tous les événements survenus ces derniers mois. Je ne saurais mettre des mots sur ce qui se pointe à l'horizon, mais je suis persuadé d'une chose : ce soir, je remets les pieds dans la résidence des Pigeon pour une ultime fois.

Affalé sur le balcon de bois vermoulu, les pieds ballottant dans le vide, j'observe le soleil s'élever tranquillement dans le ciel azur de cet hiver qui va en s'éternisant. Qui sait si mon esprit exsangue connaîtra à nouveau le printemps un jour...

Au moment où le soleil atteint son apogée, puis se retire sans cérémonie, je me relève et j'entreprends de m'éloigner de la maison décrépite de mes parents, à laquelle je jette un dernier regard.

Bien que le mois de mai soit bien entamé, la neige a à peine fondu dans le champ jalonné d'un large chemin sans doute creusé par les motoneiges bruyantes des frères Thériault. En empruntant ce raccourci, j'arrive à la demeure des Pigeon au bout de dix minutes.

Je pénètre dans le solarium qui n'est jamais verrouillé, puis je gravis les marches de fer rouillé jusqu'à la porte d'entrée, que j'ouvre sans même m'annoncer.

Une fois dans l'entrée, je m'étire le cou pour scruter le salon et constater que la chaise bercante du grand-père est vide. Où est-il passé celui-là?

- Allô? Il y a quelqu'un?

La porte de la salle de bain s'ouvre brusquement et Jasmine en émerge, une serviette autour d'elle.

- Ah salut Antoine! Le frère est en haut avec ses amis, fais comme chez toi!

Elle s'enferme à nouveau dans la salle de bain pendant que je monte à l'étage plongé dans la pénombre. Seule une mince ligne lumineuse sous la porte de chambre de Francis révèle une présence humaine. À mesure que je me rapproche, pesant précautionneusement chacun de mes

pas, des éclats de voix me parviennent, indistincts. Francis doit probablement être en train de monologuer pendant que ses amis se taisent et boivent ses paroles.

Je prends une bonne bouffée d'air frais, puis j'ouvre la porte à la volée, comme pour les surprendre. Francis, assis sur son lit avec les Zerbes et Pierre au visage patibulaire, est en train de bavarder tout en buvant sa bière fétiche, la Molson. Nos regards se croisent et, durant une fraction de seconde, le temps est suspendu, avant de reprendre son cours comme si de rien n'était.

- Salut mon Antoine, s'exclame joyeusement Francis. Joins-toi à nous, fais pas ton farouche, on a de la bière en masse.

La glace brisée, je me joins à eux, étonné de l'accueil chaleureux de Francis.

- Pis? s'enquiert-il sur un ton léger. Ton roman avance bien?
- Il est presque terminé... Il reste juste un chapitre à écrire... Mais je sais pas comment le finir.
- Ça raconte quoi ton histoire? m'interroge les Zerbes. C'est-ti un roman d'horreur? Moi j'aime ça des histoires avec ben du sang. Je lis juste du Patrick Senécal. Il est trop malade!
- On pourrait classer ça comme de l'horreur... ça raconte l'histoire d'un monstre...
- Le monstre c'est qui? demande Francis en me fixant d'un air suspicieux.
- Quelqu'un de très différent de moi... mais que j'ai contribué à créer malgré moi. À présent, ce monstre-là est hors de contrôle. Pis je sais pas jusqu'où il peut aller. Mais je vais le savoir très bientôt...
- Intéressant, intéressant, grommelle Pierre au visage patibulaire, l'air ennuyé. Il est 8h, le match commence dans trente secondes.

Francis monte aussitôt le volume de son téléviseur miniature juché sur la commode devant son lit. Le match de hockey s'amorce et le silence s'installe. Dire que je ne suis pas un amateur de ce sport est un euphémisme. En fait, rien de m'horripile davantage que d'écouter un match télévisé de quelque discipline sportive que ce soit. Je n'en souffle évidemment pas mot à mes pseudo-amis, sous peine de me faire excommunier.

Une éternité plus tard, à la pause publicitaire, Francis baisse le son de l'appareil et reprend son monologue. Cette fois, il relate les déboires du nain qui, deux ans plus tôt, a eu la bêtise de gober quelques brownies que Jasmine avait préparés et auxquels Francis avait ajouté de la marijuana et probablement d'autres substances psychotropes. L'effet s'était avéré à la fois dévastateur et hilarant, le pauvre s'étant mis à se prendre pour un chien et à disposer d'une vision en noir et blanc.

- Qu'est-ce que t'as fait de ces brownies-là, s'informe les Zerbes. Ta sœur en avait préparé une trâlée, me semble.
- Je les ai mis dans le fond du gros congélateur, se félicite Francis avec un large sourire. J'ai pu les tester sur mon chien la semaine passée, c'était pas drôle. Je te dis qu'il a pas aimé ça. Il marchait à trois pattes pis il me dévisageait avec sa tête toute croche. Je pense qu'il a eu quelques cellules de brûlées. C'est plus le même chien! Il a arrêté du jour au lendemain de terroriser le voisinage, c'est rendu une grosse guidoune, c'est pas des *jokes*! Avoir su, je lui en aurais jamais donné! Je...
- Je peux-ti en avoir?

Le sourire de polisson de Francis s'élargit automatiquement et ses sous-fifres me dévisagent avec stupéfaction. Il ne pouvait espérer une meilleure opportunité d'agrémenter la soirée à mes dépens. Je le devance dans ses plans machiavéliques.

- Certainement le clown! Hey Pierre, va donc les chercher. Ils sont dans le fond du gros congélateur dans la cave.

L'air torve, Pierre hoche la tête en émettant un grognement et obéit à son chef en sortant immédiatement de la pièce. Il revient quelques minutes plus tard avec un énorme plat dont on se sert habituellement pour cuisiner du cipaille dans le temps des fêtes.

- Voyons Francis, m'étonné-je, ta sœur en avait fait pour une armée!
- Je sais plus quoi en faire, se désole-t-il. J'ai donné la moitié du plat à mon chien, mais je suis toujours ben pas pour en manger. L'effet est ben trop fort. Mais j'aime pas ça gaspiller.

- Je pourrais les tester sur mon chat, suggère les Zerbes. Ça lui apprendrait à vivre. C'est un vrai psychopathe. Son rêve, c'est de me tuer dans mon sommeil.
- T'es sûr que tu veux relever le défi, Lavoie? m'interroge Francis, l'air grave.
- Je sais plus, après ce que tu viens de dire.
- Ben là! s'insurge les Zerbes, de connivence avec Francis. T'as dit oui, tu peux plus reculer!
- Il a raison, opine vigoureusement de la tête Francis. C'est pas moi qui le dis. Qu'est-ce que t'en penses, Pierre?
- Moi je m'en crisse, grogne-t-il, tant que je peux regarder le match en paix pis que je le vois pas se rouler dans son vomi dans quelques heures.
- Je sais pas, hésité-je en tentant me sortir de cette position fâcheuse.
- Lavoie, tonne Francis sur un ton hargneux, tu vas pas nous *choker*. Là je vais te dire ce que tu vas faire : tu vas aller chercher une bouteille d'eau dans la cuisine, ça va t'aider à avaler le brownie parce que tu le vois assez vite, le goût est... infect!

Il éclate d'un rire sardonique et ses amis l'imitent. Encore une fois je me suis engagé sur un terrain glissant et il est désormais trop tard pour reculer. Je descends donc quérir la bouteille d'eau dans le frigo. Je croise Jasmine qui, l'air suspicieux, me demande ce que son frère mijote. Je lui réponds que ce n'est rien du tout, mais elle ne semble pas convaincue.

Quand je reviens dans la chambre de Francis, le sourire perfide des Zerbes ne me dit rien qui vaille. Il a eu à peine le temps de glisser sa main dans la poche de son blouson, comme s'il cherchait à dissimuler quelque chose, un sachet de poudre par exemple, ou qui sait, peut-être de l'acide...

- Hey Antoine, m'interpelle-t-il sur un faussement amical, je t'ai coupé des brownies.

On dirait Francis s'exprimant à travers sa bouche. Ce dernier en a vraiment fait son pantin vil et obséquieux.

Toujours est-il qu'il me tend un énorme carré au chocolat, ou plutôt à la marijuana, dont la forme s'apparente à celle d'un cube rubik.

Sous les yeux captivés de tous, je mords dedans à pleines dents... et manque de m'étouffer. Le brownie, visiblement dénué de chocolat, s'avère si sec que j'éprouve la sensation désagréable d'avaler de la terre. Je tousse à fendre l'âme durant quelques secondes, puis j'engloutis une partie du contenu de la bouteille d'eau. Rasséréné, je m'attaque à nouveau au cube rubik constitué d'herbe, de farine antédiluviennne et de je-ne-sais-quelle-autre substance illicite.

- Allez Antoine, rugit Francis avec ses mains en porte-voix, t'es capable!
- Envoie, m'invective le clone de Francis, fais pas semblant, croque!

La sueur ruisselant sur mon visage, je m'astreins à faire rentrer de force cette pâtisserie au goût exécrable dans mon gosier. Tandis que le ton monte et que Francis et les Zerbes s'échauffent, Pierre au visage patibulaire soupire et s'allume un joint qu'il tend aux autres, tout en fixant résolument le téléviseur diffusant le match opposant les *Canadiens de Montréal* aux *Maple Leafs de Toronto*. Encore une fois, notre équipe phare se trouve dans une fâcheuse position devant ses adversaires. N'y tenant plus, Pierre éteint rageusement le téléviseur et lance la télécommande contre le mur. Entre-temps je termine d'ingurgiter le poison en manquant à nouveau de m'étouffer. Dans un excès d'enthousiasme, Francis et les Zerbes m'applaudissent à tout rompre et me félicitent chaleureusement de cet exploit, qui demeurera assurément gravé dans les annales de notre petite ville pittoresque.

- Ouvre la télé, Pierre, ordonne Francis. On va le mettre à un autre poste si le hockey te met dans cet état-là.
- Je m'endure plus, siffle Pierre entre ses dents. Ça fait trois semaines que j'ai pas baisé! Les filles se sauvent quand elles me voient! Je sais pas c'est quoi leur problème. Elles sont toutes folles!
- Va donc boxer sur mon *punching ball* dans la cave, suggère Francis avec un sourire abject. Ça va te replacer les idées. Pis il doit ben rester quelques revues coquines à mon grand-père si tu fouilles ben comme il faut!

Le visage crispé de fureur, Pierre se lève brusquement et s'éclipse dans le sous-sol. Francis, quant à lui, ramasse la télécommande sur le plancher et se met à zapper pour s'arrêter à TVA où un jeu-télévisé insignifiant bat son plein. Je ne tarde pas à être captivé par la lumière émanant du téléviseur, au point où je ne parviens plus à détacher mon regard des images défilant à toute

allure devant mes yeux. Je suis si absorbé que je sursaute violemment quand la porte s'ouvre en grinçant.

- Voyons donc, murmure Jasmine en me dévisageant avec inquiétude. Qu'est-ce que vous lui avez donné?
- Tu te souviens des brownies? jubile Francis, fier de son coup.
- Ah non, soupire-t-elle en se tapant la tête. Vous avez pas fait ça!
- Dis-le donc à tout le monde que je suis gelé un coup parti, m'énervé-je en provoquant du même coup les ricanements gras de mes pseudo-amis.
- Hey Antoine, m'interpelle Francis avec un sourire fourbe une fois que sa sœur est partie. Il reste deux brownies.
- J'en veux pas! C'est beaucoup trop fort!
- Ben là! s'emporte Francis. On a pris la peine d'en faire dégeler quelques-uns, tu vas pas les gaspiller! C'est l'argent de la retraite durement gagnée à mon grand-père qui t'a permis de goûter à ça! Un peu de respect pour nos aînés!
- Il a raison, acquiesce évidemment les Zerbes. On peut pas se permettre de jeter ça dans les poubelles, ça serait une insulte au travail d'Armand. Il l'a pas eu facile : il s'est tué au travail toute sa vie pis là, il fait du Parkinson pis un début d'Alzheimer.
- On va faire un compromis Antoine, décide Francis d'un air n'incitant pas à la contestation. On coupe la poire en deux : t'en prends juste un autre!
- Ok, grommelé-je en saisissant au vol la pâtisserie infecte que les Zerbes me lance à l'instant même. Après, vous me laissez tranquille.

Francis et les Zerbes opinent frénétiquement de la tête. Je fixe alors le brownie avec effroi avant de le porter à ma bouche et de le dévorer à pleines dents tout en m'efforçant d'y goûter le moins possible. J'y parviens en une dizaine de minutes de torture ponctuées de toux douloureuse et d'éclats de rire de mes bourreaux. Quand le supplice est terminé, Francis entreprend de fouiller dans un tiroir de sa commode pour en sortir un magnétoscope, qu'il tend aux Zerbes, qui le met en mode enregistrement.

- Pis mon Antoine? m'interroge-t-il. T'as aimé les brownies à ma sœur?
- NON, tranché-je sur le ton d'un enfant courroucé.

- Ça goûte quoi Antoine?
- De la merde.
- T'as mangé quoi?
- De la merde! Ah non c'est pas ça que je voulais dire, m'écrié-je alarmé.
- Trop tard, exulte Francis de sa voix de drogué. Les Zerbes! Pèse sur STOP! REPLAY, REPLAY!

Les deux idiots s'amuse ensuite à réentendre en boucle le passage où je déclare littéralement avoir mangé de la merde, jusqu'à ce qu'ils se lassent et que Francis soit frappé d'une autre de ses idées de génie, à mon plus grand désarroi.

- Il neige, fait-il remarquer, ébahi, en jetant un œil à la fenêtre. Moi je dis qu'on s'en va dehors pis qu'on fait une bataille de boules de neige. Il fait ben trop beau pour rester en dedans! On va chercher Pierre! Allez, viens-t'en le perdu, on n'a pas de temps à perdre.

Je m'efforce de les suivre, mais ils sont déjà dehors depuis longtemps alors que je me traîne les pieds dans l'escalier, soudainement aux prises avec un malaise grandissant que je ne saurais expliquer. C'est comme si je venais tout juste d'être frappé par une sorte de nuage noir et que mon humeur s'en était trouvée instantanément modifiée. Le corps raide, j'avance avec hésitation jusque dans l'entrée, où je fixe mes bottes, que je devrais normalement enfiler, avec appréhension.

Je ne veux pas aller jouer avec eux, je ne l'ai jamais voulu d'ailleurs. Mais pourquoi est-ce que j'hésite à ce point? Je suis soudain frappé de réminiscences de moments pénibles de mon enfance lors desquels je craignais de me mêler aux autres élèves à la récréation. Je ne m'étais jamais senti comme un des leurs, j'éprouvais constamment l'impression perturbante d'être un intrus qui, s'il se hasardait à s'introduire parmi eux, serait immédiatement démasqué. Je n'ai jamais changé. Je demeurerai toujours un imposteur. La terreur s'empare de moi. Elle revêt la forme d'une boule coincée dans ma cage thoracique qui grossit, inexorablement, jusqu'à compresser douloureusement mes organes vitaux.

Je prends de grandes respirations. Je tente en vain de me ramener dans mon corps, sur terre, un monde auquel je n'appartiens pas, un endroit dans lequel j'ai toujours suffoqué.

Je glisse un pied dans une botte, puis je me livre à un effort colossal pour enfiler l'autre. Catatonique, je fixe le mur durant plusieurs minutes d'angoisse aiguë, avant de me traîner jusqu'à l'extérieur, la peur au ventre.

Dehors, la neige se déverse sans relâche. Je fais le tour de l'énorme butte de neige longeant le devant de la demeure d'Armand. Je croise Jasmine qui, l'air ennuyé, observe les gars affairés à construire un fort au sommet de la butte. Je lui demande alors, précipitamment, au bord de la panique :

- T'es dans quelle équipe?
- Je joue pas, ronchonne-t-elle. Je fais juste prendre l'air.

Ma présence l'importune. Elle n'est pas de mon côté. Elle ne l'a jamais été. Je m'éloigne farouchement.

J'ai commis une terrible erreur en les côtoyant. Ce soir, je vais l'apprendre à mes dépens. Au moins, durant mes années de solitude totale, je parvenais à rester fort, tant que je ne me mêlais pas aux êtres vivants, à la lie humaine. Je savais au fond de moi que je survivais seulement en les tenant tous à distance. Malheureusement, ces derniers temps, je me suis fourvoyé. J'ai trahi mon essence profonde en pensant puérilement pouvoir me fondre dans la masse, me conformer, me normaliser. Ces quelques mois à fréquenter la plèbe de ce monde m'ont terrassé.

Non, je ne suis pas des leurs, et ils me le feront bientôt payer très chèrement. Je grimpe péniblement sur la butte. Je me dirige inéluctablement vers l'échafaud ; autant en finir au plus vite. À ce moment précis, le chien de Francis surgit devant moi. Il me fixe avec ses yeux larmoyants. Il sent la peur. Il sait ce qui se trame.

Je m'allonge dans la neige et je ferme mes paupières, soudain très lourdes. Ma volonté s'est évaporée. Mon corps ne répond plus aux commandes de mon esprit ; il ne le fera jamais plus. Le chien pousse alors un gémissement et entreprend de me lécher goulûment le visage dans tous ses moindres recoins.

Jasmine ne tarde pas à accourir vers moi. Elle lâche un juron, avant de se pencher vers moi et me tapoter le visage, comme pour me ramener dans mon corps. Je suis pourtant présent, mais

mon esprit est retranché dans un coin de ma tête en guise de défense. Il n'y a plus de capitaine pour gouverner le navire, ma carcasse en l'occurrence.

- Antoine! M'entends-tu? Francis? FRANCIS!

Le chef de meute s'approche en se traînant nonchalamment les pattes.

- Qu'est-ce qu'il y a la petite sœur, grommelle-t-il.
- Es-tu aveugle coudons! s'énerve Jasmine.
- Quoi, tu parles de ce spécimen de foire-là couché à terre? Reeeelaxe ok? C'est pas la première fois que ça arrive. Son corps, c'est une pompe à merde, il a l'habitude de filtrer. Il va se réveiller demain matin pis il va être ben normal ou presque. On parle quand même d'Antoine Lavoie!
- C'est différent cette fois-ci, insiste sa sœur, catastrophée. Tu lui as fait manger des vieux brownies pas frais, faits avec de la cochonnerie pis qui traînaient dans le congélateur depuis deux ans. C'est vraiment pas brillant!
- J'ai RIEN fait! s'emporte Francis, piqué au vif. C'est LUI qui a insisté. Moi j'ai rien à voir là-dedans! Demande aux Zerbès! LES ZERBES! RESSOURDS ICI!
- Prends-moi pas pour une cruche! Tu l'as pas vu il y a deux minutes! Il était sur le bord de faire une crise de panique. J'aurais dû m'en rendre compte.
- Intéressant, commente Francis sur un ton machiavélique.
- Intéressant? répète Jasmine, incrédule. Il est peut-être en train de s'empoisonner ou ben de *bad tripper* pis tu trouves ça intéressant?

Exaspéré, Francis se penche vers moi et me décroche quelques claques sur les joues.

- Pas trop fort, avertit Jasmine d'une manière très mélodramatique.
- Laisse-moi faire, je sais comment le gérer. Antoine! Réveille-toi! Je sais que t'es là! RÉVEILLE!

Je tente de parler, d'ouvrir les yeux, mais je ne parviens qu'à remuer les paupières, au prix d'un effort surhumain.

- Il essaye de nous dire quelque chose! s'exclame Jasmine, la voix empreinte d'inquiétude.

- Je vais le faire parler moi, tu vas voir, rugit Francis, avant de me frapper à plusieurs reprises à l'estomac, ce qui ne provoque aucune amélioration de mon état.

J'expulse néanmoins la quasi-totalité de l'air contenu dans mes poumons.

- ARRÊTE! hurle Jasmine en tentant de retenir son frère qui persiste à bombarder mon ventre de coups. T'es devenu fou!
- Antoine, tonne Francis. Je sais que tu m'entends. Arrête de faire semblant, je trouve plus ça drôle! LÈVE-TOI CRISS! Ah c'est un hostie de *fakeux*.

Il pousse un long soupir d'exaspération, avant de me gratifier à nouveau de quelques baffes au visage sans résultats.

Je désirais âprement vivre une ultime tragédie pour achever mon roman, je voulais voir jusqu'où le monstre pouvait aller, je crois que mon souhait est exaucé, et ce, au-delà de mes attentes. Or, cette fois, il est complètement hors de contrôle. Nous avons atteint le point de non-retour.

Car lui et ses sbires vont me tuer, j'en ai la certitude. Je me serai définitivement brûlé en me frottant à la vermine humaine malgré mon allergie mortelle aux gens. Au fond de moi, j'ai toujours su qu'il s'agissait de mon destin de périr dans des circonstances dramatiques.

- Là Antoine, je te le demande une dernière fois, reprend Francis qui ne lâche pas le morceau. Tu te lèves MAINTENANT ou tu vas le regretter... Ok Pierre, prends ses pieds, moi je tiens ses mains. On va lui montrer ce qu'on fait à ceux qui *fakent*.

Son sous-fifre obtempère en silence et ils me soulèvent pour me transporter je-ne-sais-où. Leur projet est aussitôt interrompu par Jasmine, qui se met en travers de leur chemin. Ils me laissent alors tomber lourdement dans la neige comme une grosse poche de patates.

- FRANCIS ARRÊTE! hurle-t-elle d'une voix suraiguë. FAIS PAS ÇA!
- Pierre occupe-toi d'elle, ordonne froidement Francis.
- Toi touche-moi pas! DÉGAGE! explose Jasmine, hors d'elle, qui bombarde Pierre de petits coups inoffensifs sur la poitrine alors qu'il la retient de force.
- Tiens-toi tranquille, la petite mère, renchérit celui-ci en ricanant. Hé! hé! Elle est coriace quand même! Francis! Tu l'as bien dressée ta sœur!

- C'en est toute une! rigole celui-ci. Ça prend de la patience pour dompter ce genre de bête-là!

Tandis que Jasmine se débat énergiquement tout en ne pouvant réprimer des larmes de rage, Francis et les Zerbes s'emparent de ma dépouille et poursuivent leur chemin, avant de s'arrêter une nouvelle fois. Francis s'adresse alors à moi.

- Tu sais on est où Antoine? On est sur la butte, du côté de la rue. Là on te tient, mais si on te lâche, tu fais une chute de dix mètres sur l'asphalte pis tu te casses le cou. Soit tu te tues, soit tu deviens paraplégique. C'est-ti ça que tu veux? Réfléchis-y ben! Je te laisse quelques secondes. 5... 4... 3... 2... 1...

Durant ces ultimes secondes d'existence où le temps est suspendu, à l'instar de Dostoïevski sur l'échafaud, j'éprouve le sentiment inextricable de vivre un siècle de vie. Puis Francis tient parole : il me relâche et je bascule dans le vide, avant qu'il ne m'agrippe le pied à la dernière seconde et m'épargne la vie du même coup, non sans que ma tête ait heurté violemment la paroi englacée de la butte. Lui et Pierre rient à gorge déployée pendant que je gis sur le sol glacé.

- Pis mon Antoine? s'échauffe Francis. Tu vas-ti t'en servir dans ton roman? Je suis-ti assez un monstre à ton goût? T'AS RIEN VU ENCORE!

J'ai survécu à ce simulacre d'exécution. Je ne serai plus jamais le même.

- La soirée est encore jeune, se réjouit Francis. Tu sais pas ce qui t'attend, Lavoie!
- Laissez-moi... dormir...
- Ton père s'en vient, annonce-t-il d'une voix assourdissante, quasiment irréaliste.

En effet, je reconnais le pas nerveux et frénétique de mon géniteur, qui s'approche à grandes enjambées tout en crachant des injures.

- Il est là le petit vaurien! maugrée-t-il. Qu'est-ce que vous lui avez fait? Il était déjà pas bon à rien, fallait pas empirer son cas en plus! Gardez-le, moi j'en veux plus!
- Non... papa!

Des éclats de rire hystériques de hyènes fusent autour de moi.

- Ben non Antoine, soupire Francis. Il est pas là ton père, il est disparu dans la brume, tu t'en rappelles? T'es en train d'halluciner! Je te dis que t'es un fin renard, Lavoie!
- J'aime pas ça le voir de même, sanglote Jasmine. Il va vraiment pas bien. Rentrez-le en dedans au moins!
- Les Zerbes, ordonne Francis sur un ton de vaillant chevalier, occupe-toi de ma sœur. Pierre, je vais avoir besoin de ton aide pour rentrer le cadavre.

Ils s'affairent donc à ramener à l'intérieur ma carcasse roide et indolente, qu'ils balancent sur un lit, une fois parvenus à l'étage. Ils referment la porte avec fracas et se glissent dans la pièce d'à côté, la chambre de Francis en l'occurrence. Je m'assoupis quelques minutes, puis je reviens violemment à moi, sans toutefois parvenir à ouvrir les yeux. Ils sont en train de discuter de mon cas. Les murs étant constitués de carton, j'ai tout le loisir d'entendre.

- J'ai le goût de le massacrer, confesse Pierre sur un ton sinistre.
- Il a pas sa place parmi nous, ajoute Francis.
- T'avais pas une batte de baseball qui traînait dans la cave?
- Oui... On fait ça vite, quelques coups, pis c'est réglé. Ni vu ni connu!

Un long silence s'ensuit. Ils sortent de la chambre et dévalent l'escalier pour aller à la cave. Puis j'entends leurs pas lourds marteler le plancher et se rapprocher fatidiquement de la chambre dans laquelle je repose. La porte s'entrouvre dans un grincement.

- Fais ça vite, Pierre, chuchote Francis. On n'a pas grand temps avant que ma sœur pis les Zerbes ressourdent.
- Non... faites-pas ça...

Le premier coup fait implorer ma tête en un million d'étoiles, puis ceux successifs fracassent ma coquille humaine, dont je parviens enfin à m'extirper. J'accueille la mort avec regret et soulagement.

J'observe Pierre se déchaîner contre ma dépouille reluisante de sang et Francis se délecter du spectacle. Comme toute bonne chose a une fin, ils finissent par enrouler ma carcasse dans les draps, bientôt cramoisis, et la ramener à l'extérieur dans l'intention de la jeter au bûcher qu'ils allumeront.

- On donnera ses os aux chiens, conclut Francis sur un ton hargneux en crachant une écume brunâtre dans la neige. Il aura au moins servi à quelque chose!

À ce moment précis, j'éprouve l'impression curieuse de voyager malgré moi dans l'espace-temps pour me retrouver à nouveau dans la pièce où on m'a assassiné. Cette fois, j'entends les cris de détresse d'une voix féminine qui m'est familière, nulle autre que Cynthia, la cousine de Francis. Elle n'est manifestement pas seule dans la pièce d'à côté.

- Arrête de bouger! grogne Pierre en haletant.
- Noon, sanglote Cynthia. Tu me fais mal!
- T'es tellement chaude, renchérit le nain de sa voix d'ivrogne invétéré.
- Touche-moi pas! NOON! hurle la cousine de Francis, agressée sauvagement par ces sales brutes.

Puisque je n'appartiens plus à ce monde, je suis impuissant à aller la secourir. Je me trouve dans une sorte d'entre-deux, sans savoir où je m'en vais. Je sanglote à mon tour.

Je suis soudain projeté avec violence dans mon corps. Je me redresse sur mon séant, constatant que je fais toujours partie du monde des vivants et que la drogue m'a fait halluciner des atrocités. Tout m'avait pourtant paru si réel! Il faut que ça cesse. Je ne peux plus continuer à vivre après tout ce que j'ai vu, entendu, compris et réalisé, que ce soit en pleine psychose ou non. Il faut que j'en finisse avec cette existence misérable!

17 :

Cette soirée délétère est sur le point de s'achever définitivement. Toujours prostré sur le lit, je tends l'oreille, guettant le moment où Francis se mettra enfin à ronfler dans la pièce d'à côté et que je pourrai m'éclipser. Sa sœur dort depuis longtemps, tandis que ses sous-fifres ont déguerpi il y a environ une heure.

Ça y est, je peux me volatiliser à jamais. Je me livre alors à des prouesses dignes d'un athlète olympique pour éviter d'émettre le moindre bruit alors que j'avance sur le plancher grinçant. Le sommeil de Francis, dont la porte de chambre est entrebâillée, est ponctué de soubresauts : il remue dans tous les sens, marmonne des paroles inintelligibles et pousse des soupirs tonitruants. Je fais preuve de circonspection en cessant instantanément de bouger au moindre son suspect, au point où je mets quinze bonnes minutes à descendre au rez-de-chaussée. Une fois que je mets le pied dans l'entrée, je remarque avec soulagement que le vieillard, immobile sur sa chaise berçante, a revêtu son linceul prémortuaire comme à l'accoutumée. Je lui fais mes adieux silencieusement.

Tandis que j'émerge de cette demeure maudite, je referme la lourde porte de métal du solarium le plus doucement possible. Il est néanmoins fort probable que quelqu'un dans cette maison ait été tiré du sommeil par ce bruit s'apparentant à une détonation. Je dois presser le pas en espérant que la tempête qui fait rage se poursuive toute la nuit, histoire que les traces de mes bottes s'estompent.

Je parviens à atteindre le boisé longeant le champ qui me conduira ultimement à la vieille tour brinquebalante. Au point où j'en suis, je n'ai probablement plus à craindre d'être pourchassé par mes bourreaux.

Or, la douleur aiguë qui me tenaille les entrailles ne cesse pas et va en s'amplifiant. Jamais je n'ai été plus lucide qu'en cette soirée funeste, et c'est précisément cette conscience extrême du moment présent qui me brûle l'intérieur. Je ne veux plus être ce que je suis. Je ne désire pas non plus vivre en retrait des autres comme je le faisais il n'y a pas si longtemps. Cette nuit, l'erreur de la nature va mettre définitivement un terme à ses souffrances intolérables.

Il n'y aura personne pour verser des larmes sur mon départ prématuré, pas même mon père, disparu dans la brume. Je ferai partie des statistiques tristement éloquentes du bilan annuel de la ville. Rien ne changera jamais vraiment.

Sur ces pensées insoutenables, j'accélère le pas pour m'engager à l'orée du bois dans un sentier enseveli sous toute la neige déversée depuis l'automne dernier, qui n'a évidemment pas eu le loisir de fondre. Je ne manque pas de m'y enfoncer lamentablement la moitié du corps. Comme

nul chemin n'a été creusé dans le boisé, le reste de mon excursion devra se faire dans ces conditions, soit en me frayant un passage à travers la neige tout en tâchant de ne pas m'enliser davantage. Il va sans dire que je suis rapidement trempé et que le froid lancinant se met à mordre mes membres inférieurs sans relâche, mais ma carcasse persiste à se mouvoir jusqu'à bon port avec une résistance opiniâtre.

La forêt luxuriante de conifères est plongée dans la pénombre. Seul le reflet lointain de la lune perçant le plafond d'épines m'éclaire dans les ténèbres. Les effets hallucinogènes de la drogue que j'ai consommée en quantité monstre ne se sont pas encore dissipés. Je discerne un amas d'ombres noires et d'ectoplasmes remuer et se tordre dans tous les sens autour de moi. Sachant très bien ce que cela signifie, je les ignore et persiste à avancer. Ils me pourchasseront jusqu'à la fin de toute façon. Avant que ma tante trépassé d'un cancer du poumon, elle voyait ce type d'ombre sur son lit de mort. Mon heure doit approcher puisque seuls les moribonds peuvent les apercevoir.

La forêt hostile se referme progressivement sur moi. Il n'y a nulle issue possible, hormis la vieille tour brinquebalante qui se dresse solennellement devant ma carcasse transie de froid. La construction aura difficilement résisté aux assauts répétés de l'âpre hiver que nous avons subi, au point où elle en a perdu des morceaux. Des poutres de bois moisi jonchent en effet le sol, de part et d'autre de la tour. Néanmoins, elle est toujours en place, prête à accueillir mon trépas.

J'entreprends de la grimper sans plus tarder. J'agrippe maladroitement les barreaux de l'échelle à l'aide de mes doigts gelés qui me semblent épais comme de grosses mitaines tant je peine à les sentir.

Des bouts de bois pleuvent sans relâche sur le sol pendant que j'escalade cet enchevêtrement de poutres vermoulues. La tour penche alors dangereusement d'un côté, puis de l'autre. On dirait un château de cartes sur le point de s'écrouler. Je parviens toutefois à me rendre au sommet, mais des morceaux cruciaux disparaissent durant la montée. Cette fois, aucun retour en arrière n'est possible, sous peine de voir la tour s'effondrer et m'ensevelir sous ses décombres. Je m'avance tranquillement vers le bord, dénué de toute barrière. Je laisse le bout de mes pieds flotter dans le vide et ainsi goûter à ma délivrance imminente. Je m'apprête à rompre à jamais avec mon existence actuelle. Il suffit de faire le grand saut.

Doppelgänger, le mot de la fin :

Le spécimen de foire a disparu. Il a levé les pattes la semaine passée, après son bad trip de brownies au pot. Il s'est poussé durant la nuit, pendant que tout le monde dormait, pis le lendemain matin, il était déjà parti. Après ça, on l'a plus jamais revu. Incroyable, mais vrai. Il m'est passé tout juste sous le nez...

Il s'est pas écoulé trois jours que l'école pis les bœufs ont fini par remarquer son absence, c'est ben sûr, alors ils se sont mis à le chercher sans relâche. Ils ont organisé une immense battue dans les bois, à laquelle pratiquement toute la ville a participé. Ça a rien donné : même avec les chiens renifleurs, ils ont pas trouvé une seule trace de lui. Je sais pas comment il a réussi son coup, ça m'étonne d'ailleurs, venant de lui, mais il est parti, évaporé, pour vrai!

Son fameux père, le revenant, a fouillé tout son taudis avec son fidèle ami, le mangeur de marde à Tardif, pis ils ont mis la main sur son manuscrit, le seul indice probable sur sa disparition. C'en est tout un à part de ça... Son roman parlait de moi... mais il faisait plus que juste nommer mon nom. C'était moi le narrateur! Il se prenait carrément pour moi! Il était vraiment pas ben dans sa tête! Le pire, c'est que tout ce qu'il disait là-dedans était vrai ou presque! Ça fait que le gros sale à Tardif me soupçonne pour le trafic de drogue à l'école. Mais c'est pas tout : lui pis le père au perdu se sont crinqués en parlant de moi pis à présent, ils ont peur que quelque chose de très grave soit arrivé à Antoine pis ils sont convaincus que c'est moi le responsable! Ils sont drôles eux! J'ai tout fait pour l'intégrer à la vie normale cet imbécile-là, à essayer de le rendre comme les autres! Résultat : j'ai les bœufs dans le cul maintenant à cause de lui, pis ils sont pas prêts de me lâcher! Le bonhomme Lavoie, en particulier, il est comme enragé après moi. Il a perdu sa femme pis là il est sûr que c'est de ma faute si son gars est plus là. En plus, les gens commencent à me regarder drôlement dans la rue, comme si j'avais tué quelqu'un! J'en reviens juste pas! Ce clown-là a réussi à me bluffer comme jamais personne m'a bluffé dans toute mon existence, pis ça je le prends pas! La vie est une sale plaisanterie! En tout cas, je vous jure que si jamais Antoine Lavoie remet les pieds à Amqui un jour, je vais lui refaire le portrait au point où même son propre père le reconnaîtra plus! Ce jour-là, il va regretter solide de pas être mort quand c'était le temps!

Bibliographie

Corpus à l'étude :

BALZAC, Honoré de, *La Comédie humaine*, nouvelle édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1976-1981, 12 vol.

Tome V : *Illusions perdues*.

Tome VI : *Sarrasine*.

Tome X : *Gambara* et *Le chef-d'œuvre inconnu*.

Ouvrages théoriques et critiques :

BAKHTINE, M. (1984) *Esthétique et théorie du roman*. Paris, Gallimard.

BALZAC, H. (2000). *Écrits sur le roman*. Choix de textes par Stéphane Vachon, Paris, Livre de poche.

BRAUD, M. (2006). *La Forme des jours : pour une poétique du journal personnel*. Paris, Seuil.

BURGELIN, C., et Grell, I. (2010). *Autofiction(s)*, avec la collaboration de Roger-Yves Roch (dir.), : actes du colloque de Cerisy-la-Salle. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

CHARTIER, R. (1990). *Introduction aux grandes théories du roman*. Paris, Bordas.

DOUBROVSKY, S., Lecarme, J., Lejeune, P. (1993). : « Autofictions et Cie », *Cahiers RITM*, Université de Paris X Nanterre, n° 6.

ERNAUX, A. (2001). : *L'écriture comme un couteau*. Paris, Gallimard.

GENETTE, G. (1972). *Figures III*. Paris. Éditions du Seuil.

GENETTE, G. (1983) *Nouveau Discours du récit*. Paris. Seuil, coll. « Poétique ».

KUNDERA, M. (1986) *L'Art du roman*. Paris, Gallimard.

LEJEUNE, P. (1975). *Le Pacte autobiographique*. Paris, Seuil, « Poétique ».

LEJEUNE, P., et Bogaert, C. (2006). *Le Journal intime : histoire et anthologie*. Paris, éditions Textuel.

MIRAUX, J. P. (1996). *L'Autobiographie. Écriture de soi et sincérité*. Paris, Nathan.

Ouvrages sur la notion d'artiste :

BALZAC, Honoré de : « Des artistes », trois articles parus dans *La Silhouette* les 25 février, 11 mars, 22 avril 1830 (disponible en édition de poche à la suite du *Chef-d'œuvre inconnu*, « Garnier-Flammarion », 1981 ; ou au tome II des *Œuvres diverses* de Balzac, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996).

BOURDIEU, P. (1975). « L'invention de la vie d'artiste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 2, mars 1975, p. 67-93.

BOURDIEU, P. (1992). *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris, Seuil, « Libre examen ».

BRISSETTE, P. (2005). *La malédiction littéraire*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

HEINICH, N. (2000). *Être écrivain : création et identité*. Paris, Éditions La Découverte & Syros.

HEINICH, Na. (2005) *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*. Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Sciences humaines ».

Romantisme : « Être artiste », n° 54, 1986-4 ; « L'artiste, l'écrivain, le poète », n° 55, 1987-1 ; « Le musicien », n° 56, 1987-2 ; « Folie de l'art », n° 66, 1989-4.

MARTIN-FUGIER, A. (1998). *Les Romantiques. Figures de l'artiste 1820-1848*. Hachette, « La vie quotidienne ».

MATORÉ, G. (1953). « Les notions d'art et d'artiste à l'époque romantique », *Revue des Sciences humaines*, avril-septembre 1951, p.120-137 (republié dans *La Méthode en lexicologie*, Didier, 1953).

VERLAINE, P. (1982). *Les Poètes maudits*. Paris, Société d'enseignement supérieur.

Ouvrages critiques sur l'œuvre de Balzac :

BARBÉRIIS, P. (1973). *Le monde de Balzac*. Paris, Arthaud 1973, réédition Kimé 1999, « Détours Littéraires ».

BARTHES, R. (1970). *S/Z*. Paris, Éditions du Seuil.

BARDÈCHE, M. (1980). *Balzac*. Paris, Julliard, « Les vivants ».

DIAZ, J. L. (2001). *Illusions perdues d'Honoré de Balzac*. Paris, Gallimard, « Foliothèque ».

LAUBRIET, P. (1961). L'intelligence de l'art chez Balzac : d'une esthétique balzacienne. Paris, Didier, 1961 [Genève, Slatkine Reprints, 1980].

NÉE, P. (2008). « Le chef-d'œuvre trop connu (Frenhofer et nous) », *Le Genre humain*, 2008/1 (47), p. 57-76. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-genre-humain-2008-1-page-57.htm>

PAVEL, T., et Bremond, C. (1998). *De Barthes à Balzac. Fictions d'un critique, critiques d'une fiction*. Paris, Albin Michel.

ROSA, A., et Tournier, I. (1992). *Balzac*. Paris, Armand Colin, « Thèmes et œuvres ».

SCHUEREWEGEN, F. (1990). *Balzac contre Balzac*, Toronto, S.E.D.E.S. / Paratexte.

VACHON, S. (1999) *Balzac*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, «Mémoire de la critique».

